

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

MAURICE DUPLESSIS : MISES EN RÉCIT D'UN PERSONNAGE HISTORIQUE

PAR

PIERRE BERTHELOT

DÉPARTEMENT DE LITTÉRATURE COMPARÉE

FACULTÉ DES ARTS ET DES SCIENCES

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À LA FACULTÉ DES ARTS ET DES SCIENCES

EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE MAÎTRISE

EN LITTÉRATURE COMPARÉE

MAI 2014

© PIERRE BERTHELOT, 2014

## RÉSUMÉ

Comme son titre l'indique, ce mémoire a pour objet une réflexion sur la mise en récit d'un personnage historique. Afin d'explorer l'évolution des points de vue sur un personnage historique (Maurice Duplessis) et l'époque à laquelle il est rattaché dans la mémoire collective (la Grande noirceur), ce travail s'appuiera sur la théorie de la biographie de François Dosse (*Le pari biographique*) ainsi que sur les mises en récit et le discours de trois auteurs différents. La première biographie analysée sera *Maurice Duplessis et son temps*, récit historique romancé et admiratif d'une figure quasi royale, écrit par Robert Rumilly, historien royaliste et disciple de Charles Maurras. La seconde biographie analysée sera *Duplessis*, le grand récit épique d'un conservateur illustre, écrit par Conrad Black, homme d'affaires et historien de sensibilité conservatrice. Finalement, la troisième biographie analysée sera la série télévisée *Duplessis*, écrite par Denys Arcand, présentant Duplessis comme l'incarnation tragique et séguiniste de la nation canadienne-française, lucide et désabusé par rapport à l'impasse historico-politique de son peuple. Pour compléter l'analyse, ce mémoire s'appuiera aussi sur la théorie de l'identité narrative de Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, *Temps et récit* et *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, et sur la mise en récit et l'écriture même de l'histoire étudiée par Michel de Certeau dans *L'écriture de l'histoire*. À travers l'analyse de ces trois biographies, ce mémoire tentera de montrer l'évolution du rapport à la mémoire collective et les distinctions entre l'Histoire et la fiction.

MOTS-CLÉS : analyse du discours, biographie, mémoire collective, politique, histoire, histoire du Québec, historiographie, Maurice Duplessis, Grande noirceur, rapport au passé

## ABSTRACT

As the title indicates, the purpose of this thesis is to reflect on the narrativization of an historical figure. In order to analyse the evolution of the way we perceive an historical figure (Maurice Duplessis) and the time period to which he is commonly associated (the Great Darkness), this thesis will draw upon François Dosse's theory on biography (*Le pari biographique*) and the narratives of three different authors. First, we will take a close look at *Maurice Duplessis et son temps*, the story of a king-like figure recounted in an admiring fashion, written by royalist historian and Charles Maurras disciple Robert Rumilly. Secondly, we will examine *Duplessis*, the great epic tale of an illustrious conservative's battles, written by conservative businessman and historian Conrad Black. Lastly, we will analyse *Duplessis*, the TV drama written by Denys Arcand, a disciple of Quebec nationalist historian Maurice Séguin, presenting Maurice Duplessis as the tragic incarnation of the French-Canadian nation, cynical yet conscious of his people's impossible historical and political destiny. To complete the analysis, this thesis will also rely on Paul Ricoeur's theory on narrative identity, notably discussed in *Oneself as Another*, *Time and Narrative* and *Memory, History, Forgetting*, as well as Michel de Certeau's theory on writing and narrativization of history in *The Writing of History*. Through the analysis of these biographies, this thesis will aim to show the evolution of the relationship to the collective memory as well as what distinguishes History from Fiction.

**KEYWORDS:** speech analysis, biography, collective memory, politics, history, Quebec history, historiography, Maurice Duplessis, Great Darkness, relationship to the past

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	
1 — SYNTHÈSE DU DISCOURS SUR LA GRANDE NOIRCEUR .....	8
2 — BILAN DES ÉTUDES SUR LE DUPLESSISME .....	19
3 — BASE THÉORIQUE.....	29
CHAPITRE 1 - <i>MAURICE DUPLESSIS ET SON TEMPS</i> , PAR ROBERT RUMILLY.....	
1 — PRÉSENTATION DE L'AUTEUR.....	36
2 — ANALYSE DE LA BIOGRAPHIE <i>MAURICE DUPLESSIS ET SON TEMPS</i> .....	44
CHAPITRE 2 - <i>DUPLESSIS</i> , PAR CONRAD BLACK.....	
1 — PRÉSENTATION DE L'AUTEUR.....	65
2 — ANALYSE DE <i>DUPLESSIS I, L'ASCENSION</i> ET <i>DUPLESSIS II, LE POUVOIR</i> .....	72
CHAPITRE 3 - <i>DUPLESSIS</i> , PAR DENYS ARCAND.....	
1 — PRÉSENTATION DE L'AUTEUR.....	93
2 — ANALYSE DE LA SÉRIE <i>DUPLESSIS</i> .....	103
CONCLUSION.....	124
BIBLIOGRAPHIE.....	131

*À la mémoire de mon arrière-grand-père,  
Camille-Eugène Pouliot*

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mademoiselle Valérie Langlois. C'est elle qui me donna l'idée du sujet de ce travail, le 13 avril 2012, lors d'un concert de l'orchestre de chambre I Musicii à la Salle Bourgie du Musée des Beaux-Arts de Montréal. Il va sans dire que son idée a porté fruit et qu'elle m'a permis de découvrir un monde et une époque absolument fascinants.

Merci au professeur Jacques Cardinal. C'est lui qui depuis 2010 m'a fait connaître l'herméneutique et la pensée de Paul Ricœur. Sans sa vision, sa direction et son intérêt pour mon sujet, ce travail n'aurait pu être possible.

Merci à Jean-François Nadeau. Ce journaliste du *Devoir* a accepté de m'accorder son temps et de répondre de façon très concise à mes questions sur Robert Rumilly et l'Union nationale.

Merci à Michel Lefebvre de la librairie Henri-Julien. Du début de mes recherches jusqu'aux dernières corrections, cet homme de grande culture m'a accueilli dans son établissement et m'aura permis de découvrir bien plus que des ouvrages de références mais tout un univers méconnu duquel nous avons hérité.

Merci à Yannick Cormier, historien et directeur du patrimoine et du protocole à la Sûreté du Québec. Son enthousiasme, son intérêt pour l'histoire (et particulièrement celle de la période duplessiste) et son encadrement chaleureux auront été très précieux tout au long de cette aventure. Je garderai toujours un excellent souvenir de nos soirées passées à

redécouvrir le Québec d'avant la Révolution tranquille, aussi bien par des travaux de recherche plus étoffés que par des témoignages ou anecdotes qui ne manquaient jamais de mordant (Auclair, tirez-moi ça au clair !). Je le remercie aussi du fond du cœur du privilège d'avoir été, en parallèle de ce travail, répondant en patrimoine à ses côtés et de vivre ainsi une expérience inoubliable au sein de son organisation. Si notre implication politique chez Option nationale nous a permis de nous rencontrer par un soir d'avril 2012, ce travail nous aura permis de nous connaître et de devenir des amis.

Enfin, merci à ma conjointe Karine, pour sa présence, son humour et son dévouement.

## INTRODUCTION

### 1 — Synthèse du discours sur la Grande noirceur

« Le passé est imprévisible. D'une certaine manière, on ne sait jamais de quoi il sera fait. Au fil des ans, la mémoire d'un peuple comme celle d'une civilisation se métamorphosent. L'événement glorieux de la veille est honni aujourd'hui, à moins qu'il ne soit simplement oublié. Une banalité d'avant-hier peut inversement se retrouver au cœur de la conscience contemporaine. C'est que la mémoire est un champ de bataille, et celui qui maîtrise les codes du passé a toutes les chances de maîtriser les leviers du présent<sup>1</sup>. »

On se souvient de Maurice Duplessis, qu'on le veuille ou non. Si ce premier ministre légendaire soulève encore les passions cinquante ans après sa mort, c'est parce qu'il demeure indissociable d'un certain héritage que l'on juge douteux. Parmi les accusations les plus fréquentes, on retrouve la corruption, le despotisme, l'arrogance, l'antidémocratie, le paternalisme, une conception rétrograde de l'État (avec des conséquences néfastes sur l'éducation, la santé, les services sociaux et l'administration publique), l'anticommunisme délirant (la loi du cadenas) joint à un antisyndicalisme virulent (grèves historiques de 1949, 1952, 1957), la dilapidation des ressources naturelles, le mépris de la démocratie, la complaisance à l'égard de l'Église catholique, et surtout, « l'autonomisme défensif, frileux, utilisé comme un gri-gri pour flatter le peuple »<sup>2</sup>. Les actions commises par ce premier ministre légendaire auraient été à ce point dommageables que l'on a qualifié cette époque de « Grande noirceur », laquelle se situe entre la défaite de Louis-Alexandre Taschereau en 1936 et l'arrivée au pouvoir de Jean Lesage en 1960. Habituellement, on évoque cette époque avec un certain dédain, en

---

<sup>1</sup> Mathieu Bock-Côté, « Le passé imprévisible de la Première Guerre mondiale », *Journal de Montréal*, 11 mai 2014.

<sup>2</sup> Xavier Gélinas, « Duplessis et ses historiens, d'hier à demain », *Duplessis, son milieu, son époque*, Éditions du Septentrion, 2010, p. 20.



la présentant comme une espèce d'âge des ténèbres, tournée vers un passé mythifié, le gouvernement et l'Église interdisant toute forme de liberté ou de pensée non-conformiste, ce pouvoir pourrissant l'existence d'une province indigente, vendue à rabais aux intérêts capitalistes et affligée par l'obscurantisme honteux du clérico-nationalisme triomphant<sup>3</sup>. Ce fut, semble-t-il, l'heure de gloire du monolithisme intellectuel, des valeurs passéistes, de l'immobilisme sur le plan des politiques sociales, du non-respect des libertés civiles, de la dilapidation des ressources naturelles à vil prix et de l'abêtissement généralisé de la population en faveur des remontrances cléricales et des discours populistes de l'Union nationale<sup>4</sup>. On se représente cette époque, notamment le Québec de la fin des années 1950, par des scènes de bagarre entre ouvriers et agents de police, ou encore par un Duplessis au sourire narquois et à l'éternel cigare, prononçant un discours devant une foule assemblée, entouré d'alliés, se promenant en limousine, serrant des mains, riant avec des curés ou des politiciens, ou bien avec les André Laurendeau, Michel Chartrand, Pierre Elliott Trudeau et autres futurs acteurs de la scène publique, s'adressant à des foules de contestataires. Ainsi, cette période de l'histoire se prête à plusieurs interprétations. Le premier est évidemment le caractère autoritaire et mesquin de Maurice Duplessis. Le

---

<sup>3</sup> Les termes « Grande noirceur », « clérico-nationalisme », « monolithisme intellectuel » et l'équation « nationalisme = conservatisme = clergé » paraissent notamment sous la plume de Pierre Elliott Trudeau dans *La grève de l'amiante*, Montréal, Éditions de Cité libre, 1956. Ils se sont tous solidement enracinés dans les débats intellectuels et, par usage répété, dans les études scientifiques produites depuis les années 1960 ; ils font maintenant partie intégrante du lexique couramment employé par les penseurs et le public pour nommer l'époque de Duplessis.

<sup>4</sup> « Quand des employé-e-s tentaient de se syndiquer et allaient jusqu'à se mettre en grève, le régime duplessiste se faisait intransigeant. [...] Au moment le plus critique de certaines grèves dans le textile, alors que la compagnie recrutait des briseurs de grève et que la police provinciale s'attaquait aux grévistes à coups de matraque et de gaz lacrymogène, il est arrivé que Duplessis, le procureur général, porta des accusations au criminel contre des représentants syndicaux qu'il faisait séquestrer pendant que Duplessis, le premier ministre, lançait des attaques publiques violentes contre ces mêmes syndicalistes. Tout ça pour terroriser les grévistes. » Madeleine Parent, *Duplessis, entre la grande noirceur et la société libérale*, Éditions Québec Amérique, 1997, p. 17-18. Les politiques économiques de Duplessis auraient toujours été au détriment du Québec : « La province ne recevra qu'un sou la tonne pour le fer que l'on extraira des mines québécoises [...] Duplessis a donné l'Ungava aux Américains, déclare M. Lapalme. ». Extrait d'un discours de Georges-Émile Lapalme (1907-1985), alors Chef de l'opposition officielle, (*Le Devoir*, 13 août 1951, p. 3.)

« roi-nègre » – *dixit* André Laurendeau – aurait toujours pris ses décisions en ignorant les véritables besoins de la population pour défendre son parti et ses amis des grandes entreprises et de la haute finance, au détriment des intérêts de la population du Québec, ce qui aurait aggravé l'infériorité économique affligeante des francophones<sup>5</sup>. Son étroitesse d'esprit aurait maintenu la population bien loin du progrès économique et social dont elle avait bien besoin et dont ses voisins canadiens et américains jouissaient pleinement. Avec le patronage érigé en système de financement public (des cotisations versées directement à la caisse de son parti politique), le Chef conservait pour lui seul tous les pouvoirs de décisions. Cela aurait entraîné d'innombrables abus de pouvoir et des cas flagrants de corruption politique, signe manifeste d'une absence totale d'intégrité morale, avec des conséquences très néfastes sur la qualité de vie de la population. La corruption et la fraude électorale seraient d'ailleurs les seules explications possibles à ce long règne du premier ministre, d'une durée toujours inégalée d'ailleurs<sup>6</sup>. Le Québec aurait donc été la victime hébétée d'un petit avocat de province dictatorial, antidémocratique et dévoré par ses ambitions et sa soif de pouvoir, se servant de l'ignorance et de la misère de la population pour se maintenir au pouvoir jusqu'à sa mort. On se souvient aussi de Duplessis pour la gigantesque machine électorale de l'Union nationale, carburant au patronage des petits entrepreneurs avec un système de redevance élaboré qui permettait de conserver la faveur des électeurs du côté du parti.

---

<sup>5</sup> André Laurendeau, « La théorie du roi-nègre », *Le Devoir*, 4 juillet 1958, p. 4.

<sup>6</sup> « Il apparaît rationnellement impossible qu'un régime qui ne fut tout de même pas sanguinaire ait pu gouverner le Québec pendant dix-huit ans – en recevant cinq mandats majoritaires – sans que son leader ait eu au moins quelques qualités compensatoires, sans que son administration ait pris au moins quelques bonnes décisions. » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 21.

Le deuxième aspect le plus récurrent est l'intransigeance du Chef face aux groupes d'opposition ou d'opinions adverses. Après avoir renoncé à ses promesses électorales tout en profitant de la vague de mécontentement généré par les révélations du Comité des comptes publics en 1935, Duplessis a mené de front un combat contre la classe ouvrière, particulièrement les syndicats. Sa vision à géométrie variable des libertés civiles, alimenté par son intransigeance et son anticommunisme virulent, menèrent à la terrible loi du cadenas, instaurée en 1937, afin de lutter contre la montée de cette idéologie et de certains groupes dissidents<sup>7</sup>. Son règne a été marqué par plusieurs grèves particulièrement violentes qui ont révélé l'intransigeance de Duplessis envers les travailleurs syndiqués (entre autres celles de Valleyfield en 1946, Asbestos en 1949, Louiseville en 1952 et Murdochville en 1957), alors qu'il choisit de défendre l'intérêt des patrons d'entreprises malgré des conditions de travail jugées inacceptables. À la longue, son désir de répression envers les opposants l'a mené à combattre non seulement les ouvriers mais aussi la quasi-totalité des militants de gauche, des intellectuels, des journalistes, des

---

<sup>7</sup> « Frank Roncarelli fut un restaurateur montréalais. Il déposa des dizaines de milliers de dollars en caution pour permettre à ses coreligionnaires de retrouver leur liberté. Après l'avoir averti de 'cesser d'encourager une entreprise séditionneuse', Duplessis intervint, 'à titre de procureur général et de premier ministre', pour faire retirer à Roncarelli le permis de vente de 'liqueurs alcooliques' qu'il détenait de l'organisme qu'on dénommait alors la 'Commission des liqueurs du Québec'. Roncarelli perdit donc son gagne-pain. Duplessis justifia son geste en affirmant que le permis était un privilège accordé à 'des gens de bonne conduite et soumis aux lois' alors que Roncarelli utilisait l'argent qu'il gagnait à vendre des boissons alcoolisées pour défendre des 'zéloteurs d'une philosophie subversive', des gens de même acabit que 'les communistes et les nazis'. » Compte rendu du livre de Michel Sarra-Bournet, *L'affaire Roncarelli : Duplessis contre les Témoins de Jéhovah* par Richard Jones, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 3, 1987, p. 444-445. La Loi du Cadenas est un projet de loi proposé par Maurice Duplessis et adopté à l'unanimité en 1937 dans le but d'enrayer la montée du communisme au Québec. Néanmoins, avant d'être déclarée inconstitutionnelle par la Cour suprême en 1957, cette loi a sérieusement bridé la liberté d'expression en plus de servir à commettre de nombreux abus du gouvernement Duplessis, surtout auprès des syndicats et des opposants au régime. Voir Jacques Rouillard, *Le syndicalisme québécois : Deux siècles d'histoire*, Boréal, 2004 p. 68.

Témoins de Jéhovah et tous ceux qui exprimaient ouvertement leur mécontentement face au régime unioniste<sup>8</sup>.

Le troisième aspect est sa gestion désastreuse de l'État québécois. « En refusant de se servir du levier étatique comme le XXe siècle l'aurait exigé, en laissant la santé, l'éducation et l'assistance publique à l'Église et aux intérêts privés », en plus d'accorder une attention complètement anachronique au développement de l'agriculture, l'Union nationale aurait maintenu le Québec dans l'ignorance, la bêtise et la turpitude réactionnaire<sup>9</sup>. L'Église catholique, que Duplessis respectait en tant que dévouée et fidèle, aurait collaboré à entretenir toute cette médiocrité ambiante<sup>10</sup>. En raison de sa conception de l'État – non pas un intervenant dans l'économie mais une grosse machine faite pour servir notamment les amis du régime – l'ascension sociale et économique des francophones n'aurait pas été favorisée. Le dernier aspect le plus récurrent est son discours nationaliste. Son nationalisme basé sur le repli ethnique n'aurait été cependant qu'un faible argument en campagne électorale plutôt qu'une véritable doctrine politique avec des objectifs et des réalisations précises<sup>11</sup>. Bref, « pour la question identitaire,

---

<sup>8</sup> « Aux élections de 1952, où l'Union nationale l'emporte avec 73,9% des voix, [Robert Rumilly] recommande [à Duplessis] de punir ceux qui n'ont pas été fidèles. Il est régulièrement mis en garde contre telle ou telle personne, les syndicats catholiques, les socialistes et *Le Devoir*. Les deux hommes s'inquiètent des propos des médias et tentent autant que possible de museler les médias indépendants [et] de freiner les idées de gauche. » Jean-François Nadeau, « Robert Rumilly : L'homme de Duplessis », *L'Actualité*, 15 septembre 2009, p. 51.

<sup>9</sup> Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 20.

<sup>10</sup> « Maurice Duplessis a gardé, comme le Frère André, une dévotion particulière à saint Joseph qui se manifestait entre autre par la dévotion au mercredi – le mercredi étant le jour de la semaine dédié à saint Joseph. Par exemple, il convoquait des élections un mercredi ou bien il inaugurait la session le mercredi. Toute sa vie il est resté très pratiquant. Même durant un voyage, il était rare qu'il croise une église sur son chemin sans avoir l'envie d'y faire une prière ou qu'il ne passe quelques jours dans un monastère. » Robert Rumilly, *Prière au nom de la province de Québec*, dans le cadre de l'émission 5D, Société Radio-Canada, 7 septembre 1969.

<sup>11</sup> « Nous sommes ici sur cette terre d'Amérique, les descendants d'une race fière, vigoureuse, dont la contribution à la Confédération canadienne a été et continue d'être particulièrement merveilleuse. »

l'action de Duplessis est conspuée par les auteurs nationalistes – le Chef aurait mené une lutte autonomiste défensive et vieillotte – autant que par les fédéralistes affichés – le Chef se serait servi de l'autonomie provinciale comme d'un gri-gri pour duper le bon peuple et masquer ainsi ses politiques répressives »<sup>12</sup>.

En analysant la validité de ce récit, on s'aperçoit cependant que l'interprétation faite par les historiens de la période de 1936 à 1960 est beaucoup plus nuancée qu'une certaine historiographie triomphaliste de la Révolution tranquille le laisse croire. Bien qu'elle ait servi de bûcher idéologique à toute une génération d'intellectuels qui s'est approprié le récit de l'histoire pour imposer sa version des faits – jusqu'à devenir, à travers le temps, l'unique version – de nombreux historiens constatent que cette période n'en a pas moins été traversée par de grands changements sociaux et économiques, des courants de pensées différents, des projets de société, des personnages colorés, des jeux politiques et des actions décisives pour le destin de la nation québécoise ; le tout dans un contexte où même un gouvernement peu enclin au changement a néanmoins préparé le terrain à la mise en place des grands projets de société des années 1960 et 1970. À la suite d'une longue période de prospérité, les coffres de l'État québécois étaient pleins, ce qui a augmenté le pouvoir d'action politique du Québec et a pavé la voie à l'avènement de

---

Maurice Duplessis, *Ode à la patrie canadienne-française*, discours télévisé, Société Radio-Canada, 24 août 1958.

<sup>12</sup> Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 20. La thèse défendue par Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard dans *l'Histoire du Québec contemporain* (qualifiée de « révisionniste » par Ronald Rudin) va dans ce même sens. Dans leur ouvrage, Linteau et les autres minimisent les réalisations de Duplessis en affirmant que celui-ci « [...] joue habilement la corde nationaliste en défendant haut et fort l'autonomie provinciale contre les empiètements de la centralisation fédérale [mais] qu'il a peu à offrir en contrepartie et [que] son nationalisme, fortement teinté de traditionalisme, reste purement défensif ». Paul-André Linteau et al. *L'Histoire du Québec contemporain t. 2, Le Québec depuis 1930*, Éditions du Boréal, 1989, p. 208.

la Révolution tranquille. Malgré ses pratiques douteuses et ses bévues, la Révolution tranquille n'aurait pu se produire sans les actions politiques de Duplessis<sup>13</sup>.

Il faut d'abord se rappeler que le discours sur la Grande noirceur est, comme tout discours historique, le produit d'un milieu particulier<sup>14</sup>. Ce milieu comporte une culture idéologique commune, des méthodes de recherche communes, des raisonnements qui finissent par élaborer un argumentaire récurrent, des personnes de prestige dont le discours fait autorité dans le milieu et des références épistémologiques communes. Enfin, tout « comme la voiture sortie par une usine, l'étude historique se rattache au *complexe* d'une fabrication spécifique et collective bien plus qu'elle n'est l'effet d'une philosophie personnelle ou la résurgence d'une 'réalité' passée. C'est le *produit* d'un lieu »<sup>15</sup>. Ce lieu fut alors une communauté de contestataires unis dans leur opposition au régime duplessiste. Elle était composée de journalistes, de politiciens libéraux, d'intellectuels, d'artistes, de militants de gauche et de chefs syndicaux – bref, sa composition est faite en

---

<sup>13</sup> « À la fin de la guerre, Duplessis recevait d'Ottawa 5% d'impôts directs. Puis il arracha 10%, ensuite 13%. Pearson accordera 50%, Johnson demandait 75% et ce n'est pas surprenant qu'aujourd'hui Lévesque réclame 100%. Tous ont compris ce que voulait dire Duplessis lorsqu'il affirmait que le pouvoir de taxer, c'est le pouvoir de gouverner. [...] C'est lui qui a permis à l'État de supplanter l'Église dans la société québécoise. Son mépris du haut clergé (qu'il trouvait prétentieux et loin du peuple) ne l'empêchait pas de frayer parmi les évêques. » Michel Nadeau, « Le Duplessis de Conrad Black », *Le Devoir*, 10 décembre 1977. « On nous permettra, en revanche, de ne pas blâmer ce lointain premier ministre d'avoir, par exemple : aidé de tout son cœur la classe agricole ; d'avoir travaillé selon ses lumières à accélérer le développement économique du Québec ; d'avoir réussi, à force de poignet politique, à faire baisser de quelques pourcents la taxation fédérale exorbitante au Québec ; ou d'avoir déclaré dans un discours de janvier 1938 que 'la Confédération a consacré le principe d'autonomie provinciale parce que chacune des provinces possédait sa mentalité et son autonomie propre. Nous voulons bien collaborer avec les autres mais nous entendons faire respecter notre autonomie. Nous voulons être maîtres chez nous. » René Lévesque, lors du discours de dévoilement de la statue de Maurice Duplessis, le 7 septembre 1977.

<sup>14</sup> « Toute recherche historiographique s'articule sur un lieu de production socio-économique, politique et culturel. Elle implique un milieu d'élaboration que circonscrivent des déterminations propres : une profession libérale, un poste d'observation ou d'enseignement, une catégorie de lettrés, etc. Elle est donc soumise à des contraintes, liée à des privilèges, enracinée dans une particularité. C'est en fonction de cette place que des méthodes s'instaurent, qu'une topographie d'intérêts se précise, que des dossiers et des questions à poser aux documents s'organisent ». Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 79.

<sup>15</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 88.

majorité d'opposants au régime duplessiste. Parmi les plus actifs, on retrouve le Père Georges-Henri Lévesque (1903-2000) de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, Gérard Filion, Gérard Pelletier, Pierre Laporte, René Lévesque et André Laurendeau, les journalistes du *Devoir* et de Radio-Canada, les signataires du *Refus Global*, et, surtout, Pierre Elliott Trudeau et les artisans de la revue *Cité Libre*. La principale raison qui pourrait nous conduire à douter de la validité de ce discours (la Grande noirceur) est qu'il provient en fait d'un point de vue antérieur (des années 1950) qui a été amplifié *par après* (dans les années 1960 et 1970) par ses protagonistes. Alors que ces derniers étaient bien présents sur la scène publique du temps de Duplessis, ils faisaient tous partie de l'opposition et ils étaient souvent la cible des menaces, humiliations et boutades du régime en place. Après avoir passé des années à être dans cette position désavantageuse et peu enviable – qui les mettait en face de leur propre impuissance, face au régime qu'ils contestaient sans réussir à le vaincre – voilà que les anciens ennemis du régime devenaient les maîtres du nouveau régime politique qui se mettait en place à partir de 1960. Afin de consacrer leur victoire, de donner une plus grande valeur à leurs idées et de magnifier leur rôle dans l'histoire, on a voulu « légitimer aussi *a posteriori* leurs vues des années 1940 et 1950 et de noircir exagérément leur adversaire d'alors »<sup>16</sup>. En étant aux commandes du récit historique dès le début de la Révolution tranquille (et en racontant les faits *de leur point de vue*), les anciens opposants se retrouvaient en position de force, ce qui leur permettait de prendre leur revanche après de longues années d'attente, ce que Gérard Pelletier appelait « l'interminable hiver »<sup>17</sup>. Un exemple probant de ce type d'exagération *a posteriori* est l'exagération du rôle joué par la

---

<sup>16</sup> Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 21.

<sup>17</sup> Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 19.

revue *Cité Libre* dans la chute du régime<sup>18</sup>. Cette exagération est due à la notoriété de ses auteurs, largement entretenue par les milieux académiques dans le cadre des premières études faites sur le sujet et qui ont surtout visé à révéler au public l'ampleur des injustices commises par le régime. Une autre raison qui pourrait nous inciter à douter du discours est son ton catégoriquement réprobateur, qui nie toute incidence positive à un régime qui a pourtant duré 18 ans avec cinq mandats majoritaires. On ne retrouve, dans ce discours, aucune explication sur la longévité du règne, sauf dans des raccourcis simplistes qui mettent tout sur le dos de la corruption ou de la fraude électorale. Ce genre d'opposition systématique et univoque rappelle ironiquement le monolithisme intellectuel alors dénoncé par ces mêmes opposants.

Après la mort de Duplessis, bon nombre de ses anciens opposants se sont retrouvés en position de pouvoir et lui ont fabriqué une image fort négative<sup>19</sup>. Pourtant, de son vivant, le discours de Duplessis s'ancrait dans une réalité qui existait bel et bien<sup>20</sup>. Duplessis était un politicien rusé qui savait tirer habilement sur la corde sensible de la fierté bafouée des Canadiens-français. Son image d'orateur de campagne (populaire en

---

<sup>18</sup> « Une idée à défaire absolument dans notre historiographie : la trop grande importance donnée à *Cité Libre*, cette petite revue était très peu diffusée. » Suzanne Clavette, « Maurice Duplessis et son époque : que maintenir, que réévaluer ? », *Duplessis, son milieu, son époque*, Éditions du Septentrion, 2010, p. 409.

<sup>19</sup> Dans la série *Duplessis*, le personnage de Paul Gouin met en garde Duplessis contre le fait de se mettre à dos les intellectuels et les artistes : « DUPLESSIS : [Ce ne sont pas] les historiens qui renversent les gouvernements / GOUIN : Non, mais c'est eux qui annoncent le renversement. Oubliez pas que dans toute l'histoire du monde, il y a jamais eu de changement politique qui n'ait pas été annoncé dans des pamphlets, des romans, dans des poèmes, dans des pièces de théâtre. C'est pour ça que tout homme politique qui a contre lui les intellectuels est condamné, à plus ou moins brève échéance ». Denys Arcand, *Duplessis*, VLB Éditeur, 1978, p. 23.

<sup>20</sup> « L'Union nationale adhère à une idéologie, dans le sens où il peut se dégager de ses pratiques et de ses positions politiques des constantes et des traits de pensée bien nets. Les discours du régime reprennent fidèlement les mêmes thèmes: la tradition, l'ordre, l'anticommunisme, la discipline, la stabilité, le courage, l'autorité, celle de l'État autant que celle de l'Église, l'une n'allant pas sans l'autre. De l'avis des duplessistes, il existe même en quelque sorte un homme proprement canadien-français qui doit pouvoir évoluer en tant que tel, c'est-à-dire en plein accord avec tous les discours de l'Union nationale supposés le décrire ». Jean-François Nadeau, « 50 ans après la mort de Duplessis », *Le Devoir*, 5 septembre 2009.



milieu rural) lui était très précieuse. Il aimait bien entretenir le discours sur la pureté des gens de la campagne, dont le corps usé par le labour des champs s'en trouvait fortifié, et qui était anobli par leur foi catholique<sup>21</sup>. Une astuce qu'il employait souvent pour se rendre sympathique auprès des cultivateurs était de porter un vieux chapeau usé pour se donner l'allure d'un homme du peuple plutôt pauvre<sup>22</sup>. Cependant, sa proximité avec le peuple lui en faisait prendre parfois les traits les moins reluisants. Duplessis affichait publiquement sa méfiance envers les intellectuels, les syndicats et les membres de l'Opposition : « Être un intellectuel, un littérateur ou d'une façon générale, un spécialiste, c'était à ses yeux être un rêveur, quelqu'un qui plane entre ciel et terre, qui manie cette chose dangereuse qui s'appelle des idées »<sup>23</sup>. Ce mépris ne lui était pas particulier, car il s'agissait bien d'une attitude répandue à cette époque<sup>24</sup>. Le développement de la culture de l'oignon passait bien avant celui de la culture artistique. Ses discours ne brillaient pas par leur élévation intellectuelle. Loin de là. Il savait néanmoins à qui il s'adressait et connaissait le niveau de langage à adopter, évitant d'employer, devant son électorat-cible, le ton trop guindé d'un Charles Lanctôt ou d'un Alexandre Taschereau, au grand dam des intellectuels. Le Chef préfère alors se garder à l'affût des préoccupations du peuple des campagnes, pauvre, peu instruit, qui représente à ses yeux le Québec dans son état le plus

---

<sup>21</sup> « Il est évident, plus que jamais, que l'agriculture et l'agriculteur remplissent une mission providentielle indispensable. Les pays qui n'ont pas reconnu l'importance de l'agriculture ont été voués au désastre. » Discours radiophonique de Maurice Duplessis, *Le Réveil rural*, Radio-Canada, 1<sup>er</sup> janvier 1950.

<sup>22</sup> « Un vieux chapeau, ça rapproche du peuple ! » Conrad Black, *Duplessis t. 2 : Le Pouvoir*, Éditions de l'Homme, Montréal, 1977, p. 560.

<sup>23</sup> Pierre Laporte, *Le Vrai visage de Duplessis*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, p. 15.

<sup>24</sup> Cette célèbre expression a fréquemment été attribuée à Duplessis par ses opposants pour résumer sa conception rétrograde de l'instruction : « L'instruction c'est comme la boisson, il y en a qui ne supportent pas ça ». Mot populaire, Félix Leclerc, *Le Calepin d'un flâneur*, Bibliothèque Québécoise, Montréal, 1999, p. 38. Pourtant, on retrouvait le même sentiment chez d'autres politiciens : « Nous, Canadiens français, nous sommes issus d'une longue tradition d'ignorance et de pauvreté, tradition que nous devons conserver ». Antoine Rivard, ministre de l'Union nationale, 1945, cité dans Jean-Louis Gagnon, *Les Apostasies*, t. 2, Les Éditions La Presse, 1988, p. 33.

pur. En fin de compte, malgré le passage du temps, le récit sur la Grande noirceur persiste encore de nos jours et il demeure toujours difficile de faire la part des choses.

## 2 – Bilan des études sur le duplessisme

Un bilan historiographique des études sur le duplessisme de 1959 à 1980 a été publié en 1983 par André Benoît, dans le cadre d'un mémoire en histoire à l'Université de Montréal<sup>25</sup>. Ce travail fort intéressant a permis de tracer un portrait d'ensemble des deux premières décennies de recherche sur le duplessisme à travers une analyse des diverses œuvres scientifiques et populaires (ou engagées), qui ont constitué « le produit d'une génération de chercheurs »<sup>26</sup>. Dans son étude, l'auteur divise l'évolution de l'historiographie en deux décennies : les années 1960 et les années 1970. La première d'entre elles « fut surtout centrée sur l'acquisition des connaissances sur le régime unioniste, quoique certains travaux, notamment ceux de Herbert F. Quin, présentent des interprétations fort pertinentes qui furent reprises par la majorité des auteurs. Toutefois, certaines de ces interprétations soulèvent un problème particulier car elles sont basées sur des affirmations non-démonstrées »<sup>27</sup>. L'aspect interprétatif de cette période est donc moins important étant donné que l'effort était surtout mis du côté de la présentation des faits mesurables. Pour ce qui est des interprétations, la majorité des œuvres de cette décennie ont donné le ton à l'historiographie de la Grande noirceur en général. Le contexte s'y prêtait. Le Québec venait d'entrer dans la Révolution tranquille et la Commission Salvais épluchait les vestiges de l'ancien régime pour exposer les injustices que les proches de Duplessis avaient commises. Avec les anciens opposants du régime maintenant au pouvoir, on procéda à un grand procès des anciens dirigeants sur la place

---

<sup>25</sup> Xavier Gélinas fait d'ailleurs mention de ce « solide travail, malheureusement méconnu » dans le récent collectif dirigé avec Lucia Ferretti (*Maurice Duplessis, son milieu, son époque*, Septentrion, 2010, p. 19).

<sup>26</sup> André Benoît, *Maurice Duplessis et le duplessisme*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 1983, p. 6.

<sup>27</sup> André Benoît, *op. cit.*, p. 165.

publique. L'écriture de l'histoire était désormais entre les mains des intellectuels jadis bafoués et solidaires dans leur opposition à Duplessis. C'est pourquoi les interprétations qui ont été livrées pendant cette décennie ont été très dures à l'égard de Duplessis, reprenant largement un discours déjà établi dans les années 1950 par les discours citélibristes, dont plusieurs idées furent reprises par la suite, notamment dans la revue *Parti Pris*. La production de cette période est donc peu diversifiée dans ses interprétations et elle fut surtout concentrée sur l'accumulation de données et de faits. Parmi les livres marquants de cette période, on relève *The Union Nationale, A Study in Quebec Nationalism* (d'Herbert F. Quin), qui a été le premier à étudier l'aspect idéologique du régime, et le *best-seller* de Pierre Laporte, *Le vrai visage de Duplessis*, « vendu à près de 30 000 exemplaires, et qui est venu ternir à jamais l'image du Chef. Le grand premier ministre sans tache trônant sur son piédestal, adulé par ses partisans, venait de tomber au niveau du maître de la magouille »<sup>28</sup>. Bien que sa publication précède cette période, il importe d'inclure *La Grève de l'amiante* de Pierre-Elliott Trudeau (paru en 1956) dans cette période puisque cette œuvre a largement influencé l'historiographie à ses débuts (beaucoup plus que les 300 copies de la revue *Cité Libre* publiée mensuellement), entre autre parce qu'il a fourni un vocabulaire et un raisonnement qui ont persisté par leur abondante réutilisation dans les productions académiques : le clérico-nationalisme, le monolithisme idéologique, l'équation nationalisme = cléricalisme = conservatisme.

La seconde période, celle qui va des années 1970 à 1980, servit à consolider les connaissances sur plusieurs aspects du régime, surtout au niveau politique et idéologique. Elle fut donc plus variée que la précédente en types de productions et en sujets d'analyses

---

<sup>28</sup> Suzanne Clavette, *op. cit.*, p. 403.

traités par les spécialistes. Plusieurs d'entre eux ont continué à soutenir certaines affirmations qui n'avaient toujours pas été démontrées, ce qui a contribué à alimenter la controverse et à figer peu à peu, à force de répétition, le mythe persistant de la Grande noirceur. Néanmoins, pendant que ce mythe prenait racine, on a cherché à approfondir la compréhension de plusieurs aspects du régime en les élaborant à travers des œuvres à caractère biographique. Cela aura permis de cartographier le personnage dans l'espace de la représentation biographique et de l'expression artistique afin de le rendre plus intelligible, de souligner la différence entre lui et le contexte historique. C'est pourquoi les œuvres les plus marquantes de cette époque sont les biographies *Maurice Duplessis et son temps* (1973) de Robert Rumilly, *Duplessis* (1977) de Conrad Black et la série télévisée *Duplessis* (1978) écrite par Denys Arcand. Ces œuvres offrent trois différentes lectures du personnage et des événements qui n'avaient jamais été proposées auparavant et qui ont permis d'explorer l'histoire non pas en tant que phénomène scientifique mais en tant que récit d'une identité singulière, humaine et marquante, avec sa part de réalisations, de doutes et de contradictions. Sur le plan de la recherche, on se préoccupa des aspects économique et social du régime unioniste. D'un côté, les interprétations et les hypothèses ont été essentiellement l'affaire d'ouvrages spécialisés, de thèses et d'articles scientifiques; et, de l'autre, on a traité de l'histoire événementielle par les biographies et les témoignages. En somme, après deux décennies, André Benoît répertorie un total de 67 titres (34 pour la première période, 33 pour la seconde) se rapportant « à Duplessis, au duplessisme comme phénomène politique et à l'évolution de la société québécoise entre 1945 et 1960 » ce qui inclut seize thèses, cinq biographies, onze mémoires et témoignages, vingt ouvrages spécialisés, cinq productions provenant des médias et dix

articles à caractère scientifique<sup>29</sup>. On constate ainsi que le taux de production de savoir n'a pas été constant et que, globalement, on note une corrélation entre un taux de production plus élevé et une recrudescence du nationalisme québécois. Lorsque le nationalisme est moins présent, on remarque une baisse du niveau de production sur le duplessisme<sup>30</sup>. Ainsi, de 1968 à 1971 et de 1975 à 1979, la production des études atteint son plus haut niveau. André Benoît explique la baisse des études sur le plan académique entre 1959 et 1967 par la Révolution tranquille, alors que l'on a préféré taire le nom de Duplessis et voulu se concentrer sur les réformes à entreprendre, de même que par la volonté d'accroître la distance entre le moment du déroulement des événements et leur analyse. L'arrivée sur la scène politique du Parti Québécois en 1968 permettra de changer notre perception du personnage. Benoît rapporte que le parti, à cette époque, s'est servi de l'image de Duplessis « à cause de son attitude face à Ottawa sur la question des relations fédérales-provinciales »<sup>31</sup>. Pourtant, même après le dévoilement de la statue du Chef par René Lévesque en 1977, la réconciliation avec le passé n'a pas mis fin au mythe de la Grande noirceur<sup>32</sup>.

À partir des années 1980, malgré une baisse de l'intérêt pour le duplessisme, l'historiographie s'est mise à évoluer lentement. On a d'abord produit de nombreuses études étayant en détails les aspects anachroniques ou répressifs du régime duplessiste, et

---

<sup>29</sup> André Benoît *op. cit.*, p. 7.

<sup>30</sup> « Nous avons mis en relation le nombre total des [publications en rapport avec l'étude du duplessisme de 1959 à 1980] avec chacun des mandats de partis politiques au pouvoir pendant cette période. [...] Les périodes les plus productives sur le duplessisme se situent de 1968 à 1971 et de 1975 à 1979, au moment où l'Union nationale fut au pouvoir et où le nationalisme québécois était très présent, ce qui pourrait expliquer le fort taux de production durant ces deux séquences. » André Benoît, *op. cit.*, p. 12.

<sup>31</sup> André Benoît *op. cit.*, p. 13.

<sup>32</sup> « La réhabilitation du personnage fut surtout sentie chez le public plutôt que chez les spécialistes car le nombre d'études fut moins important à la fin des années soixante-dix et les interprétations sur l'ensemble de la période ont fort peu changé durant la décennie 1970 à 1980. » André Benoît, *op. cit.*, p. 13.

ce en s'inspirant souvent de différents courants marxistes<sup>33</sup>. En soulignant le décalage entre la classe ouvrière et la classe patronale, les diverses études publiées ont contribué à solidifier le mythe de la Grande noirceur, en concomitance avec le récit officiel enseigné dans les écoles<sup>34</sup>. Un bon exemple de ce type de lecture se trouve dans l'ouvrage du politologue Gérard Boismenu, *Le duplessisme*, publié en 1981. Ici, Boismenu analyse le régime duplessiste (en particulier les politiques économiques) selon la dynamique de la lutte des classes, sans toutefois faire le procès du Chef<sup>35</sup>. Bien qu'il s'intéresse davantage à l'aspect politique que biographique, il propose une vision nuancée du personnage, ce qui n'est généralement pas le cas dans une étude portant sur l'homme et son régime. Boismenu rappelle brièvement que Duplessis est à la base un membre de la bourgeoisie canadienne-française, provenant d'un milieu rural québécois de la fin du XIXe siècle, et qu'il en a conservé l'idéologie (de confession catholique ultramontaine, de mentalité conservatrice et admirant les cultivateurs) tout au long de sa carrière politique<sup>36</sup>. Ainsi,

---

<sup>33</sup> « La grève à la Ayers est un cas classique de conflit ouvrier déclaré illégal par le gouvernement Duplessis dans les années quarante et cinquante. La notion de légalité, définie par la Loi des relations ouvrières et strictement interprétée par la CRO et le ministère du travail, est en grande partie responsable des violents affrontements qui surviennent entre le Capital et le Travail durant cette période, en raison des contraintes excessives qu'elle impose aux syndiqués. [...] L'exploitation des déficiences de la loi ou même la transgression pure et simple de certaines de ses clauses par le patronat et le gouvernement, incitent les ouvriers à déclencher la grève sans accomplir toutes les démarches requises. » Denise Baillargeon, « La grève de Lachute (1947) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, n° 2, 1983, p. 271-289.

<sup>34</sup> « Il est intéressant de voir comment, en élaborant leurs réponses, les étudiants ont autant capitalisé sur des bribes de savoir emprunté à la mémoire collective que sur des éléments d'information assimilés à partir des lectures suggérées. En pratique, leurs réponses ont d'ailleurs pris la forme d'un récit construit, composé de faits de mémoire et de faits réels, et fondé sur une quasi-intrigue [...] apparentant Duplessis, son régime et sa politique ouvrière au moyen-âge québécois, à la Grande noirceur, à l'anti-ouvriérisme et l'anticommunisme fanatique, à l'autoritarisme et à l'autocratie. » Jocelyn Létourneau, « L'imaginaire historique des jeunes Québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, 1988, p. 553-574.

<sup>35</sup> « Le duplessisme qui marque tout l'après-guerre québécois ne peut être saisi et compris véritablement qu'en tant que mode donné d'exercice du pouvoir de la bourgeoisie au Canada, compte tenu de l'articulation spécifique des rapports de classes et de l'état de la lutte des classes dans l'espace régional du Québec. » Gérard Boismenu, *Le duplessisme*, Presses de l'Université de Montréal, 1981, p. 315.

<sup>36</sup> « Il faut souligner que [Duplessis] est l'un des représentants de 'l'aristocratie politique' québécoise qui, depuis le XIXe siècle, est greffée à l'organisation du pouvoir de la bourgeoisie tant au niveau central qu'au niveau provincial québécois de l'État. Cette origine confère à la formation de représentant politique – acquise d'ailleurs dans une famille de tradition ultramontaine – un caractère conservateur qui, par la suite de

Duplessis n'était pas le seul politicien de son époque à avoir une attitude rétrograde envers les ouvriers syndiqués. Gérard Boismenu rappelle que cette attitude n'était pas sans résonance avec la mentalité des bourgeois du milieu du XXe siècle (qui cherchaient à maintenir leur pouvoir) ; Duplessis répondait à un désir bel et bien réel d'une partie de la population<sup>37</sup>. Le lecteur n'a donc plus affaire à un despote obnubilé par l'anticommunisme ou par les conceptions anachroniques de la politique, mais à un politicien au double discours, à un régime traversé par des contradictions, défendant les intérêts de la classe bourgeoise par la promotion du capitalisme tout en en défendant une culture sociale conservatrice, au détriment de la classe ouvrière<sup>38</sup>. Ainsi, Boismenu dépeint-il un Duplessis bien ancré dans ses origines, cherchant à maintenir dans le temps sa vision traditionnelle de la nation canadienne-française et catholique, refusant le changement social tout en acceptant le changement apporté par le développement économique<sup>39</sup>. C'est là un changement important dans notre appréhension du personnage, car cette nuance minimale sur le récit identitaire implique une rupture avec l'image singulièrement négative reçue de la Grande noirceur. Néanmoins, la représentation du personnage demeure à peine effleurée. Tout au long de la décennie, la recherche va s'avérer plus nuancée, notamment avec la publication d'ouvrages érudits, notamment

*Restons traditionnels et progressifs : pour une nouvelle analyse du discours politique : le*

---

son décalage avec l'état des rapports de classes, apparaît avec évidence comme rétrograde ». Gérard Boismenu, *op. cit.*, p. 321.

<sup>37</sup> « La ligne politique duplessiste correspond, jusque vers la fin des années 1950, aux positions dominantes dans les rangs de la bourgeoisie au Québec ». Gérard Boismenu, *op. cit.*, p. 321.

<sup>38</sup> « Sur la scène politique, les classes interviennent diversement et inégalement, si bien qu'une série de décalages s'insèrent entre, d'une part, les intérêts réels des classes et, d'autre part, leurs représentations partisans et les forces agissantes. [...] Malgré une politique de concessions à l'endroit de la paysannerie qui glisse graduellement vers le rôle de classe-appui et une répression ouverte contre le mouvement syndical et les militants ouvriers, la pratique politique de Maurice Duplessis reste très contradictoire ». Gérard Boismenu, *op. cit.*, p. 315.

<sup>39</sup> « La province de Québec a toujours été et doit toujours être essentiellement agricole ». Extrait d'un discours de Maurice Duplessis, par Michel Sarra-Bournet, « 1936 : Maurice Duplessis entre en scène », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n°73, 2003, p. 29.



*cas du régime Duplessis au Québec*, paru en 1988 sous la plume des sociologues Gilles Bourque et Jules Duchastel. On y retrouve une importante mise au point sur le changement qui s'opère dans l'écriture du personnage<sup>40</sup>. L'analyse se concentre ici davantage sur le discours du Chef, particulièrement sur ses aspects sociologiques, refusant les synthèses totalisantes qui réduiraient trop rapidement le régime à ses excès et ses aberrations. De cette manière, la réhabilitation est indirecte. Les auteurs présentent Duplessis comme un politicien habile, ayant su moduler son discours selon deux tendances opposées, assumant la tradition mais se tournant ponctuellement vers le progrès, conservant l'hégémonie de son régime tout en prenant conscience, malgré sa réticence, que certaines mesures pouvaient entraîner des changements qui bouleverseraient la société<sup>41</sup>. Se dessine ici un Duplessis qui défend une vision du monde non seulement caractérisée par son traditionalisme (tourné vers l'élément identitaire ethnique de « la classe agricole, la race canadienne-française et catholique, le parti, l'Église et la famille ») mais aussi par sa part de progressisme (avec des mesures tournées vers le progrès technique et l'industrialisation du Québec)<sup>42</sup>. Bref, en choisissant de résister aux changements tout en acceptant certains d'entre eux, Duplessis aurait fait

---

<sup>40</sup> « La dualité du régime Duplessis consiste à conjuguer deux notions apparemment contradictoires, en définissant l'idée de tradition par l'idée de progrès. Les auteurs soulignent ainsi l'existence d'un double langage qui s'appuierait, d'une part, sur l'appartenance de la nation à des valeurs classiques, comme le clergé et le contexte familial, et qui serait lié, d'autre part, à la promotion de structures modernes, comme la recherche scientifique et technologique. » Valérie Marchand dans Gilles Bourque, Jules Duchastel, *Restons traditionnels et progressistes*, Montréal, Boréal, 1988, p. 117-118.

<sup>41</sup> « Il y a toujours contradiction dans la production du sens, contradiction qui dynamise la forme dominante de la représentation au sein d'une société donnée. Nous l'avons cernée jusqu'ici autour de couples notionnels dualistes : le progrès et la tradition, la liberté et l'autorité, le développement et la stabilité, l'avenir et le passé... Cette dialectique présente dans toutes les régions du discours nous est apparue comme une condition essentielle à la réalisation du bloc social duplessiste. » Gilles Bourque, Jules Duchastel, *op. cit.*, p. 306.

<sup>42</sup> Gilles Bourque, Jules Duchastel, *op. cit.*, p. 17.

avancer le Québec, conservant une portion de son identité collective tout en l'aidant à se transformer pour entrer dans la modernité<sup>43</sup>.

Dans les années 1990, le nationalisme québécois a connu un important regain. Les échecs de l'Accord du Lac Meech de 1989 et de l'Accord de Charlottetown en 1992 ont attisé la flamme souverainiste et la question nationale est revenue à l'avant-scène politique. Ce nationalisme a culminé en 1995 avec un second référendum sur la souveraineté du Québec, remporté de justesse par le camp fédéraliste. Depuis cette période, un travail de réhabilitation a eu lieu, proposant des interprétations du personnage selon de nouveaux points de vue, où l'on compare volontiers ses idéaux et ses actions avec ceux de ses prédécesseurs, où les aspects incongrus de son régime ont été abordés avec une « indulgence » qui n'était pas manifeste autrefois. Le ton de cette nouvelle historiographie se retrouve notamment dans les écrits de Léon Dion, qui présente une interprétation adoucie du régime duplessiste<sup>44</sup>. On retrouve aussi ce ton dans l'ouvrage *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, paru en 1997. Les articles de ce collectif montrent bien que l'opposition viscérale à Duplessis est chose du passé et que

---

<sup>43</sup> « S'il nous fallait proposer une thèse générale, nous avancerions que le secret de l'efficace du discours économique duplessiste réside dans sa capacité de profiler la société de consommation (idée de progrès) tout en s'appuyant sur une idéologie autoritaire (valeurs disciplinaires et de contrôle social). » Gilles Bourque, Jules Duchastel, *op. cit.*, p. 338.

<sup>44</sup> Léon Dion (1922-1997) était un politologue québécois. Il a conseillé de nombreux politiciens, dont Robert Bourassa. « On accuse Duplessis d'avoir abusé d'un paternalisme ancré dans l'autoritarisme et le favoritisme. C'était là un comportement revêtant au Québec l'ampleur d'un système en vigueur depuis des temps immémoriaux. Il imprégnait les hauts dignitaires ecclésiastiques, les fondés de pouvoir dans tous les domaines et les élites. Plus près du peuple dont ils étaient issus, les notables locaux faisaient montre de dignité envers la population. Ce dont Duplessis se rendit coupable, c'est d'avoir exploité à fond un système qui réduisait les citoyens au rang de sujets soumis, quémandeurs et obséquieux. [...] Les adversaires les plus féroces de Duplessis le traitaient de 'despote', voire de 'totalitaire'. [...] S'il y eut ici un pouvoir à tendance totalitaire, ce fut plutôt celui de l'Église. D'ailleurs, ce fut souvent à la demande de cette dernière que Duplessis intervint, généralement pour punir une institution ou une personne dont les idées allaient à rebours du credo religieux ou national de l'ancien régime. Le pouvoir clérical était plus répressif que Duplessis lui-même qui empruntait ses valeurs à l'Église, s'y soumettait en fidèle docile en lui attribuant une portée morale et dogmatique absolue. » Léon Dion, *Québec 1945-2000 Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1993, p. 161-162.

l'actualisation des points de vue permet de le saisir autrement, avec une perception au goût du jour, particulièrement après l'épisode déchirant du référendum en 1995<sup>45</sup>. Michel Sarra-Bournet résume ainsi la situation : « Il y a deux personnages historiques qui sont indissolublement liés dans nos esprits au milieu du XXe siècle québécois. Il s'agit de Maurice Duplessis, chef de l'État provincial de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959, et de l'Église catholique »<sup>46</sup>. D'ailleurs, à partir de la fin de la décennie, on voit apparaître un nouvel intérêt pour le personnage du côté littéraire. L'analyse s'articulera alors sur les représentations de Maurice Duplessis en tant que personnage public s'inscrivant dans un récit collectif ; ce qui n'avait jamais été un sujet proprement abordé en dehors de réflexions sommaires. Conrad Black publie une réédition abrégée de sa biographie en 1998, accompagnée d'un commentaire sur la situation politique au Québec cette année-là. En 1999 paraît un recueil de nouvelles de Gilles Marcotte intitulé *Mort de Maurice Duplessis et autres récits*. Puis, une pièce de théâtre, *Patriarche bleu : Duplessis : biografiction*, de l'écrivain Claude Jasmin, auteur de *La Petite Patrie*<sup>47</sup>. En 2010, un

---

45 « Depuis quelque temps, les universitaires du Québec se sont donné la tâche, un peu ingrate diront certains, de rétablir la réputation de Maurice Duplessis, premier ministre de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959. Durant les années 1960, presque personne n'avait de bon mot à dire sur Maurice Duplessis, sauf Robert Rumilly et Conrad Black, auteurs de biographies très personnelles, peu critiques et généralement qualifiées d'hagiographies. C'était l'ère progressiste, libérale, et séculaire de la Révolution tranquille, phénomène responsable de la construction de l'État-providence et de l'État interventionniste du Québec. Trente ans plus tard, énormément d'eau a coulé sous le pont de la société québécoise et elle est devenue consciente des limites de l'État. Dans ce nouveau contexte, les universitaires québécois sont en train de revoir le passé récent et d'offrir une nouvelle version de l'ère duplessiste. [...] Une société longtemps déstabilisée est à la recherche de ses racines et valorise maintenant les valeurs et les normes profondément conservatrices de la période de Maurice Duplessis. [...] Le mythe de la Grande noirceur avait suffisamment de consistance pour convaincre une majorité de Québécois de se débarrasser de l'Union nationale et de ses notables au profit de 'l'équipe du tonnerre' de Jean Lesage. Une coalition de la nouvelle classe moyenne francophone installée dans les secteurs privé, public et parapublic fut responsable de promouvoir et de bâtir l'État-providence. [...] La crise économique des années 1990, caractérisée par l'accumulation des déficits et la montée de la dette publique, amène l'écroulement de cette coalition, au Québec comme ailleurs. L'État libéral classique [d'avant les années 1960] redevient en vogue. » Michael Behiels, « Duplessis, le duplessisme et la prétendue reconstruction du passé », *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, Éditions Québec Amérique, 1997, p. 318-326.

<sup>46</sup> Michel Sarra-Bournet, « Duplessis et la pensée économique de l'Église », *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, Éditions Québec Amérique, 1997, p. 172.

<sup>47</sup> Décrire les œuvres un peu.

important collectif intitulé *Duplessis : son milieu, son époque*, dirigé par les historiens Lucia Ferretti et Xavier Gélinas paraît aux Éditions du Septentrion. Le livre est une compilation de réflexions et d'analyses de différents sujets reliés directement et indirectement à Maurice Duplessis, rédigée par de nombreux historiens, professeurs, politologues et commentateurs. Le livre le plus récent est paru en 2012, écrit par Alain Lavigne, et apporte un éclairage intéressant sur les pièces d'archives de l'époque reliées aux campagnes électorales de l'Union nationale sous Duplessis : *Duplessis : pièce manquante d'une légende : l'invention du marketing politique*. De toutes les productions les plus récentes, le livre de Jacques Hébert, le célèbre pamphlétaire dissident du régime Duplessis, qui paraît en 2000, retient l'attention. Dans *Duplessis, non merci!*, avec son style établi depuis ses années de contribution à *Cité Libre*, l'auteur rappelle les combats qu'il a mené du temps de l'Union nationale de Duplessis et dénonce ce qu'il perçoit dans la nouvelle historiographie comme une tentative de révisionnisme, traitant les historiens de « sous-Rumilly et [de] pseudo-Black »<sup>48</sup>. Son livre rappelle à sa façon que, malgré l'évolution de l'historiographie, le mythe de la Grande noirceur conserve encore une certaine prégnance.

Un bilan approfondi de l'historiographie au Québec s'impose, avec tout ce que cela implique de la part de celui ou de celle qui l'écrira. Bref, bien que l'historiographie actuelle soit moins catégorique, avant d'entreprendre une étude sur le sujet, le chercheur doit donner un solide coup de râteau dans la plate-bande entourant le pied du monument de Maurice Duplessis.

---

<sup>48</sup> Jacques Hébert, *Duplessis, non merci!*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2000, p. 18.

### 3 – Base théorique

Afin de mener à bien l'analyse du discours des trois biographes mentionnés précédemment, il est essentiel de comprendre ce qu'implique la rédaction de la biographie d'un personnage historique pour un écrivain (ou un historien). C'est pourquoi ce travail prendra appui sur *Le pari biographique* de François Dosse. Dans cet ouvrage, l'auteur présente l'évolution de ce genre à travers une analyse de l'écriture biographique. On y trouve trois phases distinctes, se succédant l'une à l'autre : la biographie héroïque, la biographie modale et la biographie herméneutique<sup>49</sup>. La première phase s'étend de l'Antiquité jusqu'au XVIIIe siècle, alors que la biographie avait essentiellement pour caractéristique une fonction identificatoire. Son but était de transmettre les qualités et les vertus utiles à une collectivité en racontant l'histoire d'hommes aux parcours et aux gestes illustres<sup>50</sup>. La biographie avait donc un but à la fois moral et didactique : inspirer (par les vertus proposées par le texte) les nouvelles générations tout en les éduquant (sur le passé)<sup>51</sup>. On retrouve dans cette catégorie les prosopographies, les hagiographies et les chansons de geste. La seconde, la biographie modale, découle d'une division entre les sciences sociales – laquelle eut un effet dévastateur sur le genre au cours du XIXe siècle et pendant la majorité du XXe siècle. En raison de la spécialisation des savoirs, le récit historique a alors pris ses distances par rapport à un genre jugé trop littéraire pour être reconnu sur le plan de la scientificité. Désormais, l'histoire se caractérise par l'étude des événements qui ont façonné les relations entre différentes communautés, de même que

---

<sup>49</sup> François Dosse, *Le pari biographique*, La Découverte, 2011, p. 9.

<sup>50</sup> « La vie d'un saint est la 'crystallisation littéraire des perceptions d'une conscience collective. [...] La combinaison des actes, des lieux et des thèmes indique une structure propre qui se réfère non pas essentiellement à 'ce qui s'est passé', comme le fait l'histoire, mais à 'ce qui est exemplaire'. Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, p. 317.

<sup>51</sup> François Dosse *op. cit.*, p. 133.

par l'analyse de leurs déterminismes économiques et sociaux. La biographie n'avait droit de cité que si elle entendait apporter une meilleure connaissance de ces aspects en mettant de côté l'influence des personnalités individuelles sur les événements historiques. Finalement, la troisième et dernière phase, débutant dans les années 1980 et se poursuivant jusqu'à aujourd'hui (dans une période historiographique que l'auteur nomme « l'âge herméneutique »), est celle de la biographie herméneutique. Si la biographie effectue un retour sur la scène scientifique, ce n'est pas pour rétablir la tradition de l'exemplarité édifiante du héros ou de l'archétype. Le genre se prête désormais à la pluralité des visions d'un même personnage, ou à une certaine évolution des perceptions d'un même sujet historique, par exemple. Dosse remarque qu'en suivant la théorie de l'identité narrative de Paul Ricœur (que l'identité d'un individu, le Soi, se construit dans un rapport constant avec un Autre), la biographie herméneutique permet au lecteur de combler, en quelque sorte, ses propres lacunes identitaires en lisant un récit en lequel est projetée « l'impression de totalisation de l'Autre, aussi illusoire soit-elle »<sup>52</sup>. Le lecteur de biographies éprouve un besoin d'authenticité et cherche à le combler par un « effet de vécu » adéquat que le récit doit rendre. La biographie est aussi un genre qui relève du jugement<sup>53</sup>. L'écriture du récit biographique implique donc une part authentique, vérifiable, qui garde encore sa pertinence dans le présent du lecteur et qui lui est suffisamment accessible pour recevoir ce que le récit a à lui dire. Le récit comporte aussi une part fictionnelle, part qui est admise, mais aussi requise pour les besoins de l'artifice puisqu'il s'agit de créer un effet de réel à travers une construction (un récit) ; cela explique pourquoi une attention particulière est portée à la rhétorique, à la narration, à

---

<sup>52</sup> François Dosse *op. cit.*, p. 10. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Le Seuil, 1990.

<sup>53</sup> Roland Barthes, « L'effet de réel », *Le bruissement de la langue*, Essais critiques IV, Le Seuil, Paris, 2000.

l'éloquence du récit. Le genre est devenu plutôt expérimental, comme le reste de la littérature contemporaine d'ailleurs, laissant libre cours à l'invention des auteurs quant à l'articulation possible entre le singulier et le collectif. Les biographies herméneutiques sont aussi caractérisées par leurs mélanges de styles ou de modes biographiques différents.

Pourtant, même dans ses trois phases, le genre biographique est pris dans cette éternelle tension entre le désir d'écrire un récit qui soit au plus près de la vérité et la nécessité de passer par la fiction. C'est pourquoi Dosse présente la biographie comme un genre hybride, situé entre la mimésis et la vie imaginaire, entre l'érudition, la créativité, l'intuition ; la biographie prend ainsi forme dans une tension entre le fictif et le factuel, la littérature et l'histoire<sup>54</sup>. À l'intérieur de cette tension, l'écriture présuppose un engagement ou une empathie minimale de l'auteur pour son sujet : l'empathie permet de s'attacher à son sujet en se l'appropriant pour se projeter dans ses expériences de mises en récit. Cette empathie engage le lecteur dans le récit, afin qu'il suspende son incrédulité pour se prêter à l'impression du sujet que l'auteur cherche à dépeindre. Mais lorsque le sujet biographié est controversé et que l'auteur, malgré la proximité avec son sujet, cherche à être bien compris, persuader le lecteur de suivre son récit devient un immense défi ; il peut en effet se braquer d'entrée de jeu contre le personnage (souvent, à cause d'une impression formée à partir d'un discours extérieur négatif qui a été intériorisé, sans

---

<sup>54</sup> « La biographie se situe en tension constante entre une volonté de reproduire un vécu réel passé selon des règles de la *mimesis*, et en même temps le pôle imaginaire du biographe qui doit recréer un univers perdu selon son intuition et ses capacités créatives. Cette tension n'est certes pas le propre de la biographie, on la retrouve chez l'historien confronté à l'acte même de faire de l'Histoire, mais elle est portée à son paroxysme dans le genre biographique qui relève à la fois de la dimension historique et de la dimension fictionnelle ». François Dosse, *op. cit.*, p. 57.

être remis en question, faute de mieux), doutant de la pertinence du récit du biographe<sup>55</sup>. Pour y pallier, l'auteur doit non seulement conserver une saine distance par rapport à son sujet pour éviter la complaisance, mais aussi franchir, dans le sens du lecteur, une barrière faite d'hostilité érigée par des présupposés ou préjugés extérieurs au texte biographique. Cela prouve bel et bien qu'au fond, donner une représentation de son personnage, surtout à un lecteur qui est hostile sans trop savoir pourquoi, n'est pas une tâche facile. Ainsi, le genre oscille entre le pôle de la biographie romancée, qui cherche à imiter la vie mais qui ne respecte pas nécessairement les documents utilisés, et celui de la biographie gorgée de faits, issue de « l'école bavarde de l'érudition-compilation qui adore les matériaux, mais qui ne simule pas la vie », et dont la « représentance » idéale serait la biographie totale : celle qui révélerait la totalité du sujet biographié dans toute sa complexité et qui mettrait un terme définitif à l'énigme<sup>56</sup>.

La théorie sur l'identité narrative (*Soi-même comme un autre, Temps et Récit*) et sur l'écriture de la mémoire et de l'histoire (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*), développée par Paul Ricœur, apporte nombre de réflexions pertinentes sur le genre biographique. Selon Ricœur, l'identité individuée se constitue dans un rapport constant entre un Soi et un Autre. Le Soi se détache de l'Autre, s'oppose, se différencie, mais doit en même temps conserver un contact avec l'Autre pour se rappeler la limite qui les sépare. C'est dans ce mouvement de va-et-vient continu que le Soi acquiert une consistance, une permanence qui l'empêche de se perdre définitivement dans la multiplicité infinie de tout ce qui est Autre. Dans cette rencontre ponctuelle avec l'Autre s'écoule du temps et d'autres facteurs

---

<sup>55</sup> Étant donné que la majorité des lecteurs d'aujourd'hui n'ont connu ni Maurice Duplessis ni l'époque où il était premier ministre, cette hostilité inconsciente est devenue un phénomène très courant.

<sup>56</sup> François Dosse, *La biographie historique comme genre*, séminaire virtuel en sciences sociales, Chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire, Université Laval, Québec, 12 mai 2004.



dissociatifs pour le sujet, menaçant sa permanence identitaire mais qui, du même coup, lui permet de se mesurer aux autres et à lui-même. Ainsi, de l'enfance à la mort, le sujet se transforme ou s'altère tout en demeurant la même personne par son nom et sa continuelle remise en récit (faite de relatives certitudes et de chapitres irrémédiablement manquants). Le sujet conserve sa permanence identitaire, son « Ipse », en prenant acte du fait que, au fil du temps, toutes ces rencontres avec l'autre, ces marques de différences (actions, souvenirs, multiples traces subjectives) ont pour point de convergence le sujet. Ces marques de différences permettent au sujet de se repérer et renvoient à la notion d'unité narrative de l'identité<sup>57</sup>. Selon la visée d'une certaine unité narrative, celle-ci permet au sujet d'appréhender les actions et les expériences marquantes qui surviennent au cours de sa vie afin de les organiser en récit plus ou moins cohérent ou lacunaire (avec péripéties et « horizons d'attente »), les rendant de la sorte plus lisibles ou moins incompréhensibles, lui permettant de se les approprier, avec les zones d'ombre et de lumière<sup>58</sup>. Étant donné qu'il est impossible de reconstituer l'entièreté de sa vie dans toute sa complexité, le sujet reprend les expériences qu'il considère les plus marquantes de sa vie (les traits qui font de chacun une personne unique – ce que Ricœur appelle « l'Ipse ») et comble les lacunes de son récit par un travail fictionnel, là où se sont glissés des effacements volontaires ou involontaires de la mémoire<sup>59</sup>. Cet « Ipse », qui se constitue par l'expérience de l'altérité, donne au sujet sa permanence dans le temps par le récit de sa vie et la conviction de rester lui-même malgré les changements surgissant au fil du

---

<sup>57</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, collection Points, Éditions du Seuil, Points-Essais, 2000, p. 99.

<sup>58</sup> Reinhart Koselleck, Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock (trad.), *Le futur passé*, Éditions EEHESS, 1990.

<sup>59</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit 3*, Éditions du Seuil, collection Points, 1985, p. 256.

temps<sup>60</sup>. L'identité narrative comporte ainsi « un mixte instable entre fabulation et expérience vive »<sup>61</sup>. Il en va de même pour l'écriture biographique. La mise en récit du biographe – tout en donnant l'impression de parler de la même personne du début à la fin du récit – doit avoir recours à la fiction pour mener à bien son travail là où les blancs de mémoire ou les manques d'information se manifestent. Écrire la biographie idéale – un récit qui ne serait fait que d'informations véridiques – est donc « à la fois l'ambition qui guide le biographe et une difficulté insurmontable qui le condamne à l'échec »<sup>62</sup>. Notre étude sur Maurice Duplessis cherchera à souligner cette dimension narrative de l'identité. Or, dans ce cas, celle-ci se complexifie également par le fait qu'il s'agit d'un personnage historique dont l'histoire se mêle avec celle de la mémoire collective.

Afin de rester recevable et accessible, la biographie doit suivre certaines règles (Dosse commente celles qu'André Maurois énonce) : d'abord, elle doit suivre un ordre chronologique, ce qui lui donne un côté romanesque, pour que le lecteur demeure accroché au récit par une attente curieuse de la suite encore indéterminée des événements ; ensuite, le biographe ne doit pas être obnubilé par une excessive proximité avec son sujet, ce qui ne donnerait qu'une énumération infinie de détails, sans la cohérence que l'on retrouve dans un portrait où l'on retient les traits les plus signifiants, capturant de plus petits détails (par exemple : un trait de caractère Ipse ou une préférence personnelle du biographié) choisis à la fois pour leur singularité pertinente et pour leur contribution à un ensemble cohérent<sup>63</sup>. La biographie se rédige donc selon une articulation des souvenirs en récit (intimes à l'auteur ou recueillis auprès de témoins ayant connu le sujet

<sup>60</sup> Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, collection Points, Éditions du Seuil, 1990, p. 167-171.

<sup>61</sup> Paul Ricœur *op. cit.*, p. 191.

<sup>62</sup> François Dosse, *Le pari biographique*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>63</sup> Dosse emploie le terme anglais *suspense* pour décrire l'attente de cet avenir encore incertain.

biographié), selon une progression temporelle. Puisque le but est de donner au récit une apparence d'authenticité, de vraisemblance, il importe de le rendre le plus ressemblant à la vie qu'il tente de raconter. Il ne faut pas laisser le lecteur trop deviner les événements qui sont à venir. De la même façon que dans l'expérience, la biographie doit raconter l'histoire du sujet en recréant l'ordre dans lequel se sont déroulés les événements et éviter de briser la linéarité narrative comme le permettrait un roman, au risque de nuire à la suspension consentie de l'incrédulité du lecteur. Cette conjonction entre simulation (externe) et ressemblance (intime) restera, pour nous, l'axe de toute la problématique de la mémoire<sup>64</sup>.

Enfin, l'analyse sera complétée de réflexions basées sur la vision de l'histoire telle qu'élaborée par Michel de Certeau dans *L'écriture de l'histoire* et celle de Reinhart Koselleck dans *Le futur passé*. Bref, ce texte fera l'analyse du rôle de l'historien, de l'historien-biographe et du scénariste dans la transmission d'un récit contribuant à l'évolution de la mémoire collective d'un personnage historique à partir d'une comparaison entre trois visions différentes sur un même sujet biographié. L'analyse des diverses composantes de la structure du récit révélera les moyens pris par les auteurs pour créer le personnage historique.

---

<sup>64</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 21.

## CHAPITRE 1 - *Maurice Duplessis et son temps*, par Robert Rumilly

### 1 – Présentation de l'auteur

Robert Rumilly est un historien et polémiste d'origine française. Cet homme – né à Fort-de-France, en Martinique, le 23 octobre 1897 et mort à Montréal le 8 mars 1983 – fut une des personnalités les plus connues de la vie publique et culturelle du Québec des années d'après-guerre, et aussi l'une des plus controversées. Bien qu'aujourd'hui son nom soit presque inconnu (sauf pour les amateurs d'histoire), il est très important de comprendre à qui le lecteur a affaire en tournant les pages de *Maurice Duplessis et son temps*. Rumilly grandit au sein d'une famille où abondent des officiers militaires de carrière ; il reçoit une éducation classique qui lui inculque les idéaux de la France de la fin du XIXe siècle, reposant sur un sentiment national exacerbé et qui valorise la France comme étant le modèle de la civilisation<sup>65</sup>. Après avoir passé la majorité de son enfance en Indochine, il revient en France pour poursuivre ses études dans les lycées Buffon et Louis-le-Grand. De son expérience dans les colonies asiatiques, il conserve un goût pour le combat qui le suivra dans ses études et dans sa vie professionnelle. Les écoles qu'il fréquente sont bien connues à l'époque pour produire des élèves de haut calibre, de futurs grands citoyens de la France. Les élèves de ces écoles sont mis à rude épreuve dans toutes les matières et la compétition en classe est féroce. Ils sont préparés tout au long de leur parcours à assumer plus tard des rôles de grande envergure dans la société<sup>66</sup>. Malgré

---

<sup>65</sup> « Dans plusieurs milieux français, à compter du XIXe siècle, on voit l'Hexagone comme un foyer de la civilisation pour l'Europe, voire pour la planète entière, ce qui légitime plusieurs formes d'impérialisme. » Jean-François Nadeau, *Robert Rumilly, l'homme de Duplessis*, Lux Éditeur, 2009, p. 17.

<sup>66</sup> « Ces grands établissements d'enseignement auxquels appartient Rumilly produisent de la distinction, une sorte de noblesse, pour reprendre le vocabulaire du sociologue Pierre Bourdieu. Ceux qui en sortent avec les honneurs ont naturellement l'impression d'appartenir à une élite. » Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 37.

la compétition de haut niveau, Rumilly réussit de brillantes études ; il a le sentiment d'avoir bien accompli ce que l'école et ce milieu privilégié attendent de lui. Bref :

Robert Rumilly appartient à un univers familial très fortement marqué par la vie militaire et celle des colonies. Cette histoire familiale encadrée par l'expérience du colonialisme favorise l'enracinement d'un nationalisme profond. Rumilly appartient aussi, de par sa formation, au système des grands établissements d'enseignement français. [...] Rumilly est sans conteste le produit humain d'une classe sociale privilégiée<sup>67</sup>.

Alors qu'il étudie le droit à la Sorbonne, la Première Guerre mondiale éclate. Marqué par le combat, il en garde des séquelles physiques (dont une blessure à l'omoplate qui ne guérira jamais) et morales. Cette guerre le rapprochera de Philippe Pétain, alors le grand héros national de la France. Mais comme beaucoup d'hommes de sa génération, Rumilly sort de la Grande guerre dégoûté en raison de ce qu'est devenue à ses yeux la République, tout en conservant une méfiance extrême à l'égard de tout ce qui n'est pas francophone et catholique<sup>68</sup>. En cherchant à trouver des réponses à leur désabusement, de nombreux jeunes démobilisés seront éventuellement séduits par la pensée de Charles Maurras (1868-1952)<sup>69</sup>. Rumilly y trouvera son compte. Il croit qu'un retour à la monarchie en

---

<sup>67</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 37.

<sup>68</sup> « Le mouvement de dégoût pour la politique républicaine, engendré par les souffrances de tous ordres auxquelles a conduit la guerre, mène ces jeunes gens à ne plus accepter les institutions politiques et leurs traditions. » Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 55.

<sup>69</sup> Charles Maurras (1868-1952) est un homme politique et un écrivain français, principal dirigeant du mouvement nationaliste, monarchiste et traditionaliste catholique l'Action française, et surtout connu en tant que théoricien du nationalisme intégral. Cette doctrine politique allègue la décadence et la corruption de la société française de la fin du XIXe siècle : « C'est que la République nous a donné de nouvelles habitudes d'esprit [...] Le régime démocratique a fait de l'infidélité politique une sorte de règle dont personne n'a plus le cœur de s'étonner. Ce régime de l'irresponsabilité a déteint sur les hommes qui le composent et sur le public qui le souffre. Le manque de parole a désormais force de loi. » Charles Maurras, « Le Roi et les Provinces », *Revue Fédéraliste*, 1928 (édition numérisée en 2006), p. 5. Afin de revenir à une France glorieuse d'avant la Révolution, Maurras souhaite fonder un régime autoritaire et fortement hiérarchisé (percevant l'inégalité sociale comme une forme de protection du citoyen et de l'intégrité du pouvoir), organisé autour d'un roi puissant et des institutions (dont l'Église catholique) garantissant le maintien de l'unité nationale et le respect des libertés locales (de la région, de la paroisse, de la famille). Il s'agit donc d'une doctrine alliant le royalisme à un nationalisme de droite : « La monarchie héréditaire est en France la constitution naturelle, rationnelle, la seule constitution possible du pouvoir central. Sans roi, tout ce que veulent conserver les nationalistes s'affaiblira d'abord et périra ensuite nécessairement. Sans roi, tout ce qu'ils veulent réformer durera et s'aggravera ou, à peine détruit, reparaitra sous des formes équivalentes. Condition de toute réforme, la monarchie en est aussi le complément normal et indispensable. Essentiellement, le royalisme correspond à tous les divers postulats du nationalisme : c'est pour cela qu'il

France constituerait le meilleur moyen de préserver la société de la décadence moderne. Un bon roi devient essentiel selon lui au maintien de l'intégrité morale d'une société en incarnant le pouvoir politique, l'ordre naturel des choses et l'État. Entouré de ses alliés et de ses conseillers, le roi voit ainsi au bon déroulement des choses et préserve la civilisation de la barbarie institutionnalisée qui mène au chaos, que certains appellent démocratie. Une telle vision du rôle du dirigeant et de l'exercice du pouvoir en société (que Maurras appelait le nationalisme organique) rappelle déjà une certaine image de Duplessis. Il assumera la pensée maurrassienne jusqu'au bout et il se joindra à l'Action française pour ensuite devenir Camelot du Roi. Il se promène dans les rues de Paris en semant la peur, donnant volontiers la raclée, la bastonnade, tirant même du revolver sur les gauchistes se trouvant sur son passage<sup>70</sup>. Rumilly conservera, toute sa vie, cette haine de la gauche, la dénonçant et la combattant à travers ses écrits. Il gardera aussi une conception de la justice bien à lui en ce qu'elle doit être expéditive, punissant durement les fautifs et rappelant l'importance du maintien de l'ordre établi et des hiérarchies sociales<sup>71</sup>. Mais l'action politique du groupe maurrassien en France échoue et Rumilly, déçu et amer, quitte la France pour le Québec<sup>72</sup>. En traversant l'Atlantique, il amène avec

---

s'est nommé lui même le NATIONALISME INTÉGRAL. » Charles Maurras, *Mes Idées politiques*, Albatros, Paris, 1937 (rééd. 1983), p. 136.

<sup>70</sup> « Robert Rumilly ne sera pas qu'un simple sympathisant de l'Action française. Pétri par l'idéologie qu'a mise en place Maurras [...] il connaît les batailles de rue, les coups de poing, les coups de canne lestée de plomb – véritable marque de commerce du groupe – et, à l'occasion, les coups de revolver. [...] Dans l'esprit de plusieurs [...] les Camelots forment surtout une avant-garde qui ouvre la voie à un coup d'État royaliste qui mettra à mort la République ». Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 89-90.

<sup>71</sup> Comme on le verra dans l'analyse de la biographie qu'il consacre à Maurice Duplessis, Rumilly prend toujours le parti du premier ministre en dénonçant les grèves et en rappelant la générosité dont il a fait preuve de même que les mesures qui ont été prises pour améliorer la qualité de vie des travailleurs.

<sup>72</sup> Selon Conrad Black, Rumilly quitte la France à la suite d'une manifestation de l'Action française ayant mal tourné. Au cours de cet événement, la police de Paris aurait ouvert le feu sur les manifestants, tuant la personne à côté de Rumilly, ce qui le décida à quitter le pays et à ne plus jamais y revenir, même en visite. Voir Conrad Black, *A Life in Progress*, Key Porter Books, 1994, p. 87.

lui des idées qui trouveront écho dans le Québec de l'entre-deux-guerres. Il arrive à Montréal en 1928.

Le chemin sinueux qui mènera Rumilly vers le métier d'historien débute avec la littérature. À son arrivée, il tient un temps un commerce de parfums français et de corsets, puis enseigne la littérature française à l'Université McGill<sup>73</sup>. Par un jour d'avril, il se promène sur la rue St-Denis et découvre une librairie nommée L'Action française. Convaincu qu'il s'agit d'une succursale de ce mouvement politique au Québec, il y entre et découvre des sympathisants de son maître à penser, bien que ceux-ci n'ont aucun lien direct avec lui ni avec l'organisation française. L'adaptation à sa terre d'accueil est dès lors pratiquement instantanée. Sa grande culture et son éducation, supérieure à celle de bien des littéraires de cette époque, lui permettent de décrocher un emploi de critique littéraire et de traducteur à Ottawa au cours des années 1930. Dans une lettre adressée à Hector Laferté, datée du 22 décembre 1936, il lui explique ses ambitions d'écriture d'historien :

Je veux écrire une histoire de la province de Québec depuis la Confédération jusqu'à aujourd'hui, complète et détaillée. Je voudrais faire revivre dans leur simultanéité la politique, l'enseignement, la religion, la vie économique, les chemins de fer, le mouvement démographique, les tentatives littéraires, les groupes sociaux et les hommes tels qu'ils furent, etc<sup>74</sup>.

Afin de faire revivre pleinement ce passé, il lui faudra néanmoins trouver une façon de mettre en valeur l'histoire dispersée et poussiéreuse des archives. Rumilly tente de donner un souffle nouveau à la pratique de l'historien au Québec. En traitant le récit historique selon une esthétique plus romanesque, ce récit deviendrait alors beaucoup plus attrayant ;

---

<sup>73</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 123.

<sup>74</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 258.

ce qui, pense Rumilly, lui permettrait non seulement de rejoindre un lectorat plus large, mais aussi d'offrir un travail qui aurait à la fois des qualités esthétiques et informatives<sup>75</sup>. Ce genre d'histoire romancée lui permettrait aussi de donner un but moral à l'histoire en inspirant le lecteur par la grandeur des faits racontés tout en lui inculquant une certaine vision du monde. À ce sujet, Rumilly écrit : « Si la vertu se présentait à [l'homme] sous des couleurs aussi riantes, sous des formes aussi douillettes que le vice, il opterait bien volontiers pour la vertu »<sup>76</sup>. Ce type d'histoire romancée lui permet alors une souplesse dans l'interprétation des faits, que l'Histoire avec un H majuscule ne permet pas : « L'histoire romancée nous a rappelé que les grands hommes, comme les autres d'ailleurs, ne sont pas tout d'une pièce. [...] Nous irions jusqu'à conclure que l'histoire romancée est plus vraie que l'histoire érudite, si nous ne craignons d'être taxé de paradoxe »<sup>77</sup>. Ainsi, grâce à « sa position professionnelle de critique, son emploi de professeur et son capital culturel de jeune Parisien au sein d'une société où l'élite est très francophile, il peut profiter d'un statut distinctif au Québec. Rumilly se trouve à s'inscrire facilement et rapidement dans les cercles privilégiés au Canada français »<sup>78</sup>. Dans ce cadre-là, les accointances avec les hautes sphères de la société se font aisément<sup>79</sup>. Il fait la connaissance de beaucoup de gens influents et il partage une sensibilité idéologique avec

---

<sup>75</sup> « Avec les outils du roman mais à la manière de l'historien, le Rumilly des années 1930 croit donc pouvoir intéresser les masses à des sujets sociopolitiques et, par là, 'réveiller le patriotisme, qui est latent et sommeille, comme la survivance française en certains coins de l'Amérique'. » Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 259.

<sup>76</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 259.

<sup>77</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 259.

<sup>78</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 250-251.

<sup>79</sup> Le 9 décembre 1944, des écrivains connus dont Victor Barbeau, le père Gustave Lamarche de Joliette, Philippe Panneton, le chanoine Lionel Groulx, fondent l'Académie canadienne-française. Rumilly a affirmé qu'il s'agit de la seule société dont il a accepté de faire partie. (Entrevue radio avec Roger Nadeau, *Aux vingt heures*, Radio-Canada, Montréal, octobre 1977).



bon nombre d'entre eux, dont Victor Barbeau<sup>80</sup>. Son premier élan, son premier amour politique en quelque sorte, sera pour Camillien Houde (1889-1958), le maire de Montréal (1928-1932, 1934-1936, 1938-1940 et 1944-1954) et chef du Parti Conservateur du Québec (1929-1931). À cette époque, Houde est un personnage beaucoup plus connu et coloré que Maurice Duplessis, avec sa cape noire, son costume de soirée, ses voyages en avion et ses discours enflammés. Bien qu'il affiche sa sympathie pour lui dès le début, il faudra attendre après la Seconde Guerre mondiale pour que Rumilly ne commence à entretenir de véritables liens avec Maurice Duplessis. À partir de 1948, les contacts directs par téléphone ou par écrit sont très fréquents. Duplessis lui téléphone jusqu'à trois ou quatre fois dans la même journée. Il lui envoie aussi des lettres le jour de son anniversaire ou pour souligner l'arrivée de la nouvelle année<sup>81</sup>. En dehors de ses démarches en politique, Rumilly est très actif dans le domaine littéraire et financier. Jean-François Nadeau nous rappelle à juste titre que « la conception de l'histoire qu'a Rumilly est par définition dépendante de la période historique où elle se situe »<sup>82</sup>. Son adhésion à un certain milieu littéraire influencera son approche de l'histoire. Ainsi, au départ, « Rumilly entend devenir historien en comblant un vide dans l'histoire contemporaine » de son pays d'adoption<sup>83</sup>. Il adopte donc la double posture d'un écrivain et d'un historien, comme il était coutume à cette époque alors que la situation de l'historiographie canadienne-française n'était pas encore celle d'un milieu organisé en discipline professionnelle. Jean-François Nadeau appelle « l'histoire romancée » la conception royaliste, nationaliste et organique de l'histoire de Rumilly :

---

<sup>80</sup> Victor Barbeau (1896-1994) était un journaliste, écrivain et professeur québécois. Il travaillera dans le milieu des coopératives et fondera, avec d'autres, l'Académie canadienne-française.

<sup>81</sup> Extrait d'une entrevue téléphonique avec Jean-François Nadeau, Montréal, 21 octobre 2012.

<sup>82</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 266.

<sup>83</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 262.

Comme le rappellera Fernand Ouellet, l'historiographie canadienne-française est alors le fait, le plus souvent, d'amateurs ou de semi-professionnels chez qui domine la crainte de la société industrielle et s'exerce une fascination pour un âge d'or qui prend figure de modèle : la Nouvelle-France. Les antécédents de cette école conduisent directement aux hagiographies du XIXe siècle. [...] À partir de son héritage intellectuel de jeune bourgeois parisien, l'histoire romancée apparaît à Rumilly comme l'un des produits les plus appropriés sur le marché des discours produits et offerts par un détenteur de la pensée royaliste qui entend poursuivre une œuvre maurrassienne au Nouveau Monde. La biographie romancée permet de s'inscrire dans la tradition locale de l'historiographie tout en permettant d'incorporer une pensée d'importation, bien que déjà présente dans le terreau canadien-français<sup>84</sup>.

Ainsi, Rumilly se trouve-t-il devant un champ libre. L'histoire enseignée dans les écoles s'arrêtait à la cime du XIXe siècle et l'étude des événements récents (à partir de 1900) était considérée comme « du journalisme » (pour employer le terme de l'époque cité par Victor Barbeau)<sup>85</sup>. À cette époque, le roman du terroir et le roman historique sont en pleine effervescence sur la scène de l'édition, menant notamment à l'implantation d'une nouvelle collection de romans historiques chez Flammarion (c'est à la même époque que paraissent *Un Homme et son péché*, *Trente arpents* et *Menaud maître-draveur*). Les premiers livres que Rumilly va publier passeront donc par ce canal, ce qui augmentera sa popularité. Dans cette niche, avec l'incroyable énergie qui le caractérise, il commence par publier une biographie – la première au pays – de Wilfrid Laurier (1841-1919), en 1932<sup>86</sup>. Fort de ce succès, il se lance dans la publication, à partir de 1939, de la série des 41 volumes qui le rendra célèbre : *L'Histoire de la province de Québec*. Il consacre le premier tome de la série à George-Étienne Cartier (1814-1873) et terminera le tout avec la fin de la Guerre de 1939-1945. Plusieurs tomes de cette série seront à caractère biographique ou monographique, portant aussi bien sur des figures publiques (*Riel*,

---

<sup>84</sup> Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 262.

<sup>85</sup> Entrevue radio avec Jean Blouin, *Horizons*, Radio-Canada, Montréal, 14 octobre 1981.

<sup>86</sup> À cette époque, le souvenir de Wilfrid Laurier est encore bien vivant dans la mémoire des Québécois et des Canadiens. Avec la popularité de son sujet, ses accointances dans le monde littéraire et son érudition, Rumilly a su tirer profit de la situation pour baliser un terrain jusque là inexploré dans le monde littéraire québécois.

*Laurier, Lomer Gouin ...*) que sur des institutions ou mouvements sociaux ou politiques (*Les Nationaux, Les Écoles du Nord-Ouest, L'Action libérale nationale ...*), sinon des événements historiques (*1914, La Conscription, Chute de Taschereau ...*). Bien souvent, ces études, portant sur des gens ou des événements fort bien connus à une certaine époque, font revivre ce qui était plus ou moins oublié dans les fonds d'archives. Animé d'une belle énergie, il écrira à l'intérieur comme à l'extérieur de cette série, les biographies de plusieurs personnages historiques importants (*Monseigneur Laflèche et son temps* (1936), *Le Frère Marie-Victorin et son temps* (1949), *Henri Bourassa : Portrait d'un grand Canadien* (1953) et d'autres encore). Par ce travail, et malgré les nombreux reproches que l'on peut adresser à cet homme controversé, Robert Rumilly a énormément contribué au développement de l'histoire québécoise.

## 2 – Analyse de la biographie *Maurice Duplessis et son temps*

*Maurice Duplessis et son temps* est publié en 1973. Son titre est similaire à celui d'autres monographies rédigées par Rumilly, ce qui souligne son approche particulière de du biographique et du récit historique (qu'il décrivait en employant la formule « d'untel et son temps »)<sup>87</sup>. Comme il sera démontré plus loin, bien que les sujets de ses œuvres l'amènent à se placer du côté des historiens, son interprétation des faits et sa façon de construire le place plutôt du côté des écrivains. Faisant suite au dernier volume de *l'Histoire de la Province de Québec* qui portait sur les événements de 1939 à 1944, la biographie sur Maurice Duplessis sert en quelque sorte d'épilogue à son œuvre maîtresse en même temps qu'elle fixe l'image du premier ministre prônée par Robert Rumilly : celle d'un chef d'État irréprochable, dévoué et travaillant, grand défenseur des intérêts du Québec, grand calculateur qui ne reculait devant aucune difficulté et aucune opposition, magnanime même dans les combats les plus rudes, sachant faire preuve de générosité comme d'intransigeance, punissant l'insolence et la désobéissance des ingrats, et finalement méritant le respect et l'admiration de tous.

La biographie se divise en deux tomes : le premier couvre les événements de la naissance à 1944 et le second tome couvre les événements de 1944 à 1959, l'année de son décès. Dans cette élogieuse biographie au style hagiographique, l'auteur emploie le registre de l'épidictique afin de convaincre le lecteur du caractère grandiose et inspirant

---

<sup>87</sup> Entrevue radio avec Roger Nadeau, *Aux vingt heures*, Radio-Canada, Montréal, octobre 1977. Le titre est similaire à celui d'autres ouvrages rédigés avec la même approche de l'écriture biographique/historique tels que *Monseigneur Laflèche et son temps* (1936), *Le Frère Marie-Victorin et son temps* (1949) et *Honoré Mercier et son temps* (1975).

du personnage<sup>88</sup>. L'épidictique est une forme de discours démonstratif qui sert à persuader le lecteur, par le blâme ou l'éloge des vertus d'un personnage. Il s'agit d'une approche rhétorique fréquemment utilisée dans les portraits littéraires. Nous nous trouvons donc en présence d'un discours qui se situe dans le registre du jugement plutôt que de celui visant à l'impartialité. L'auteur débute son récit en évoquant la figure d'autorité (à qui Rumilly consacra d'ailleurs une monographie) la plus imposante du contexte de la Mauricie de la fin du dix-neuvième siècle : l'évêque du diocèse de Trois-Rivières, Monseigneur Louis-François Laflèche (1818-1898) :

On ne saurait connaître et comprendre Trois-Rivières, vers la fin du dix-neuvième siècle, sans connaître et comprendre le grand évêque qui a marqué la ville – et le district – de son empreinte. Mgr Louis-François Laflèche, brillant causeur, parlait beaucoup – à vrai dire, il pensait tout haut. Il avait une belle manière d'officier, que les Trifluviens affirmaient incomparable. Il avait érigé le collège des Trois-Rivières en séminaire diocésain [...]. Mgr Laflèche fondait des associations, stimulait l'industrie domestique, allait jusqu'à prévoir, avec une rare clairvoyance, la destinée industrielle de la vallée du Saint-Maurice, peu fertile, mais riche en minéraux et plus encore en ressources hydrauliques. Il influençait *Le Journal des Trois-Rivières*, publié presque sous son égide. Il y a dans tout cela, un pays de grande ferveur religieuse, de quoi attacher un diocèse à son évêque – de quoi conférer à un évêque une sorte de dictature patriarcale<sup>89</sup>.

Dès le départ, le récit des faits de l'histoire passe par un portrait biographique. La ville, la région, la population, la mentalité, tous ces traits s'incarnent dans un seul homme d'une qualité exceptionnelle. Le choix de cette incarnation n'est pas un hasard. Comme le rappelle François Dosse, « la légitimation du discours biographique par sa valeur d'exemplification d'un milieu plus large ou d'un moment singulier se retrouve très

---

<sup>88</sup> L'hagiographie est un genre littéraire qui met en scène la vie et les réalisations d'un saint dans le but d'élever l'âme et d'éduquer le lecteur. Le genre « privilégie les incarnations humaines du sacré et se donne pour ambition de les rendre exemplaires pour le reste de l'humanité. En tant que genre littéraire, son régime de vérité reste distinct de ce que l'on attend de l'historien. Loin du pacte de vérité que présuppose l'écriture historique, la vie du saint enseigne à son lecteur tout autre chose qu'un factuel attesté. » François Dosse, *op. cit.*, p. 149. En rhétorique, le discours épidictique est une forme de discours démonstratif qui « caractérise un des trois genres du discours, l'éloge ou le blâme publics ». Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, PUF, 1991, p. 238. Dans le cadre d'une biographie, l'éloge des qualités et des gestes jouant sur la contingence des termes employés pour les décrire rend le récit très similaire à une hagiographie.

<sup>89</sup> Robert Rumilly, *Maurice Duplessis et son temps* t. 1, Fides, 1973, p. 9.

fréquemment chez les historiens biographes »<sup>90</sup>. Il s'agit d'un choix littéraire, typique au genre hagiographique, lequel permet d'établir l'origine de l'*exemplarité* du personnage principal dans un récit élogieux faisant le lien entre lui et une figure d'autorité influente (et de nature *exemplaire*) dont il serait l'héritier, et ce afin d'inspirer le lecteur par sa grandeur. Le personnage se trouve donc dans un rapport de continuité avec des ancêtres de grande vertu (ce qui lui confère un caractère déjà un peu aristocratique) dont le souvenir est fait de gestes et de réalisations édifiantes<sup>91</sup>. Pour bien comprendre l'exemplarité de la vie de Maurice Duplessis, sa personne, son milieu et son époque, il faut donc passer par celle de Mgr Laflèche. Ce « disciple et continuateur de Mgr Bourget – le grand évêque de Montréal » était alors le chef de l'école des ultramontains « qui affirmaient essentiellement la suprématie de l'Église sur l'État », lesquels étaient pour l'auteur « des âmes de feu, des hommes de conviction, francs, fermes, intransigeants [...] qui repoussaient les accommodements et combattaient naturellement les radicaux mais aussi tout le parti libéral »<sup>92</sup>. Mgr Laflèche se trouve ainsi au milieu d'une masse de fervents croyants aux coudées franches et amoureux du combat d'idées. En tant que chef populaire, Mgr Laflèche a une grande influence sur son milieu. Trois-Rivières s'avère, par son influence, un puissant bastion ultramontain et conservateur. Rapidement, Rumilly nous présente cet homme exemplaire, imposant le respect par la force de sa personnalité, mêlé aux jeux de pouvoir, disposant d'une grande capacité d'action, tout en donnant forme,

<sup>90</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 237.

<sup>91</sup> « La vertu est la faculté, semble-t-il, de se procurer des biens et de les conserver ; c'est aussi la faculté de réaliser de nombreux et importants bienfaits, tous les bienfaits possibles en tout domaine [...] Parmi les vertus telles que la justice, le courage, la prudence, la générosité, la magnanimité, la libéralité, la douceur, le jugement, la sagesse, « les plus importantes sont les plus utiles aux autres personnes, puisque la vertu est la faculté d'être bienfaisant. [...] Sont beaux les actes mémorables, et plus beaux ceux qui sont dignes d'une plus longue mémoire ; ceux qui durent après notre mort, ceux qui entraînent plus d'honneurs, ceux qui sont extraordinaires, ceux que nous sommes seuls à accomplir. » Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, LGF, 1992, p. 107-109.

<sup>92</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 9-10.

à travers ce personnage, à toute une époque et un contexte où se trouvent brouillées les frontières entre la religion et la politique<sup>93</sup>. Malgré toute la puissance qu'il dégage et qu'il utilise pour dominer les autres, Mgr Laflèche est aussi présenté comme un continuateur, un épisode dans une série d'événements, un maillon dans une chaîne de grands hommes, participant de la sorte à la transmission d'une vision du monde à travers ses réalisations édifiantes. Il appartient à un milieu mais en même temps, le milieu lui appartient<sup>94</sup>. Son milieu pétrit son identité et il pétrit son milieu par la force de son identité<sup>95</sup>. C'est dans ce contexte précis que tout le récit de l'identité de Trois-Rivières se cristallise en un seul homme plus grand que nature. On reconnaît déjà un aperçu de Maurice Duplessis à travers les traits de Mgr Laflèche. Lui aussi sera un grand défenseur de la foi catholique, notamment en se liant d'amitié avec le Frère André et en portant une dévotion particulière à Saint-Joseph<sup>96</sup>. À titre d'élève, Duplessis est déjà fêru de politique. Il est un garçon

---

<sup>93</sup> « L'hagiographie privilégie les incarnations humaines du sacré et se donne pour ambition de les rendre exemplaires pour le reste de l'humanité. En tant que genre littéraire, son régime de vérité reste distinct de ce que l'on attend de l'historien. Loin du pacte de vérité que présuppose l'écriture historique, la vie du saint enseigne à son lecteur tout autre chose qu'un factuel attesté. » François Dosse, *op. cit.*, p. 149.

<sup>94</sup> « Autour de l'homme civilisé, tout abonde. Il trouve des bâtiments plus anciens que lui et qui lui survivront. Un ordre est préparé d'avance pour le recevoir, et répondre aux besoins inscrits soit dans sa chair, soit dans son âme. [...] Je suis forcé de constater qu'il a [...] la figure et l'attitude d'un débiteur. Sa dette envers la société est à peu près proportionnée à l'intensité de sa vie ». Charles Maurras, *Mes Idées politiques*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>95</sup> Son identité narrative est marquée par un désir d'affirmation qui perdure dans le temps. Il cherche à créer une marque sur le monde pour lui donner forme et tenter de le maîtriser. Ce désir passe par le langage. Le langage permet au sujet de nommer de l'Autre qu'il rencontre ponctuellement, qui le nomme en retour, lui donne forme et lui révèle la limite de sa subjectivité. Afin de maîtriser son monde, Mgr Laflèche a pris une posture dominante, puissante, qui marque son affirmation sur le monde en maîtrisant le récit par les langages du pouvoir (la religion et la politique). Néanmoins, si son affirmation est si grande qu'elle le porte à faire coïncider le récit de son identité avec celui de Trois-Rivières, le récit de l'identité présenté par Rumilly ne suppose pas de division interne, de portion fracturée ou contradictoire. Mgr Laflèche est parfaitement cohérent dans son action et s'affirme dans son désir de puissance. L'Autre n'existe pas en lui mais il est repoussé en dehors de lui. Pour que Trois-Rivières et Mgr Laflèche coïncident, les libéraux et les dissidents doivent être refoulés parce qu'ils ne contribuent pas à l'exemplarité de Mgr Laflèche.

<sup>96</sup> « Maurice est saisi d'admiration pour le Frère André, l'humble, le curieux, le saint portier du collège, qui, de son côté, le prend en affection. Le Frère André lui délègue parfois une de ses principales fonctions qui est d'aller chercher les élèves demandés au parloir. Le Frère André répand le culte de saint Joseph, sa loge est encombrée de malades et sa réputation se répand en ville. [...] Maurice Duplessis voue au Frère une amitié respectueuse qui ne se démentira jamais. » Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 17.

« très vivant, auquel on reconnaît un franc-parler et beaucoup d'entregent »<sup>97</sup>. Un étudiant doué, de tempérament espiègle et doté d'une belle intelligence, il s'implique dans la vie étudiante et, inspiré par la vague nationaliste de cette époque, participe à un parlement étudiant où il triomphe dans tous les débats, faisant preuve de « véritables mouvements d'éloquence parlementaire »<sup>98</sup>. Bientôt, ce ne sera plus seulement Trois-Rivières mais le Québec tout entier qui sera incarné par un seul homme exemplaire.

Ensuite, Rumilly établit l'autre ascendance du personnage. La première se trouvant du côté de la religion, la seconde est plutôt du côté politique (et familial). Un jeune juge et député conservateur se trouve dans l'ombre de Mgr Laflèche : le père de Maurice Duplessis, Nérée Duplessis (1855-1926), l'« homme de confiance [de Mgr Laflèche] à l'Assemblée législative », siège dans l'Opposition et mène divers combats « en suivant les vœux de Mgr Laflèche et ses convictions » face au gouvernement d'Honoré Mercier (1840-1894)<sup>99</sup>. Rumilly présente Nérée Duplessis comme une sorte de bourgeois modèle (juge et député béni, ayant une relation privilégiée avec l'évêque prestigieux), un membre de l'aristocratie rurale qui pourtant n'oublie pas ses humbles origines et qui demeure habité par une vision romancée de l'agriculture<sup>100</sup>. Il reste « fidèle au souvenir de la terre, très respectueux du beau métier paternel et de cette campagne québécoise, réservoir de la race, qu'il appréhende de voir sacrifiée à l'indus-

<sup>97</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 25.

<sup>98</sup> Robert Rumilly *op. cit.*, p. 22.

<sup>99</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, pp. 14-16.

<sup>100</sup> « Le roman *Jean Rivard*, publié par Antoine Gérin-Lajoie [venant du même village que Nérée Duplessis] en 1875, illustre une conviction profonde de l'élite canadienne-française de cette époque, en exaltant la grande tâche du défricheur, du colon, créateur d'une vie rude, sans doute, mais où la santé physique et morale de la race se perpétue et se fortifie mieux que dans les villes ». Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 11.



trie »<sup>101</sup>. Rumilly relate cette vision du métier de cultivateur pour bien camper l'attachement du père et du fils Duplessis à cette vision du monde qui était répandue dans les milieux de l'élite canadienne-française de l'époque. Le foyer est « uni, accueillant et pieux. Le type du foyer bourgeois, plus riche de dignité que d'argent, où l'on ne transige pas avec la morale. Nérée Duplessis [...] ne manque toujours pas sa messe quotidienne dans la chapelle des Franciscains quand il est aux Trois-Rivières »<sup>102</sup>. Son épouse, Berthe Genest, est la fille du greffier de la ville, d'une « excellente famille trifluvienne »<sup>103</sup>. De cette union naîtra le futur premier ministre le 30 avril 1890. On voit donc, avant même sa naissance, que le récit identitaire de Maurice Duplessis chez Rumilly prend racine dans un milieu familial de l'élite francophone, bourgeois, rural, conservateur, profondément catholique et empreint d'un immense respect à l'égard des cultivateurs. En combinant les récits de Nérée Duplessis et de Mgr Laflèche, l'auteur établit de façon claire les courants identitaires qui composent la filiation de Maurice Duplessis. Cette filiation a une grande importance, d'un point de vue hagiographique, car elle permet de retracer les origines prestigieuse et vénérée du personnage. Elle a aussi une importance du point de vue maurrassien puisqu'elle permet à un aristocrate de retracer la noblesse de ses origines<sup>104</sup>.

---

<sup>101</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 11.

<sup>102</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 13.

<sup>103</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 13.

<sup>104</sup> Dans une optique maurrassienne, le pouvoir monarchique est une chose traditionnelle et héréditaire. Le souverain, à qui échoue le souci vigilant de l'intérêt public, a donc ce que l'on pourrait appeler un « devoir d'héritier » : « Ce que le prince aura de cœur et d'âme, ce qu'aura d'esprit, grand, petit ou moyen, offrira un point de concentration à la conscience publique : le mélange d'égoïsme innocent et d'altruisme spontané inhérent aux réactions d'une conscience de roi [...] se confondra psychologiquement avec l'exercice moral de des devoirs d'État : le possesseur de la couronne héréditaire en est aussi le serf, il y est attaché comme à une glèbe sublime qu'il lui faut labourer pour vivre et pour durer. » Charles Maurras, *Enquête sur la monarchie*, Fayard; édition Kontre Kulture, 2012, p. 91. Le monarque se voit redevable à des ancêtres et à son milieu car ils lui rappellent qu'ils l'ont formé. C'est pourquoi, comme l'explique Michel de Certeau, la noblesse des origines est essentielle à la légitimation du pouvoir d'un monarque : « La construction de la figure s'effectue à partir d'éléments sémantiques. Ainsi pour indiquer chez le héros la source divine de son action et de l'héroïcité de ses vertus, la vie de saint lui donne souvent une origine noble. Le sang est la métaphore de la grâce. D'où la nécessité des généalogies. La sanctification des princes et l'anoblissement

Mgr Laflèche, représentant exceptionnel de l'aristocratie religieuse mauricienne, manifeste des traits de caractère (comme l'intransigeance et le franc-parler) qui favorisent l'exercice du pouvoir et le maintien de l'ordre<sup>105</sup>. En vertu de cette filiation, Maurice Duplessis bénéficie d'une relation privilégiée avec la religion catholique, ce qui lui donne un pouvoir particulier que les autres hommes n'ont pas. Quant à Nérée Duplessis, en plus de son rôle de *pater familias*, il porte en lui deux formes de noblesses reconnues mais normalement opposées dans la société canadienne-française ; d'abord, par ses origines de d'agriculteur, il porte en lui la pureté du peuple des campagnes : bon, simple, travaillant, ennobli par l'humilité, l'âme fortifiée par le labour des champs, dont la vie paisible est régie par les traditions et la religion catholique, la grande gardienne des valeurs canadiennes-françaises. En même temps, il incarne aussi l'autre noblesse : celle de l'aristocratie rurale (en sa qualité de juge et de député conservateur à l'Assemblée nationale du Québec), jouissant d'un pouvoir d'action et d'un confort matériel inaccessible à la majorité de la population. Ainsi, Maurice Duplessis se trouve dans une position unique qui lui permet d'assumer sa proximité avec le peuple ordinaire (duquel il fait partie, dans une certaine mesure) et en même temps de jouir des avantages de son éducation et de sa profession libérale, tout en étant tourné vers les plus pauvres (bref, un noble protégeant ses sujets)<sup>106</sup>. Selon ce que suggère le récit de Rumilly, ses deux

---

des saints se répondent, de texte à texte : ces opérations réciproques instaurent en hiérarchie sociale une exemplarité religieuse et elles sacralisent un ordre établi » Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 326.

<sup>105</sup> Rumilly avoue même le caractère paternaliste et tyrannique de Mgr Laflèche, comme s'il s'agissait d'une chose normale pour un homme de sa stature : « Il y a dans tout cela, un pays de grande ferveur religieuse, de quoi attacher un diocèse à son évêque – de quoi conférer à un évêque une sorte de dictature patriarcale ». Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 9.

<sup>106</sup> « Maurice Duplessis devient, non par calcul mais par goût, par tempérament, l'avocat des petites gens, l'avocat du peuple. [...] La salle d'attente est ainsi toujours pleine. Les ouvriers de toute la ville, les habitants des villages voisins y fument la pipe en attendant leur tour. Si 'Maurice' traverse la salle d'attente, il conte une histoire et fait rire tout le monde. Maurice Duplessis se rappelle non seulement le visage et le nom, mais le prénom de chacun ». Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 29-30.

ascendances incarnent le meilleur de la nation canadienne-française et lui donnent une légitimité d'action irréprochable dans une optique maurrassienne.

Les valeurs auxquelles adhèrent Robert Rumilly sont repérables à travers cette représentation de Maurice Duplessis. Ici, Rumilly raconte la vie d'un ancien premier ministre qui n'est pas seulement un homme mais bien un surhomme politique. Son récit place le personnage au sommet de l'échelle sociale et, en même temps, comme le digne héritier des figures d'autorités imposantes qui ont caractérisé le milieu social et politique dont il est issu, le prédestinant à une brillante carrière de meneur d'hommes<sup>107</sup>. En combinant, en un même personnage, autorité et catholicisme conservateur, on constate que le biographe cherche à détourner le récit de remémoration afin de proposer au lecteur un plaidoyer qui visera à le convaincre que le jeune Maurice Duplessis avait, dès l'origine, tous les signes d'un grand politicien et défenseur de la religion catholique<sup>108</sup>. Puisque ses intentions sont élogieuses, son discours ne se trouve ni du côté de l'impartialité ni de la véracité. À partir des traits de caractère qu'il relève, il organise le récit de l'identité narrative en vue d'une image glorieuse qu'il cherche à donner au personnage<sup>109</sup>. En relatant la vie du personnage d'un point de vue postérieur aux événements, le lecteur retrouve des indices ou des traits de caractère qui apparaissent,

---

<sup>107</sup> « Comme dans la tragédie grecque, on sait l'issue dès le début, avec cette différence que là où la loi du destin grec impliquait la chute du héros, la glorification de Dieu demande le triomphe du saint. » Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 327.

<sup>108</sup> « À la différence de la biographie qui déploie une évolution dans le temps des potentialités de l'individu, l'hagiographie postule que tout est donné à l'origine. » François Dosse, *op. cit.*, p. 150. « Chaque vie de saint est plutôt à considérer comme un système qui organise une 'manifestation' grâce à une combinaison de 'vertus' et de 'miracles' [contrairement à de l'énumération factuelle] ». Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 317.

<sup>109</sup> « C'est au niveau où l'idéologie opère comme discours justificatif du pouvoir, de la domination, que se trouvent mobilisées les ressources de manipulation qu'offre le récit. [...] Si le traumatisme renvoie au passé, la valeur exemplaire oriente vers le futur » Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 103-105.

d'abord chez ses prédécesseurs et par après chez Maurice Duplessis, et qui forment les traits solides de son identité, son « Ipse ». Ponctuellement, ces traits ressurgissent tout au long de la biographie, ce qui permet au lecteur d'anticiper minimalement les réactions du personnage, en fonction des balises identitaires qui ont été établies dans la narration des premiers chapitres<sup>110</sup>. Par exemple, si un événement donne à penser que Maurice Duplessis a hérité de l'intransigeance légendaire de Mgr Laflèche, il s'agit là non pas d'une excessive dureté de caractère mais d'une qualité de chef qui sait tenir tête aux opposants (pour le bien de tous), lesquels, contrairement au Chef, ne sont que de la canaille cherchant à semer le désordre et la confusion. On le voit par exemple, dans le second tome, lorsque Rumilly raconte un des conflits de la grève de l'amiante de 1948, opposant les ouvriers et la partie patronale défendue par Duplessis. L'attitude autoritaire de Maurice Duplessis n'est pas un défaut mais la qualité d'un bon chef qui sait enrayer l'insolence et se faire respecter :

Duplessis maintient son attitude immuable, traduisant sa plus intime conviction. Il ne peut admettre le défi à la loi, à l'autorité, qui engendre le désordre, l'anarchie. Maurice Duplessis risquerait sa tête pour un pareil principe. Or les chefs des grévistes défient la loi en refusant de passer par l'arbitrage. [...] La grève est un mal en soi ; elle peut être inévitable en certains cas ; si on peut l'éviter, il faut le faire. La loi a pour cela prévu la procédure d'arbitrage, préalable et indispensable à l'exercice du droit de grève. Le gouvernement de l'Union nationale a d'ailleurs raccourci les délais, pour que l'arbitrage ne recule pas longtemps l'exercice du droit de grève. Dans le cas présent (grève de l'amiante), les chefs de la grève ont refusé le recours à l'arbitrage, ce qui rend la grève illégale. Ce refus d'observer la loi est un exemple pernicieux<sup>111</sup>.

---

<sup>110</sup> « Au plan le plus profond, celui des médiations symboliques de l'action, c'est à travers la fonction narrative que la mémoire est incorporée à la constitution de l'identité. L'idéologisation de la mémoire est rendue possible par les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative. Et comme les personnages du récit sont mis en intrigue en même temps que l'histoire racontée, la configuration narrative contribue à modeler l'identité des protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action elle-même » Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 103.

<sup>111</sup> Robert Rumilly, *Maurice Duplessis et son temps* t. 2, Fides, 1977, p. 260. Pour Rumilly, la grève ne peut rien apporter de bon et il ne peut concevoir la logique derrière celle-ci. Plus loin, il exprime sa méfiance envers les journalistes sympathisants avec les grévistes, qu'il soupçonne d'être surtout intéressés à leur avancement professionnel : « Gérard Filion, brutal, Gérard Picard, acide, Jean Marchand, violent, et Gérard Pelletier, aigret, s'en prennent essentiellement à Duplessis, qui, de son côté, les tient pour des agitateurs et

La description de cette situation, comme toutes les autres présentées dans la biographie, est un exemple très représentatif des valeurs défendues par l'auteur et sa manipulation des faits historiques<sup>112</sup>. Rumilly présente une situation, des personnages, mais n'est pas neutre et évite d'expliquer en profondeur les situations qu'il met de l'avant : il ne mentionne pas non plus ses sources d'informations<sup>113</sup>. Lors d'un affrontement entre Duplessis et une partie adverse, il n'expose jamais le pour et le contre des deux points de vue qui s'affrontent, se contentant plutôt de justifier la position de Duplessis. Il s'agit là d'une caractéristique de son écriture où se remarque la distinction entre l'œuvre d'un écrivain et l'œuvre d'un historien. Alors que l'historien est intéressé par la factualité des événements qu'il rapporte, préoccupé par la volonté d'être impartial, l'écrivain Rumilly s'inscrit dans un registre plus approprié à la nature de son travail<sup>114</sup>. L'écrivain qui manie la plume littéraire a la liberté de choisir les événements qu'il narre de même que la façon de les narrer, n'étant pas tenu de suivre les exigences de la discipline historique. Néanmoins, dans le cas d'un récit où l'on cherche à recréer le passé à partir des diverses traces mémorielles (dans ce cas-ci, les archives de la société), cet effacement partiel des traces constitue une forme d'oubli, de censure même<sup>115</sup>. Par exemple, si l'auteur omet de

---

des politiciens, plus préoccupés de leur carrière personnelle que du bien des ouvriers » Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 260.

<sup>112</sup> « Pour lui, l'histoire doit servir à porter le public vers des conceptions normatives » Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 260.

<sup>113</sup> Pourtant, il n'était pas connu pour être un écrivain/historien qui ne consultait jamais de sources externes. Pendant sa rédaction de *l'Histoire de la province de Québec*, « il a consulté, entre autres sources, des rapports de police et des rapports judiciaires, des procès-verbaux de municipalités, les archives de la Ville de Montréal, de la Société Saint-Jean-Baptiste [...] et différents fonds d'archives privés. » Jean-François Nadeau, *op. cit.*, p. 292.

<sup>114</sup> « Il est impossible de ne considérer [une hagiographie] qu'en fonction de 'l'authenticité' ou de la 'valeur historique' : ce serait soumettre un genre littéraire à la loi d'un autre – l'historiographie – et démanteler un type *propre* de discours pour n'en retenir que ce qu'il n'est pas » Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 317.

<sup>115</sup> On a là affaire à ce que Ricœur appelle « une manipulation concertée de la mémoire et de l'oubli par des détenteurs de pouvoir [...] d'abus de mémoire, lesquels sont aussi des abus d'oubli ». Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 97.

donner la raison qui a poussé les ouvriers à faire la grève, ce n'est pas par inattention mais bien par censure. Il s'agit d'un « abus de mémoire » qui remet en cause ce que Ricœur appelle la « représentance » du passé<sup>116</sup>. Cet abus de mémoire fausse la trace mémorielle et dévoie le récit de sa visée première, soit de recréer le plus fidèlement possible le passé disparu. L'abus de mémoire comporte toujours une portée idéologique, laquelle dans ce cas-ci consiste à faire l'éloge d'un personnage et d'un régime politique<sup>117</sup>. Ainsi, dans le cas présent, si la raison derrière cette grève existe bel et bien dans le récit factuel, elle est effacée dans le récit de Rumilly. Sa version de l'événement, qui condamne les ouvriers sans même exposer leurs revendications, sert à préserver l'image du Chef qu'il cherche à créer. Maurice Duplessis, chef exemplaire, est l'homme à suivre. Tout affront à son autorité constitue un affront à l'ordre établi que le Chef, incarnant le Canada français authentique (rural et catholique), défend. Ce qui motive les ouvriers à faire la grève, aussi légitime soit-elle, n'est pas important dans le récit du conflit car cela ne peut aider à faire valoir la grandeur de Maurice Duplessis. Selon Rumilly, la grève demeure un mal à éviter, qu'il faut condamner, la grève ne pouvant contribuer à faire avancer la société, contredisant de surcroît le pouvoir quasi royal d'un premier ministre sur sa nation<sup>118</sup>. Pour le lecteur de 2014, le récit de Rumilly n'offre qu'une vision partielle de la situation et ne constitue en fin de compte qu'un jugement qui a lieu dans l'après-coup par l'auteur, avec

---

<sup>116</sup> La représentance « condense en elle-même toutes les attentes, toutes les exigences et toutes les apories liées à ce qu'on appelle par ailleurs l'intention ou l'intentionnalité historique : elle désigne l'attente attachée à la connaissance historique des constructions constituant des reconstructions du cours passé des événements » Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 359.

<sup>117</sup> « Même le tyran a besoin d'un rhéteur, d'un sophiste, pour donner le relais à son entreprise de séduction et d'intimidation. [...] La mainmise sur la mémoire n'est pas la spécialité des seuls régimes totalitaires : elle est l'apanage de tous les zélés de la gloire » Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 104.

<sup>118</sup> « Ce que l'idéologie vise en effet à légitimer, c'est l'autorité de l'ordre ou du pouvoir. » L'idéologie est une forme de croyance, et « les sortes de croyance constituent chacune à sa façon des raisons d'obéir. C'est d'ailleurs ainsi que se définit l'autorité, comme pouvoir légitime de se faire obéir. » Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 101.

un parti pris à peine voilé. Surtout que dans le cas de grèves ou d'accusations portées contre des grévistes ou de toutes sortes de contestataires de l'ordre établi, la sympathie naturelle de Rumilly se trouve inmanquablement du côté du parti au pouvoir. Voilà pourquoi l'auteur décrit en détails la situation du point de vue des policiers (qui défendent l'ordre établi) en ne disant mot sur celle des ouvriers : « La population, terrorisée, demande la protection de la police. Les 52 policiers, en service 18 heures par jour, mangeant sur le pouce et dormant quand ils le peuvent, s'appliquent, suivant la consigne, à garder leur sang-froid sous les huées et les menaces. Ce n'est pas toujours facile. Des arrestations, rencontrant une résistance, s'opèrent sans douceur »<sup>119</sup>. Pour valider son interprétation, il place les contestataires dans une position qui les force à contredire la volonté populaire, justifiant du coup l'autorité du Chef, lui qui non seulement incarne la volonté du peuple canadien-français mais qui sait aussi se faire obéir et respecter par lui<sup>120</sup> :

Duplessis répète qu'il ne représente pas un parti, mais le peuple de la province. De fait, le peuple de la province. Ce sont des journalistes, des universitaires et des dirigeants syndicalistes qui ont reproché à Duplessis sa poigne. Le peuple aime que ses chefs, revêtus de l'autorité légitime, l'exercent fermement. Le peuple aime les chefs qui se font obéir<sup>121</sup>.

Ce jugement de la part de l'auteur révèle bien son adhésion à la pensée maurrassienne puisqu'il lit dans l'appui populaire de Maurice Duplessis sa propre soif de monarchie et d'ordre. Comme le rappelle François Dosse, « la biographie présuppose en général une empathie et donc un transport psychologique plus ou moins régulé et maîtrisé. Le

---

<sup>119</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 260.

<sup>120</sup> Ces manipulations de la mémoire « sont redevables à l'intervention d'un facteur inquiétant et multiforme qui s'intercale entre la revendication d'identité et les expressions publiques de la mémoire. Il s'agit du phénomène d'idéologie [...] qui reste dissimulé et inavouable et qui masque en se retournant en dénonciation contre les adversaires ». Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 100.

<sup>121</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 567.

biographe doit combler les manques documentaires, projeter ses intuitions pour relier des traces discontinues »<sup>122</sup>. Lorsque les manques documentaires délibérés (effacements de chapitres de l'histoire) se joignent aux projections idéologiques de l'auteur, on franchit le territoire de l'histoire positive pour arriver dans celui de la reconstruction fictive ; la littérature hagiographique.

Un autre exemple frappant de l'effet glorifiant produit par la combinaison des héritages édifiants se retrouve dans la comparaison entre deux récits qui exposent les traits exemplaires de Maurice Duplessis et de Mgr Laflèche. Cependant, encore une fois, la narration des récits demeure partielle et partiiale, afin de ne présenter que les éléments susceptibles de contribuer à convaincre le lecteur de l'exemplarité de la figure d'autorité. Le premier récit implique Mgr Laflèche, lequel représente déjà dans l'univers hagiographique de Rumilly une sorte « d'acteur du sacré » non seulement en sa qualité d'homme de religion mais aussi à cause de son charisme exceptionnel et d'une force de conviction qui se retrouveront chez le premier ministre<sup>123</sup>. Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, Mgr Laflèche s'est retrouvé au centre d'un lourd conflit, long et coûteux, où Mgr Laflèche et les ultramontains se sont opposés « non seulement au Parti libéral, mais à l'Université Laval de Québec et à Mgr Taschereau, archevêque de Québec, protecteur de l'Université Laval et membre d'une influente famille libérale [et oncle du futur premier ministre Louis Alexandre-Taschereau (1867-1952)] »<sup>124</sup>. Il s'agit de la division du diocèse de Trois-Rivières<sup>125</sup>. Le conflit, qui a opposé les familles élargies des libéraux et

---

<sup>122</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 70.

<sup>123</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 316.

<sup>124</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 316.

<sup>125</sup> « La division du diocèse de Trois-Rivières pour créer un diocèse de Nicolet, demandée par tous les adversaires des ultramontains et combattue par les Trifluviens unanimes, est considérée comme une



des conservateurs, est présenté comme étant d'une ampleur et d'une durée considérables mais sans être expliqué par l'auteur. Rumilly résume et réduit le conflit à son résultat, afin de ne pas exposer les raisons qui ont mené les ultramontains à leur défaite. Cette défaite, on le devine, ne doit pas être édifiante pour le lecteur. Si le conflit s'est soldé par une défaite de Mgr Laflèche, Rumilly se permet d'affirmer qu'il a tout de même permis de révéler les talents uniques et le caractère exceptionnel du personnage<sup>126</sup>. En ramenant le tout à une entreprise de séduction du chef des ultramontains, Rumilly censure non seulement le véritable événement en évitant d'en décrire les péripéties mais empêche aussi le lecteur de trouver un argument pour le contredire à partir de ce qu'il avance. En n'offrant aucune autre information que sa propre appréciation pour permettre de juger de la grandeur et de la capacité de persuasion de Mgr Laflèche, l'auteur ne donne pas d'autre choix au lecteur que d'accepter son interprétation. De la même manière que la division du diocèse de Trois-Rivières fut marquante pour Mgr Laflèche, « la Loi du Cadenas est très importante dans la carrière politique de Maurice Duplessis car elle dresse contre lui, d'une manière irréductible, non seulement le parti communiste, ce qui n'aurait qu'une influence relative, mais une large frange de sympathisants, englobant les antifascistes de tout poil, la presque totalité des Juifs et une notable fraction de l'opinion anglaise »<sup>127</sup>. Dans les deux cas, on a droit à une opposition systématique entre un régime du bien, défendu par

---

victoire du libéralisme, une brimade infligée à Mgr Laflèche. [...] On ne trouverait pas un visage gai dans la ville des Trois-Rivières ». Robert Rumilly, *Maurice Duplessis et son temps* t.1, Fides, 1973, p. 11.

« C'est l'âme même de notre ville qui vient d'être atteinte. » Robert Rumilly *op. cit.*, p. 24.

<sup>126</sup> « L'histoire des polémiques, des démarches à Rome, des enquêtes ordonnées par le Saint-Siège, des répercussions dans les divers domaines de la vie canadienne-française emplissent des volumes. [...] Des conflits particuliers, greffés sur le conflit majeur, compliquaient et parfois embrouillaient la situation. Mais Mgr Laflèche décelait les analogies cachées, les racines communes, les liens de causalité, et il élaborait un système complet, une synthèse d'une éblouissante clarté. Ses auditeurs, convaincus par sa logique et saisis par son enthousiasme, devenaient ses disciples. Aux Trois-Rivières, on comptait presque sur les doigts de la main ceux qui restaient réfractaires à cette influence. Tous admiraient et aimaient l'évêque pour sa doctrine autant que pour son intelligence et pour ses vertus ». Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 10.

<sup>127</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 328.

un chef puissant et autoritaire incarnant le peuple canadien-français investi de la foi catholique, et un Autre, belliqueux et contestataire, toujours condamné d'avance par Robert Rumilly. On retrouve les traits de Mgr Laflèche chez Maurice Duplessis comme une sorte d'héritage légué sous forme de traits identitaires, créant ainsi une sorte de dette narrative du premier ministre à l'égard de son prédécesseur<sup>128</sup>. En présentant Duplessis comme celui qui préserve ces traits reçus du passé, Rumilly conçoit l'histoire comme une transmission identitaire en ce que le caractère du Chef ne se perd pas d'une génération à l'autre. On a donc affaire à une transmission narrative des traits de Mgr Laflèche vers Duplessis. Mgr Laflèche, qui manifestait des traits solides d'éloquence, de combativité et de conviction, n'a pas remporté le combat puisqu'il s'opposait ultimement à une force beaucoup plus grande que lui, un Autre aux couleurs libérales, incluant le gouvernement de la province et le Vatican. Mais lorsque le conflit se manifeste à nouveau, les mêmes qualités apparaissent chez Duplessis, malgré le temps écoulé. Entre les deux événements, il s'est produit une augmentation de la puissance du conflit et un retournement des rapports de force. Maurice Duplessis, à la tête d'un gouvernement qui n'incarne pas seulement Trois-Rivières mais la province de Québec, se trouve plus apte à affronter l'opposition et à imposer sa Loi du Cadenas. Son pouvoir de domination lui permet désormais d'affronter ses adversaires sans que personne ne puisse l'arrêter<sup>129</sup>. C'est

---

<sup>128</sup> « L'idée de dette est inséparable de celle de l'héritage. Nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédés d'une part de ce que nous sommes. Le devoir de mémoire ne se borne pas à garder la trace matérielle, scripturaire ou autre, des faits révolus, mais entretient le sentiment d'être obligés à l'égard de ces autres ». Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 108.

<sup>129</sup> La résonance avec l'hagiographie devient alors très forte ici : « Le saint est celui qui ne perd rien de ce qu'il a reçu. Le saint se différencie donc du héros qui est le théâtre d'un conflit tragique qui le traverse jusqu'à l'ébranler et parfois jusqu'à lui faire transgresser les lois divines et les lois de l'humanité. Le saint est d'un bloc, immuable, prêt à affronter toutes les épreuves sans aucune altération » François Dosse *op. cit.*, pp. 149-150.

l'Autre, dans ce cas, qui se trouve en situation de désavantage et qui doit se plier au pouvoir de maîtrise du récit du premier ministre et de son régime.

Les gestes d'un chef qui profitent aux autres, particulièrement aux plus démunis d'une société, sont des gestes inspirants, comme le souligne Rumilly : « Il faut reconnaître avec impartialité que le Québec, sous son impulsion vigoureuse, a subi une transformation et un développement intenses. Le premier ministre a toujours servi sa province avec désintéressement, selon la conception qu'il avait du bien commun »<sup>130</sup>. Ce bien commun repose sur un principe de justice et d'équité<sup>131</sup>. Mais lorsque ces gestes nuisent aux autres, ils sont répréhensibles car ils créent de l'iniquité. La corruption des mœurs politiques est un fait avéré ; elle constitue cependant la part maudite ou refoulée dans un récit hagiographique. Le personnage biographié, même s'il est exemplaire, est inévitablement un être imparfait, soumis à des forces inconscientes qui peuvent le rendre plus ou moins étranger à lui-même. C'est pourquoi Robert Rumilly présente de manière élogieuse les réalisations et les gestes posés par Maurice Duplessis et son régime. En insistant sur les aspects positifs de ces réalisations, il instrumentalise la mémoire collective de manière à revendiquer une identité forte et positive du Chef, dans laquelle le peuple canadien-français a pu reconnaître le *meilleur de lui-même*<sup>132</sup>. Lorsqu'il reconnaît

---

<sup>130</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 421.

<sup>131</sup> « Les plus importantes vertus sont les plus utiles aux autres personnes, puisque la vertu est la faculté d'être bienfaisant. Aussi honore-t-on surtout ceux qui sont justes et courageux [...] La justice est la vertu par laquelle chacun jouit de ses propres biens et de ceux-là seulement, conformément à la loi ; l'injustice pousse à obtenir et à utiliser ceux des autres, illégalement [...] Parmi les actes entre lesquels on peut choisir, sont plus beaux ceux que l'on ne fait pas en vue de soi-même, ceux qui sont bons absolument, que l'on fait pour la patrie, au mépris de son intérêt » Georges Molinié, *op. cit.*, p. 107-108.

<sup>132</sup> « Comme nous l'enseigne Michel de Certeau, les hagiographies sont bien davantage à interroger sur la conception du monde véhiculée par l'hagiographe que sur la vie effective du saint dont on relate la vie. Elles sont un concentré de la perception, du rapport au monde, d'un moment, d'une conscience collective ». François Dosse *op. cit.*, p. 149-150.

les excès ou les pratiques malhonnêtes, il ne va cependant pas jusqu'à les nommer. Il préfère mettre l'accent sur l'aspect bénéfique et sur la notion de justice qui résulte de ces politiques, tout en évitant de fournir les contre-exemples qui permettraient de relativiser la valeur des aspects positifs : « L'industrialisation et l'urbanisation ne transforment pas seulement la géographie, mais aussi la psychologie de la province de Québec. C'est un bouillonnement d'idées, de projets, de fondations et de conflits. Comment pourra-t-on décrire le règne de Duplessis comme une période d'atonie, et faire croire que l'activité intellectuelle a commencé après sa mort !<sup>133</sup> ». Ainsi, Rumilly porte un jugement général sur un certain discours adverse, dans ce cas-ci un certain discours de la Révolution tranquille, mais sans jamais chercher à réfuter un argument en particulier. Il rappelle aussi que l'activité intellectuelle était loin d'être inexistante. Il glisse aussitôt, au bout de ce résumé, dans une forme de sympathie en montrant que le personnage, accusé de dureté de caractère, sait aussi faire preuve de magnanimité même après avoir subi l'affront des insultes et de l'ingratitude : « Les facultés de Sciences sociales et de Relations industrielles sont à la pointe du mouvement d'opposition. Le 'despote' qui pourrait exiger une épuration, s'en garde, et continue de protéger les universités qu'il pourrait étouffer. Ce sont au contraire ses amis que, parfois, l'on déplace<sup>134</sup> ». La prospérité de l'après-guerre serait donc un résultat de la bonne gouvernance duplessiste. Tout comme on ne peut comprendre Trois-Rivières à la fin du dix-neuvième siècle sans connaître Mgr Laflèche, on ne peut comprendre le Québec prospère du milieu du vingtième siècle sans connaître l'héritage politique de Maurice Duplessis.

---

<sup>133</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 360.

<sup>134</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 360.

En revanche, s'il compromet la probité et la valeur scientifique de sa biographie en censurant les événements, en instrumentalisant les faits historiques à des fins élogieuses et en taisant le nom de ses sources, il fournit au lecteur une pléthore de détails souvent très précis, ajoutant de la sorte de la crédibilité à son étude. Il décrit, par exemple, avec une grande précision, les opérations du garde du corps de Duplessis, Walter Duchesnay, pendant la nuit du 25 février 1948, lors de l'affaire des tableaux polonais<sup>135</sup> :

[Duchesnay] recrute huit hommes de la police provinciale et réquisitionne des camions du ministère des Travaux publics. Le transport s'effectue le soir, après le départ des employés. Les caisses sont déposées dans une voûte désaffectée. De grandes précautions sont prises pour leur conservation. Duchesnay organise une surveillance par quatre policiers se relevant toutes les six heures. Il communique à Duplessis les combinaisons du cadenas qu'ils sont tous deux seuls à connaître. Il ignore le contenu des caisses, et le premier ministre lui fait observer qu'il est dans le même cas [...] <sup>136</sup>.

Le récit du déroulement de ces opérations est fait avec une éloquente précision, raconté comme s'il y était, sans pourtant expliquer comment il a fait pour le savoir. Ce récit comporte une apparence de probité qui invite le lecteur à bien vouloir croire le récit de Rumilly. Même s'il s'agit d'une remémoration partielle de l'événement, son récit le recrée à partir d'éléments saillants qui permettent de reconstituer l'action de manière convaincante, proche de la vérité factuelle. De plus, si Rumilly avoue que le régime de Duplessis a pu commettre des abus, il ne les nomme pas pour autant. Il minimise

---

<sup>135</sup> Dans cette affaire célèbre, le gouvernement en exil de la Pologne avait conclu une entente avec le Canada en 1940 afin d'entreposer des tableaux précieux, pour les protéger des ravages de la Deuxième Guerre Mondiale. Puis, par une suite d'événements, dont l'appréhension en 1945 par Ottawa d'un nouveau gouvernement communiste à Varsovie, les tableaux ont été subtilisés et se sont retrouvés en la possession de Maurice Duplessis. Il les prendra et les cachera dans une salle du Musée du Québec jusqu'en 1961. On cherchera abondamment ces tableaux, qui seront au centre d'une « saga politico-diplomatique canado-polonaise » qui aura frappé l'imagination populaire. L'affaire fera couramment la manchette et deviendra l'objet de rumeurs et de légendes urbaines dans un contexte de début de Guerre froide. John R. Porter, « Duplessis et la saga des trésors polonais », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 65, 2001, p. 62-63.

<sup>136</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 217.

l'importance de ces abus (qu'il ne nomme pas) en déclarant – sous le prétexte de la justice et de la générosité magnanime de Duplessis – que le régime a aussi aidé ses opposants (qu'il ne nomme pas non plus) :

La caisse électorale, scrupuleusement tenue par Gérald Martineau, est bien garnie. L'administration Duplessis a pu commettre des abus, comme toutes les administrations précédentes et suivantes. Elle en a commis beaucoup moins, dans une égale période de temps, que les administrations précédentes et suivantes. La voirie est consommatrice d'une peinture spéciale, adhérent sur les routes. L'administration l'achète directement aux fournisseurs, comme bénéficiaires de la commission qui serait normalement versée aux représentants, des gens qui ne sont pas intervenus dans la transaction. Les bénéficiaires, le plus souvent des pauvres diables, ne sont pas toujours de ses partisans<sup>137</sup>.

L'important n'est donc pas de connaître l'identité de ces pauvres diables mais de savoir qu'il y a eu des individus qui ont bénéficié des largesses du régime malgré leur ingratitude ou leur désapprobation, et que ces actes de générosité sont des preuves de l'humilité et de la mansuétude de Maurice Duplessis. Encore une fois, l'important est de souligner les vertus du personnage afin que le lecteur puisse s'identifier positivement à l'homme d'État.

Bien que maurassien, et faute de monarchie et d'aristocratie au Québec, Rumilly doit s'accommoder de la société telle qu'elle est. Néanmoins, pour Rumilly il existe des substituts. Malgré cette absence de royauté canadienne-française, Maurice Duplessis incarnera à sa façon la fonction monarchique au sein de la société québécoise<sup>138</sup>. Rumilly l'a présenté comme un premier ministre puissant, « le chef incontesté de la province de Québec », dominant son peuple, sachant récompenser l'obéissance de ses sujets loyaux et, par ailleurs, prêt à punir tous les sujets récalcitrants qui refusent de se plier à son

<sup>137</sup> Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 564.

<sup>138</sup> « Une société ne peut exister ni être conçue sans qu'il y ait quelqu'un pour modérer les volontés de chacun de façon à ramener la pluralité à une sorte d'unité, et pour leur donner l'impulsion, selon le droit et l'ordre, vers le bien commun. » Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, Flammarion, 2006, p. 166.

autorité<sup>139</sup>. Le récit de Rumilly montre un politicien qui, bien que logeant du côté des puissants, s'est toujours battu pour les intérêts des plus pauvres. Ce que son récit ne dit pas, c'est qu'en défendant les plus pauvres face aux plus riches, grâce au patronage, Maurice Duplessis s'assurait en même temps de conserver leur reconnaissance afin de les maîtriser, assurant ainsi le pouvoir hégémonique de la bourgeoisie canadienne-française. Dans une certaine mesure, afin que cette bourgeoisie se préserve elle-même, elle devait aussi servir d'exemple aux plus pauvres. Cela, peut-être, afin de cultiver une image d'elle-même qui se veut exemplaire, ou encore afin de tenir coi les plus pauvres en leur donnant l'espoir qu'un jour ils pourront améliorer leur sort et faire partie de la bourgeoisie. Quoiqu'il en soit, si la bourgeoisie du temps de Duplessis l'a appuyée si massivement, c'est possiblement parce qu'il a su préserver et défendre l'image d'elle-même qu'elle cherchait à projeter. Pour un homme valorisant la séparation entre les classes de la société, l'idée de laisser le peuple occuper les plus hauts postes décisionnels de la société est inacceptable. Pour Rumilly, il est donc important de maintenir en place la bourgeoisie dont lui, Duplessis et ses plus proches conseillers, font partie<sup>140</sup>.

En fin de compte, il serait juste d'affirmer que cette biographie est une sorte d'ultime monument pour rendre hommage à Maurice Duplessis<sup>141</sup>. Bien que la plume romancée de Rumilly soit au service d'un éloge du « Chef », son ouvrage conserve

---

<sup>139</sup> Gérard Filion, *Le Devoir*, 29 octobre 1957.

<sup>140</sup> « On ne peut parler que de la contrainte silencieuse exercée sur les mœurs dans une société traditionnelle. C'est bien ce qui rend la notion d'idéologie pratiquement indéradicable. Mais il faut tout de suite ajouter que cette fonction constituante de l'idéologie ne peut guère opérer en dehors du relais de sa seconde fiction, celle de justification d'un système d'ordre ou de pouvoir, ni même potentiellement à l'abri de la fonction de distorsion qui se greffe sur la précédente. [...] Ce que l'idéologie vise en effet à légitimer, c'est l'autorité de l'ordre ou du pouvoir » Paul Ricœur *op. cit.*, p. 100.

<sup>141</sup> « Du saint adulte, on remonte à l'enfance, en qui se reconnaît déjà l'effigie posthume. » François Dosse, *op. cit.*, p. 150

néanmoins une relative valeur documentaire par ses anecdotes riches en détails. Un peu à la manière de Balzac qui, « malgré l'indignation de Michelet qui ne voyait là [dans l'histoire romancée] qu'une *peinture de genre* », Rumilly a tenté de donner une cohérence narrative au Québec de son temps à travers le personnage de Maurice Duplessis<sup>142</sup>.

---

<sup>142</sup> Louis Chevallier, préface des *Paysans*, Gallimard, Folio classique, 2006, p. 9-23.



CHAPITRE 2 - *Duplessis*, par Conrad Black1 – Présentation de l'auteur

Conrad Black est un historien et un homme d'affaires canadien. Bien qu'il soit surtout connu aujourd'hui pour ses déboires avec la justice, ses déclarations controversées et son implication dans le monde de la presse écrite, il s'est aussi intéressé à l'histoire politique. Né à Montréal le 25 août 1944, il grandit dans une famille bourgeoise canadienne anglophone, active dans le monde des affaires depuis des générations<sup>143</sup>. Son père, George Montagu Black Jr (1911-1976), était un homme d'affaires de Winnipeg. Il a été, entre autre, président des Brasseries canadiennes (un conglomérat international de fabrication de bière), membre de l'Aviation royale du Canada et l'un des administrateurs de la société de portefeuille Argus<sup>144</sup>. Ses deux grands-pères étaient aussi des hommes d'affaires. Son grand-père paternel, George Montagu Black Sr (1875-1959), était un courtier d'assurance de Winnipeg qui eut beaucoup de succès jusqu'à la crise de 1929<sup>145</sup>. Son grand-père maternel, Conrad Stephenson Riley (1875-1960), était très actif dans le monde de la presse de l'Ouest canadien et il a dirigé de nombreux quotidiens dans cette région au début du vingtième siècle. Quelques mois après sa naissance, Black déménage avec sa famille à Toronto où il passera le reste de son enfance. Dans cet environnement sévère et ennuyeux, il retrouve peu d'enfants de son âge. C'est pourquoi il se retrouve très

---

<sup>143</sup> « Les Black avaient un peu le panache des Américains et (lorsqu'ils devinrent riches) ils se mirent à consommer sans retenue ni ostentation. La famille de ma mère (les Riley) était nombreuse. Elle se composait (et se compose toujours) de gens généralement équilibrés, stoïques et discrets. Ils étaient moitié patricien, moitié bourgeois ; ils étaient le plus digne, le plus loyal et le plus pur sel de la terre du Canada [...] C'était là mon ascendance, honorable et irréprochable, comme la majorité de ce pays, digne d'une certaine fierté et source d'aucune honte. » Conrad Black, *A Life in Progress*, Key Porter Books, Toronto, 1994, p. 6.

<sup>144</sup> La corporation Argus est une société de gestion de portefeuille et d'investissement fondée en 1945 et basée à Toronto. Elle a racheté les Brasseries canadiennes lors de sa fondation. Conrad Black, *op. cit.*, p.3.

<sup>145</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 3.

isolé et accablé par l'ennui<sup>146</sup>. Rapidement, il tente d'échapper au quotidien des coites banlieues torontoises à travers la lecture et les voyages<sup>147</sup>. En lisant, il découvre une multitude de personnages héroïques dont les récits de vie reflètent des traits dans lesquels il veut se reconnaître. Parmi ces traits, deux ressortent particulièrement : la fascination pour le pouvoir et l'amour du combat. C'est pourquoi les plus grands héros de Black seront ceux qui se battent continuellement contre l'adversité et qui n'abandonnent jamais, malgré leur situation désavantageuse<sup>148</sup>. Le premier de ces héros sera Charles de Gaulle. Aux yeux de Black, le général incarnait une figure idéalisée de la France qui, malgré le régime de Vichy, avait su tenir tête aux chefs Alliés anglo-américains : une figure dans laquelle le jeune homme, en pleine rébellion contre son milieu, s'est reconnu<sup>149</sup>. Parmi les autres héros auxquels il s'est identifié, on compte Abraham Lincoln, Franklin Delano Roosevelt ainsi que Napoléon Bonaparte, qui, en particulier, a su le captiver par « ses

---

<sup>146</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 6.

<sup>147</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 19.

<sup>148</sup> « La plus importante leçon que j'ai tirée de mes années d'école fut d'apprendre à admirer ceux qui arrivaient à résister et à persévérer dignement et discrètement dans un système hostile et injuste envers eux. Les héros de mes années d'école ne furent pas ceux qui excellaient dans les domaines où ils avaient de la facilité, et encore moins ceux qui se révoltaient – un groupe dont j'étais l'illustre exemple. Les vrais héros furent ceux qui tentèrent le coup, qui affrontèrent l'adversité, et qui affirmèrent leur caractère à force d'essayer et de s'acharner. Il me fallut bien des années avant d'apprendre à apprécier cela ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 19.

<sup>149</sup> « J'étais si méfiant envers la pensée unique du milieu anglophone dans lequel je grandissais que je commençai à m'intéresser aux points de vue alternatifs sur les derniers événements (la Deuxième Guerre mondiale), en commençant par les mémoires de Charles de Gaulle. [...] Relâché dans la nature, de Gaulle était ce personnage étrange et romantique qui avait conservé la fierté nationale de la France depuis bien avant ma naissance [...]. Quand le régime français commençait à s'écrouler en 1958, je suivis le retour de de Gaulle avec le plus grand enthousiasme partisan. Après avoir lu son récit de sa rébellion contre son propre état-major lorsqu'il fit la promotion de la guerre aérienne et terrestre mécanisée pendant les années 1930, puis celui de sa rébellion contre la réalité de la défaite lorsqu'il prit la responsabilité de reprendre la France durant les années 1940 et enfin celui de sa rébellion contre les dirigeants anglo-américains pendant la guerre, je trouvai qu'il était, à travers ce petit monde idolâtrant jusqu'à l'étouffement le fait anglais, un personnage héroïque et inspirant. Jusqu'ici, je n'avais pas été imperméable aux éloges du capitalisme de mon père. J'en avais apprécié les avantages, à travers mon humble expérience. J'avais toujours trouvé que les partisans d'une gauche redistributive étaient en majorité des pleurnichards au cœur sensible, hypocrites, envieux et médiocres, rechangeant contre le darwinisme méritocratique et presque aussi ennuyants (et encore plus dangereux) que les drones de l'*establishment* qui leur inspièrent toute cette rancune. Par conséquent, je ne pouvais ressentir beaucoup de sympathie pour la gauche internationale, et le général de Gaulle était, pour moi, le plus grand rebelle politique de tous les temps. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 19-20.

succès de chef militaire, d'aphoriste, d'aventurier et de mythomane »<sup>150</sup>. Tandis que « les Américains et les Britanniques avaient pour héros Churchill, Eisenhower, MacArthur, Marshall et Montgomery », les Canadiens et les Québécois n'avaient pas (selon lui) de personnages aussi admirables et inspirants, à l'exception de Maurice Richard (1921-2000)<sup>151</sup>. Ainsi, tout au long de sa jeunesse, le jeune Black sera marqué par le désir de se rebeller contre son milieu contraignant et par la grande admiration envers ces personnages historiques affrontant l'adversité, triomphant contre toute attente, et prouvant ainsi à la face du monde toute leur valeur<sup>152</sup>. Provenant d'un milieu connaissant le pouvoir de l'argent et de l'influence, Conrad Black s'identifie naturellement aux personnages qui connaissent aussi ce pouvoir et qui n'hésitent pas à en faire usage pour mener à bien leurs combats. C'est pourquoi ses héros sont des figures issues de la bourgeoisie ou de la noblesse, incarnant soit la puissance économique, politique ou militaire, et qui ont réussi à renverser le cours des événements et à triompher dans des contextes les donnant perdants au départ. D'un côté, Black ressent le besoin de s'identifier à ceux qui défendent le pouvoir régnant, l'autorité, la tradition et les valeurs individuelles

---

<sup>150</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 22.

<sup>151</sup> « Ce que j'admirais le plus chez le Rocket était sa grande détermination. Elle prenait toujours une ampleur féroce à l'approche des séries éliminatoires. J'étais plus impressionné par sa volonté implacable à retrouver, sur le train faisant le trajet entre Détroit et Montréal entre les matchs, l'un de ses adversaires endormis sur la couchette et à le tabasser que par les buts qu'il comptait en prolongation pour briser l'égalité. [...] C'était là, me disais-je, que se trouvait la véritable essence des champions : le refus d'accepter la défaite, contrairement à la soumission tremblante devant la défaite telle qu'elle était valorisée sur les terrains Anglais et Canadiens. Le Rocket qui acceptait la coupe Stanley, Ted Williams frappant un coup de circuit lors de son dernier tour au marbre, Sugar Ray Robinson retrouvant son titre de champion poids-moyen, l'héroïsme triomphant de l'humanité ; voilà ce qui m'intéressait dans les sports. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 9.

<sup>152</sup> « La plus importante leçon que j'ai tirée de mes années d'école fut d'apprendre à admirer ceux qui arrivaient à résister et à persévérer dignement et discrètement dans un système hostile et injuste envers eux. Les héros de mes années d'école ne furent pas ceux qui excellaient dans les domaines où ils avaient de la facilité, et encore moins ceux qui se révoltaient – un groupe dont j'étais l'illustre exemple. Les vrais héros furent ceux qui tentèrent le coup, qui affrontèrent l'adversité, et qui affirmèrent leur caractère à force d'essayer et de s'acharner. Il me fallut bien des années avant d'apprendre à apprécier cela. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 19.

plutôt qu'aux défenseurs de la gauche ; d'un autre côté, il est aussi habité par un immense besoin de se battre et de contester le pouvoir d'une autorité, peu importe les risques d'une défaite accompagnée de son lot de souffrance et d'humiliation. Ces deux besoins se manifestent très tôt chez lui ; d'abord sur les bancs de prestigieuses écoles ontariennes pour garçons de familles huppées (l'Upper Canada College, le Trinity College et le Thornton Hall). Dans ces institutions sérieuses où règne la discipline, le jeune Black défie ouvertement et constamment ses professeurs malgré la menace constante des punitions corporelles :

Je n'ai jamais été contre un emploi justifié de la force physique [...] en tant que mode de dissuasion. Une fois, alors qu'un groupe de six élèves dont je faisais partie faisait du grabuge dans un corridor, le surveillant d'un examen nous pointa, irrité, une affiche sur laquelle était écrite « Examen en cours » en nous demandant si nous pouvions lire. Je lui répliquai aussitôt, sans croire être le fanfaron que j'étais pourtant bien, « Non parce que j'ai reçu une éducation médiocre ». Le professeur cria de joie tandis qu'il m'agrippa par la peau du cou et me traîna dans la classe, me coucha sur la table, beuglant de bonheur à pouvoir enfin améliorer mon éducation, me fouettant avec une cravache. Les élèves observaient le spectacle avec délice au-dessus de leurs copies et je fus ensuite vigoureusement expulsé dans le corridor avec ces mots qui résonnèrent dans mes oreilles « Revenez me voir si vous vous sentez toujours aussi mal instruit »<sup>153</sup>.

Black ne rate jamais une occasion de manifester sa révolte ou son insubordination. Ce besoin de rébellion est à la fois une façon de mettre à l'épreuve la légitimité de l'autorité dominante mais aussi une façon de dénoncer, par la transgression, ce qu'il considère injuste. C'est pourquoi il se confronte, tout au long de sa vie, aux différentes figures d'autorité, et ce avec une certaine arrogance constante dans tout son parcours<sup>154</sup>. Celle-ci lui vaudra d'ailleurs l'expulsion de son école suite à une affaire de trafic d'examens volés, alors qu'il était âgé d'à peine quinze ans :

---

<sup>153</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 12.

<sup>154</sup> En 2007, Black a été accusé par un tribunal américain de fraude et de blanchiment d'argent et il a été condamné à payer une amende de plus de six millions de dollars et à une incarcération de six ans et demi. Il a été libéré sous caution en 2012. Il continue à ce jour à clamer son innocence et il a toujours refusé de reconnaître sa culpabilité. Conrad Black, « I stand before the court », *The National Review*, 4 mai 2012.

La démolition et la reconstruction de l'édifice principal de l'école exigeait que le repas du midi se déroule en deux périodes, laissant l'édifice complètement désert lors de la première période et les documents qui s'y trouvaient, sans surveillance. [...] Je recrutai trois complices, dont l'un d'entre eux qui avait un énorme porte-clefs et qui trouva rapidement une clé pour ouvrir le bureau du directeur. Au moment où la porte s'ouvrit, je fus envahi par l'étrange pressentiment qu'une quantité insoupçonnable et excitante de possibilités et de dangers se dressait devant moi. Peu importe ce qui venait de m'arriver, je savais que j'avais maintenant pris le contrôle du système oppressif. Nous ramassâmes la majeure partie des copies d'examens finaux. Étant donné que j'avais déjà, par curiosité et par plaisir, pris une copie des dossiers académiques de tous les élèves, je pouvais aussi facilement déterminer qui parmi eux pourrais-je faire payer chèrement pour les ravoir. Un petit commerce fort profitable se développa aussitôt (avec une marge de profit de cent pourcents, sans coût d'exploitation). J'allais ainsi réduire tout le système académique de l'école au chaos, tout en m'attribuant une note spectaculaire à moi-même sans avoir travaillé. Bien que j'aie été un peu espiègle et que cela ait pu nuire à des centaines d'élèves qui n'avaient rien fait, aujourd'hui je ne ressens ni fierté ni honte face à ce que j'ai fait. Il s'agissait d'un terrible système dont le caractère exécrationnel était le produit de l'insignifiance et de la vanité institutionnelle<sup>155</sup>.

Quelques années plus tard, il entame des études en droit à l'Université York (qu'il échouera et qu'il terminera à l'Université Laval en 1970) et obtient un baccalauréat en histoire de l'Université Carleton en 1965. Au cours de ces quelques années, il fréquente de nombreux politiciens de carrière, dont un certain Jean-François Pouliot (1890-1969) « qui était alors en poste depuis trente-quatre ans et qui était une véritable encyclopédie vivante sur Mackenzie King, Henri Bourassa, Taschereau, Duplessis, Cardin, Lapointe, Power, St-Laurent et d'autres »<sup>156</sup>. Grâce à ce sénateur, Black en apprendra énormément sur l'histoire politique fédérale et provinciale. À la même époque, Black commence à faire l'acquisition de ses premiers journaux. Ses prises de position dans les éditoriaux révèlent ses valeurs résolument capitalistes, traditionnalistes et d'obédience fédéraliste<sup>157</sup>.

<sup>155</sup> Conrad Black, *A Life in Progress*, *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>156</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 23. Jean-François Pouliot était le sénateur libéral de Rivière-du-Loup-Témiscouata de 1924 à 1955, puis de De La Durantaye de 1955 à 1968. Il était le cousin de Camille-Eugène Pouliot (1897-1967), député unioniste de Gaspé-Sud de 1936 à 1962 et Ministre de la Chasse et des Pêcheries dans le cabinet de Maurice Duplessis de 1944 à 1960.

<sup>157</sup> « J'en étais venu à souhaiter, et puis à croire, que les Anglo-américains avaient besoin des Français et que la résurrection de la puissance et de la dignité de la France par de Gaulle était un développement positif dont le Québec de la Révolution tranquille serait une réplique locale. J'étais convaincu que nous nous

Celles-ci le rapprocheront notamment du gouvernement unioniste de Daniel Johnson (1915-1968) en 1967, alors qu'il défend une de ses décisions controversées, dont le droit de grève accordé aux professeurs<sup>158</sup>. Ses prises de positions l'opposent fréquemment à toute une frange de la population associée à la gauche progressiste, qui était, à cette époque, largement mobilisée autour de la lutte des droits civiques, de la contestation de la guerre du Viêtnam, du mouvement hippie et de l'indépendance du Québec<sup>159</sup>. Il sera donc tout naturellement porté à trouver des alliés du côté de l'Union nationale<sup>160</sup>. Par la suite, Black travaillera avec le premier ministre Johnson, grâce à son ancien colocataire, un dénommé Peter White, qui était l'attaché politique du premier ministre<sup>161</sup>. Black et Johnson devinrent de si bons amis que le jeune historien sera appelé éventuellement à écrire des discours pour le premier ministre<sup>162</sup>. C'est en jasant de politique et de l'histoire de l'Union nationale à bord de sa voiture de fonction que Johnson éveille l'intérêt de Black pour Maurice Duplessis. Black, qui considérait le Chef à l'époque comme une sorte de « Hitler local », apprit ainsi à connaître l'homme, le parti et les rouages de son régime<sup>163</sup>. Étonné d'apprendre que derrière cette image de croque-mitaine dictatorial se cachait un personnage aussi truculent et redoutable, défendant avec vigueur une idéologie

---

trouvions devant la chance d'unir, au Canada, les deux plus grandes cultures de l'Occident et que nous pourrions faire à l'intérieur du Canada ce que l'Occident tout entier tenterait de faire, une fois la renaissance française accomplie. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 22.

<sup>158</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 37.

<sup>159</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 44.

<sup>160</sup> « Les nationalistes conservateurs québécois [de l'Union nationale] étaient antiséparatistes, antisocialistes, pas particulièrement anglophobes et respectaient les institutions politiques et sociales du Canada. De plus, comme mes recherches l'indiquaient déjà [...] le Québec avait fait un progrès économique plus grand, avait adopté plus de programmes sociaux, sans compter tous les accords les plus généreux pour obtenir les meilleures pensions, garderies et salaires minimums, avait construit plus de routes, d'écoles, d'hôpitaux et d'universités sous Duplessis qu'avant ou après son règne. Je tentais, avec une persistance croissante, de déraciner tout une orthodoxie oppressante qui éventuellement réagirait comme toutes les tyrannies le font lorsqu'elles se sentent menacées. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 92.

<sup>161</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 34.

<sup>162</sup> Jean Loiseleur. *Daniel Johnson, le Québec d'abord*, collection Études québécoises, VLB, 1999, p. 105.

<sup>163</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 38.

de conservatisme social et de libéralisme économique, Black développa une très grande admiration pour Duplessis. C'est alors qu'il se mit en contact avec les anciens proches du premier ministre et qu'il fera la connaissance, lors d'un colloque de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1971, de l'écrivain-historien Robert Rumilly<sup>164</sup>. Unis par leur admiration pour Duplessis, ils conjuguent leurs efforts et décident de se mettre à l'œuvre afin d'écrire une biographie qui remettrait en question, pour la première fois, la perception négative du personnage héritée de la Révolution tranquille.

---

<sup>164</sup> Conrad Black rencontre Robert Rumilly lors d'un colloque sur Maurice Duplessis à l'UQAT en mai 1971 (Conrad Black, *op. cit.*, p. 87). « Pendant plus d'un an, à partir de 1971, Rumilly et moi avons mené des entrevues ensemble, faisant le tour de la province à bord de ma Cadillac Eldorado, discutant avec bonheur d'histoire du Québec et de la France et de politique canadienne. Ces voyages dans le temps avec Rumilly me permirent d'entrer en contact avec le Québec du 'bon vieux temps' – l'archevêque ultramontain Georges Cabana (1894-1986), l'ancien sous-ministre de la colonisation au temps de la Grande dépression Ernest Laforce (1879-1977), le père Georges-Henri Lévesque (1903-2000) ainsi qu'une fantastique cavalcade d'anciens juges, de politiciens, d'intellectuels et d'hommes d'affaires. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 93.

2 – Analyse de *Duplessis I, L'ascension* et *Duplessis II, Le pouvoir*

*Duplessis* paraît en 1976. Avant d'être une biographie, cette œuvre a d'abord pris la forme d'un mémoire de maîtrise en histoire, à l'Université McGill, en 1971<sup>165</sup>. Black a pris appui sur ce mémoire afin d'écrire, avec l'aide de Robert Rumilly, « la biographie qui rendrait enfin justice à Maurice Duplessis »<sup>166</sup>. Cette biographie vise à contester un certain récit bien implanté dans la mémoire collective et à présenter, à l'aide de documents inédits, un nouveau récit des faits qui serait celui de la vérité cachée. Or dans les faits, comme on le verra au cours de ce chapitre, plutôt que de présenter un portrait plus ou moins intégral et impartial de Maurice Duplessis, Conrad Black instrumentalise les archives personnelles de Duplessis (auxquelles ses détracteurs n'ont pu avoir accès) pour attaquer la crédibilité du discours anti-duplessiste de la Révolution tranquille et pour chercher à rétablir l'image positive du Chef historique de l'Union nationale et du modèle politique qu'il a incarné<sup>167</sup>.

---

<sup>165</sup> Conrad Black, *Career of Maurice L. Duplessis as Viewed Through his Correspondence, 1927-1939*, Université McGill, 1973.

<sup>166</sup> Conrad Black, *A Life in Progress*, *op. cit.*, p. 90. Il est intéressant de noter qu'au moment de la rédaction de *Duplessis*, Conrad Black cherche non seulement à explorer l'histoire mais aussi à faire l'histoire, c'est-à-dire à relancer le parti de l'Union nationale. De la fin des années 1960 jusqu'à la fin des années 1970, avec l'aide de Robert Rumilly, il organise des rencontres, donne des appuis, finance en sous-main certains politiciens (dont Maurice Bellemare (1912-1989)), met certaines personnes en contact, afin que le parti se réforme et que l'époque de Duplessis revienne, plus forte qu'auparavant. Entrevue radio avec Jean-François Nadeau, *Médium Large*, radio de Radio-Canada, 12 juin 2013.

<sup>167</sup> Dans son autobiographie, Conrad Black résume le propos de *Duplessis* ainsi : « Ma thèse était que Duplessis avait exploité la paranoïa des évêques catholiques pour les convaincre de continuer à prendre en charge les écoles et les hôpitaux afin de freiner le progrès de l'agnosticisme au Québec (un raisonnement que seuls quelques prélats ne partageaient pas, incluant Mgr Charbonneau et Mgr Léger). Cela permit à Duplessis d'économiser des sommes considérables en versant des salaires plus faibles – en comparaison – aux enseignants, aux infirmières et aux autres employés du milieu hospitalier, et de consacrer la majeure partie de son budget aux écoles, aux hôpitaux, à l'électrification rurale et aux autres milieux où les infrastructures accumulaient d'énormes retards de développement, tout en maintenant de faibles taxes et de généreuses contributions politiques et en évitant les déficits. C'est aussi lui qui mit sur pieds des programmes de gardiennage, d'allocations familiales et d'aide gouvernemental pour l'achat des maisons, en plus d'offrir le salaire minimum le plus élevé au Canada. Et sa largesse à l'égard des travailleurs fut grande, malgré qu'il décourageât les grèves, ce qui lui permit de conserver la loyauté des électeurs de la classe



Dans l'ensemble, *Duplessis* est très similaire à *Maurice Duplessis et son temps*. Les deux œuvres segmentent la vie du personnage en deux périodes distinctes, selon les mêmes années (dans les deux cas, le premier tome couvre les événements de 1890 à 1944 et le second de 1944 à 1959). Comme Robert Rumilly, Conrad Black fait l'éloge du premier ministre Duplessis et de ses réalisations politiques en employant un discours épideictique et en donnant une forme héroïque au récit de la vie du personnage, afin de susciter de l'admiration chez le lecteur. Cette mise en récit présente la vie de Duplessis comme étant celle d'un héros plutôt épique, en ce qu'il évoque un personnage combatif et triomphant de l'adversité<sup>168</sup>. Néanmoins, même si le but des auteurs est le même, chez Black, la nature du héros et la structure narrative changent au cours de l'œuvre. Alors que dans le premier tome, les événements sont présentés de manière chronologique et que Duplessis est présenté comme un héros dont l'action est axée sur le combat et la quête du pouvoir (agissant comme un chevalier politique), dans le second tome, les événements sont traités de façon thématique et le héros est alors décrit en fonction de l'exercice du pouvoir et de l'assomption de son rôle de chef, c'est-à-dire un type de héros que François Dosse appelle le *grand homme* :

---

ouvrière, malgré la belligérance exacerbée de la plupart des chefs syndicaux, tout en attirant une quantité sans précédent d'investissements de capitaux étrangers. Le résultat : un Québec moderne en tous respects, à l'exception de sa conception de la politique, et une Révolution tranquille largement faite de changements cosmétiques et extravagants. Pendant cette période, la sécularisation de l'éducation a mené à l'effondrement des ordres religieux et à l'explosion des coûts, n'entraînant aucun véritable effet bénéfique sur la qualité de l'enseignement, les installations, l'accessibilité ou la variété ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 180-181.

<sup>168</sup> Le mythe de Black ici constitue une sorte d'architexte qui donne à son récit la même forme littéraire (une épopée héroïque) et le même mode de diction (avec un narrateur externe, racontant dans le but de mettre en valeur les qualités du héros à travers ses actions périlleuses), passant par une certaine « suspension de l'incrédulité » pour donner une forme littéraire à une vérité historique (Gérard Genette, *Fiction et diction*, Le Seuil, 2004, p. 88). Il y a donc dans cet architexte l'affirmation d'une volonté individuelle cherchant à s'arracher à sa contingence et à résister aux multiples forces coercitives du monde, l'affirmation d'une identité à travers les combats contre une altérité cherchant à engloutir un sujet par la force et par l'usure. On verra par la suite que Black ne fait pas seulement de la vie de Duplessis un long combat mais aussi une lutte pour la reconnaissance, amenant le personnage de la quête du pouvoir à l'exercice du pouvoir, changeant ainsi la façon dont cette volonté s'affirme.

Le grand homme est celui qui réussit à faire coïncider sa détermination personnelle et la volonté collective d'une époque. La destinée du grand homme est d'incarner une volonté qui dépasse l'individuel et qui, selon son point de départ, est appelée tantôt volonté d'une nation, ou d'une collectivité, tantôt volonté d'une époque. Cela légitime de porter une attention privilégiée sur le destin et la vocation de quelques individus choisis par le biographe pour leur capacité à réussir les épreuves historiques de la grandeur<sup>169</sup>.

Même si cette façon de traiter d'un sujet historique semble plutôt relever de la littérature que de l'histoire, Black se présente en quatrième de couverture comme un historien, intègre et impartial, parfaitement documenté, nommant tous les faits avec exactitude et transparence, dans le but de « faire un retour sur les injustices léguées par le temps, mais aussi [de] prendre ses distances par rapport à des légendes dorées [ou noires] pour faire valoir un point de vue plus impartial »<sup>170</sup>. Cela constitue, selon François Dosse, « l'une des motivations majeures des biographes »<sup>171</sup> :

Basée sur les archives personnelles de Duplessis, sur les témoignages de ses contemporains et sur une documentation complète, cette biographie impartiale corrige les malentendus et les interprétations erronées, soulève le voile du mystère et illustre la continuité de la politique québécoise. [...] Dans un style vivant, agrémenté de nombreuses anecdotes, illustré d'une centaine de photos et documents d'époque, dont plusieurs inédits, ce livre nous révèle Duplessis sous son vrai jour. [...] Avocat et homme d'affaires, Conrad Black est diplômé en histoire des universités Carleton et McGill et en droit de l'université Laval. Qualifié par Robert Rumilly d'autorité en ce qui concerne Duplessis, il a consacré au fondateur de l'Union nationale sa thèse de maîtrise et n'a pas cessé de s'y intéresser depuis. Il est une des deux seules personnes qui aient jamais eu libre accès aux archives Duplessis [avec Robert Rumilly]<sup>172</sup>.

Black cherche donc à contester le portrait de Duplessis donné par la mémoire collective ; en l'occurrence, dépasser la diabolisation du personnage qui domine l'espace public au moment de sa publication. L'écriture biographique, comme le souligne Dosse, « ne relève

---

<sup>169</sup> François Dosse, *Le pari biographique*, *op. cit.*, p. 185. La vie du grand homme, contrairement au héros de l'hagiographie, n'est pas un simple combat contre le mal mais le combat d'un sujet cherchant à obtenir et à exercer le pouvoir sur le monde afin de lui donner une forme cohérente avec sa personnalité. C'est pourquoi le récit sur sa vie ne retient pas que les qualités mais aussi les défauts.

<sup>170</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 120.

<sup>171</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 120.

<sup>172</sup> Quatrième de couverture de *Duplessis*.

pas seulement de l'art : elle se veut aussi étayée sur du véridique, des sources écrites, des témoignages oraux. Elle est portée par un souci de dire le vrai sur le personnage biographié [...] à préférer les documents originaux, lettres et journaux »<sup>173</sup>. Néanmoins, sous cette apparente recherche de la vérité, l'historien peut dissimuler sa position idéologique pour mieux faire accepter son interprétation, *sa* lecture de l'histoire, appuyée sur des archives auxquelles ses adversaires n'ont pas accès, pensant ainsi déjouer d'entrée de jeu les critiques qui veulent disqualifier son œuvre<sup>174</sup>. L'auteur instrumentalise donc les archives pour faire l'éloge du personnage, de son régime et de son idéologie politique<sup>175</sup>.

Black interprète donc la vie de Duplessis en fonction de ce mythe du combattant infatigable et persévérant, s'inscrivant dans le vaste discours sur le grand homme illustre, traitant l'Histoire comme un grand récit dont le déroulement est ponctué par l'intervention de personnages marquants<sup>176</sup>. Au début du premier tome, Black replace Duplessis dans une lignée d'hommes illustres qui se sont battus contre l'influence d'un régime politique ennemi et qui ont fini par incarner, chacun à leur manière, la volonté du peuple canadien-français. Le premier d'entre eux est Mgr Louis-François Richer Laflèche (1818-1898) :

---

<sup>173</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 61

<sup>174</sup> Dans son mémoire de maîtrise, André Benoît mentionne la difficulté qu'il a à obtenir l'accès à ces archives : « Au mois de novembre 1980, nous avons demandé à la Société des Amis de Maurice Duplessis la permission de consulter les archives personnelles de Duplessis, cette demande est demeurée sans réponse. Nous croyons qu'une étude sur le rôle joué par cette société nous permettrait, premièrement, de connaître les critères d'accessibilité aux sources et deuxièmement, de définir quelle image de Duplessis elle veut projeter ». André Benoît, *op. cit.*, p. 43.

<sup>175</sup> « C'est ici qu'une certaine revendication de mémoires passionnelles, de mémoires blessées, contre la visée plus vaste et plus critique de l'histoire vient donner à la profération du devoir de mémoire un ton comminatoire qui trouve dans l'exhortation à commémorer à temps et à contre-temps son expression la plus manifeste. » Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, *op. cit.*, p. 108-109.

<sup>176</sup> Ce genre de la discipline se concentre sur l'histoire des régimes politiques, des États et des chefs. Elle se distingue de l'histoire sociale, « c'est-à-dire l'histoire des groupes sociaux et de leurs rapports ». Ernest Labrousse, « Introduction », *L'Histoire sociale*, PUF, 1967, p. 2.

Mgr Laflèche, le personnage le plus influent de la région, présidait au destin de la vallée du Saint-Maurice par la pensée et par l'action, et avec la bienfaisante sévérité d'un monarque spirituel [...]. Croyant sincèrement qu'il était chargé d'agir comme précepteur de l'autorité civile, Mgr Laflèche s'ingéra dans la politique des gouvernements successifs du Québec : 'C'est une erreur condamnée par la raison, par l'histoire et par les Révélations, que de dire que la politique est un domaine dans lequel la religion n'a pas le droit d'entrer et dans lequel l'Église n'est pour rien'<sup>177</sup>!

Pour Black, l'évêque de Trois-Rivières incarne le pouvoir (politique) de l'Église de la même façon que Maurice Duplessis le fera de l'État en tant que Premier ministre : en chef autoritaire, paternel et dévoué à défendre les intérêts de sa collectivité, canalisant sa puissance et l'orientant afin de lui donner un sens<sup>178</sup>. Parmi les prédécesseurs politiques comparables à Duplessis, on retrouve les premiers ministres Wilfrid Laurier (1841-1919) et Honoré Mercier (1840-1894), qui ont été jusque-là les chefs d'État les plus populaires et les plus marquants de l'histoire de la nation canadienne-française<sup>179</sup>. Étonnamment, Black voit aussi en Louis-Alexandre Taschereau (1867-1952) un ancêtre politique

---

<sup>177</sup> Conrad Black, *Duplessis*, Éditions de l'Homme, 1977, t. 1, p. 11-13.

<sup>178</sup> « Durant le règne de Duplessis, le gouvernement du Québec augmenta rapidement ses revenus, ses dépenses et l'ensemble de ses activités. Le Premier ministre aimait que les choses demeurent telles qu'elles étaient et refusait toute suggestion de changement. Il ne perdit jamais l'habitude de s'immiscer dans tous les départements et d'en superviser toutes les dépenses ». Conrad Black, *Duplessis*, Éditions de l'Homme, 1977, t. 2, p.21. « Le nouveau gouvernement [de 1936] modelait sa politique sur la philosophie personnelle de Duplessis : l'agriculture est l'industrie de base ; la famille est la cellule de la société, menacée par la crise économique et l'urbanisation. Les clefs de voûte en sont le crédit agricole et la santé publique par la protection du capital humain, à la source même, sur les fermes et dans les maisons du vieux Québec. » Conrad Black, *Duplessis*, *op. cit.*, t. 1, p. 242.

<sup>179</sup> « En 1896, Laurier écrasa les vestiges de l'administration croulante qui avait exercé le pouvoir pendant 25 des 30 premières années de la Confédération. Ce fut là un moment euphorique pour les Canadiens français qui virent la possibilité de prendre leur revanche politique sur la défaite militaire des Plaines d'Abraham. Plus large que celui de Mercier, le nationalisme de Laurier, embrassant la moitié d'un continent et faisant du XXe siècle le 'siècle du Canada', enflammait l'imagination de ses compatriotes. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 14. « Laurier, en chef d'un parti national, a définitivement trouvé sa voie d'apôtre de la conciliation entre les races et les religions. Les Canadiens-français, transportés d'orgueil à voir un des leurs accepté comme chef par des Anglais éminents de toutes les provinces, lui passeront tout. Laurier est toujours assuré d'un beau succès au Québec ». Robert Rumilly, *Honoré Mercier et son temps* t. 2, Fides, 1975, p. 93. « La plus grande réalisation de Mercier, même si elle disparut avec lui, fut la création d'un parti politique provincial indépendant de la politique fédérale. Il ne croyait pas que le Québec français pouvait se permettre le luxe de la dissension. 'Canadiens-français, unissez-vous, disait-il, et cessez ces luttes fratricides' ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 14.

honorable, malgré sa pratique douteuse du pouvoir<sup>180</sup>. On voit donc l'importance de cet héritage politique (la « dette » identitaire, comme l'appelle Ricœur) dans la formation de l'identité du personnage car elle invite celui-ci à continuer le récit dont il a hérité, à répéter les traits de ses prédécesseurs et donc à reproduire la même pratique du pouvoir politique<sup>181</sup>. Ensuite, Black ancre son récit dans le monde ultramontain de Trois-Rivières en 1890, lequel constitue pour lui une sorte de société modèle représentant parfaitement et concrètement cette conception particulière de la politique dont Duplessis hérite :

Trois-Rivières, en 1890, était une ville à l'aspect robuste et traditionnel. Ses édifices en pierre massive symbolisaient la suprématie sévère, vigilante, immuable, de l'Église. La simplicité des maisons de bois révélait les ambitions modestes de la bourgeoisie. Et plus loin, près des quais qui évoquaient le passé commercial de la ville, le quartier ouvrier, avec ses maisons délabrées, témoignait de la ténacité de ses humbles occupants. Une impression de vigueur émanait des quais, des moulins à papier, du cours impétueux des rivières qui ont donné à la ville son nom et ses origines, et conférait un petit air désinvolte aux habitants de la Mauricie. La société agricole des environs gardait depuis des siècles les mêmes méthodes de travail et les mêmes croyances. Les fermes étaient petites ; la vie y était dure, honnête et simple. La joyeuse camaraderie et le dur labeur de la saison des semailles et des récoltes suivaient et précédaient inéluctablement l'inactivité de l'âpre hiver. Ainsi se déroulait en toute simplicité l'histoire du Québec rural. [...] L'autorité venait de Dieu. La monarchie tempérée, dont l'Église et la famille donnaient un exemple, représentait une forme d'organisation plus perfectionnée que la démocratie [nous soulignons], et toute société qui n'était pas organisée selon les principes religieux était dans l'erreur et contraire à l'ordre céleste de l'univers. L'Église pouvait intervenir dans tout ce qui engageait la responsabilité spirituelle, comme, par exemple, le droit de vote<sup>182</sup>.

Black voit dans cette société trifluvienne la personnification de la nation canadienne-française de cette époque (vigoureuse, tenace, joyeuse, très catholique et entièrement

<sup>180</sup> « Pour Louis-Alexandre Taschereau, la gravitation de l'univers se faisait d'une manière raisonnée. Dans son coin bien-aimé de cet univers, la malice, le désordre, la désobéissance devaient être traités sévèrement si nécessaire, et avec compassion si possible. Le chef devait toujours pouvoir reconnaître les tendances à la mauvaise humeur que manifestaient ses sujets dont le goût pour le divertissement pouvait être stimulé et attiré par de bruyants charlatans. Maintenant [en 1936] presque aussi âgé que les patriarches bibliques, L.A. Taschereau avait gouverné sa province avec un sens irréprochable du devoir et avec une intelligence administrative et politique tout aussi irréprochable. Quand cela s'était avéré nécessaire, il avait été sans pitié [...] et il comptait déjà parmi les grands de l'histoire du Québec ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 163.

<sup>181</sup> « L'idée de dette est inséparable de celle de l'héritage. Nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédés d'une part de ce que nous sommes. Le devoir de mémoire ne se borne pas à garder la trace matérielle, scripturaire ou autre, des faits révolus, mais entretient le sentiment d'être obligés à l'égard de ces autres. » Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 108.

<sup>182</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 9.

soumise à l'autorité de ses institutions) et une forme d'organisation du monde plus parfaite, protégée par l'autorité dominante d'un chef autoritaire et de son régime conservateur, unissant la puissance de la religion à celle de la politique<sup>183</sup>. Black projette donc, à travers cette représentation de Trois-Rivières, le prototype d'un régime qui se perfectionnera sous Duplessis et qui s'étendra à l'ensemble du Québec<sup>184</sup>. Pour donner un portrait positif de ce régime, l'auteur met l'accent sur son bon fonctionnement, sur sa stabilité, sur ses bonnes valeurs tonifiantes et sur sa liberté d'entreprise, tout en parlant des faits en les jugeant de haut, pour ne pas dire du point de vue des régnants ou des gardiens de l'ordre établi<sup>185</sup>. Donc, au lieu de montrer un portrait complet de la situation, comparant les points de vue des divers acteurs sur la scène politique et civile, Black laisse entendre que la qualité de vie exceptionnelle de cette société provient de l'efficacité du régime : à savoir, faire respecter l'ordre des choses (surtout son autorité) par le reste de la population, pour mieux exercer le contrôle sur sa stabilité et sa prospérité. Ce type de jugement est caractéristique de l'auteur tout au long de cette biographie, l'amenant toujours à se ranger du côté de l'ordre établi ou des dirigeants et à justifier cette position tout en condamnant, généralement sans trop donner de détails, le désordre engendré par l'insubordination de la partie adverse<sup>186</sup>.

---

<sup>183</sup> Dans ces domaines « l'autorité ecclésiastique surveillait la lutte que soutenait vaillamment l'habitant contre la médiocrité de sa situation, l'encourageait et lui donnait son sens. [...] Pour les intellectuels de la province, [Mgr Laflèche] était un chef de l'Opposition redoutable. Ses alliés furent toujours des conservateurs, ses adversaires, des libéraux, et ses opposants les plus vigoureux, l'avant-garde du Parti libéral. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 11-13.

<sup>184</sup> « Au Québec, les conservateurs étaient 'bleus', les libéraux, 'rouges' et on attribue souvent à Mgr Laflèche l'avertissement pré-électoral selon lequel 'le ciel est bleu et l'enfer est rouge'. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 13.

<sup>185</sup> Le plus grand des avantages de ce régime, de ce point de vue, est certainement la grande liberté d'action dont dispose le chef pour réaliser ses plus grands souhaits et appliquer à la société ses valeurs conservatrices sans craindre la contestation ni l'instabilité.

<sup>186</sup> « Duplessis n'admettait pas l'atelier fermé qu'il considérait comme une brimade à la liberté de mouvement, une diminution du droit à la propriété privée et au privilège patronal, mais aussi parce que c'était là un exemple des ambitions immodérées de ces leaders syndicaux venus de l'étranger. [...] Aucun

Ainsi, dans le premier tome, Duplessis est présenté comme le « chevalier empanaché qui allait sauver la nation », l'élu des conservateurs pour combattre les forces du Parti libéral et pour tenter d'obtenir le pouvoir<sup>187</sup>. Il se retrouve investi d'une cause dont il a hérité et organise sa vie en fonction de la défense de celle-ci. C'est pourquoi le personnage est d'abord caractérisé par ses qualités orientées vers le combat et la dominance, donc par sa force, sa ruse, sa détermination et son panache<sup>188</sup>. En relatant son rôle de chef de l'opposition, Black met en scène les batailles et les manœuvres politiques qui montrent de façon dramatique comment Duplessis arrive à surmonter tous les obstacles qui se présentent sur son chemin et à blesser le régime ennemi<sup>189</sup>. Ce type de héros (« en tension constante entre histoire et fiction ») doit donc constamment prouver sa grande valeur en se mesurant aux plus grands défis, démontrant de la sorte qu'il possède les qualités requises et qu'il mérite le pouvoir qu'il convoite<sup>190</sup>. Selon Dosse et Élisabeth Gaucher, « dans ces vies héroïques des chevaliers, la relation à la vérité est tout aussi ambivalente que dans le discours hagiographique » car la vérité, ici, se mesure « à

---

organisme ne pouvait plus sûrement s'attirer la méfiance de Duplessis qu'un syndicat très actif et dirigé par des étrangers. Là se trouvait [...] la contestation de la propriété privée et de ses prérogatives, une violence en puissance fondée sur des idées apportées de l'extérieur et renforcée par l'invocation de l'antagonisme des classes et des cultures ; tout ceci devait entraîner la désunion chez les Canadiens-français, la diminution de la production, la propagande communiste, la défiance face à l'autorité établie – surtout la sienne. Tout cela était intolérable et ne fut jamais toléré par Maurice Duplessis ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 281.

<sup>187</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 360.

<sup>188</sup> « Plus Duplessis vilipendait le gouvernement, plus on l'applaudissait [...] En campagne électorale, Duplessis savait haranguer les foules ; son discours avait de la force, de l'originalité, de l'esprit. Il se mêlait aisément aux gens, adoptant une attitude à la fois autoritaire et familière, aimable mais respectueuse. Il travaillait de 12 à 16 heures par jour et chaque soir, nonobstant la fatigue ou la quantité de boisson alcooliques absorbées, il s'agenouillait au chevet de son lit pour réciter son chapelet ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 132.

<sup>189</sup> « Pour le biographe, le chevalier est un élu de Dieu dont le parcours est balisé d'épreuves douloureuses. Il doit en effet traverser les complots et les trahisons, au prix de multiples blessures physiques et psychiques. C'est l'événement lui-même qui constitue l'éclair et transcende l'individu pour en faire un héros ». François Dosse, *op. cit.*, p. 176.

<sup>190</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 166. « À la différence du saint dans l'hagiographie, [le héros chevaleresque] n'est pas l'habitable de la voix divine. » François Dosse, *op. cit.*, p. 166.

l'aune d'une éthique, non à celle des faits »<sup>191</sup>. On le voit très bien lorsque Duplessis affronte seul le régime Taschereau lors des séances du Comité des comptes publics. L'événement est présenté par Black comme étant l'ultime combat politique de Duplessis, alors que la force d'un seul homme se mesure à celle de tout un régime politique installé au pouvoir depuis des décennies<sup>192</sup>. L'auteur donne ainsi un bel exemple de l'habileté politique de Duplessis (préparant et menant ses interrogatoires seul), sa grande combativité face à la résistance du gouvernement, de même que l'énorme capacité de travail dont il a fait preuve en vérifiant tous les comptes de dépenses du gouvernement du Québec ; ce qui représente une tâche colossale pour un seul homme :

[Duplessis] préparait cette attaque depuis longtemps, en secret, amassant furtivement les preuves qui allaient accabler le gouvernement. Il prépara lui-même toute la documentation, rehaussant ainsi son prestige auprès de ses partisans qui lui seraient reconnaissants d'avoir ainsi avancé la cause de l'Union nationale. [...] Duplessis était déjà au courant des nombreuses primes qui avait été versées pour la construction de ponts et pour des projets de colonisation ou qui avaient été détournées. Il connaissait ces détails embarrassants pour chaque comté de colonisation et la liste n'en finissait plus.<sup>193</sup>

L'accent ici est mis sur la difficulté des défis relevés par le personnage afin de démontrer l'ampleur de ses qualités, de le rendre plus inspirant, plus admirable. Étonnamment, même si Duplessis est favorisé au départ par des qualités et des prédécesseurs politiques remarquables, contrairement au personnage décrit par l'hagiographie, il n'est pas protégé de la souffrance ou de l'échec dans ses actions, et il n'est pas entraîné inexorablement vers un destin glorieux, tracé à l'avance, ni vers une sorte de monument civil figé dans l'après-

---

<sup>191</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 166.

<sup>192</sup> « Duplessis menait seul les accusations. Du début à la fin, tout avait été de sa propre initiative [...] En faisant comparaître Charles Lanctôt (avocat et assistant du premier ministre), Duplessis avait frappé bien près du premier ministre, mais il se préparait à le toucher d'encore plus près. Il fit citer Antoine Taschereau, frère du premier ministre et comptable de l'Assemblée législative. Il cumulait en plus les fonctions de secrétaire de la Commission scolaire de Québec et d'administrateur de plusieurs compagnies, y compris la Shawinigan Water and Power et *Le Soleil* de Jacob Nicol. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 202.

<sup>193</sup> Conrad Black, *op. cit.*, t. 1, p. 199.



coup dans la mémoire collective (par ce que Ricœur appelle le « devoir de mémoire »)<sup>194</sup>.

Dans la logique de ce genre de récit biographique, le héros doit manifester ses qualités à travers les défis qu'il relève, donc au contact d'une certaine difficulté ou adversité qui entraîne, inévitablement, une certaine souffrance :

À la manière des saints de la deuxième génération des hagiographies, celle dans laquelle un événement fait rupture et avère une sainteté qui n'était pas forcément inscrite dans le berceau à partir d'un événement à vocation illuminante, l'existence du héros est attestée dans l'épreuve par la manière de faire face et de triompher de l'adversité au prix d'une souffrance. Ce comportement trouve son ultime concrétisation dans le sacrifice auquel est prêt le héros par rapport à la cause qu'il défend. Par son sacrifice volontaire, il fait exister la valeur qui motive son sacrifice comme principe transcendant<sup>195</sup>.

Dès son entrée en politique, Duplessis est confronté à une adversité qui met constamment en péril sa réussite : il est d'ailleurs perdant lors de sa première élection<sup>196</sup>.

Puis, la Grande dépression fait rage, le Parti conservateur cumule les dissensions et les défaites électorales depuis quarante ans et les libéraux de Taschereau semblent, à toutes fins pratiques, invincibles<sup>197</sup>. En même temps qu'il cherche à éveiller chez le lecteur l'admiration du héros par ses hauts faits d'armes, Black tient aussi à éveiller la sympathie. Il ajoute donc aux souffrances auxquelles le héros s'expose des anecdotes servant à ponctuer l'action dramatique (politique) par des moments d'humour – notamment en

---

<sup>194</sup> Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 105. Dans l'hagiographie, « la combinaison des actes, des lieux et des thèmes indique une structure propre qui se réfère non pas essentiellement à 'ce qui s'est passé', comme le fait l'histoire, mais à 'ce qui est exemplaire' ». Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 275.

<sup>195</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 165.

<sup>196</sup> Duplessis ne réussira qu'à se faire élire la fois suivante, en 1927, et ce, par une mince avance (126 voix). Robert Rumilly, *Maurice Duplessis et son temps*, *op. cit.*, t. 1, p. 58.

<sup>197</sup> Malgré les scandales et la corruption, les libéraux élisent 79 députés contre 11 conservateurs à l'élection de 1931. Duplessis, qui tente de se faire réélire, obtient une petite majorité de 41 voix « qu'il risqua de perdre plusieurs fois au cours de la nuit, les résultats étant soumis à des vérifications et à des allégations d'irrégularités ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 78.

citant au passage quelques calembours biens placés – ou de bonhomie montrant le côté plus attachant du personnage, afin de lui donner un visage plus humain<sup>198</sup> :

« Il était facile pour un jeune avocat, célibataire et dynamique d'attirer l'attention. Il était de nature sociable et connaissait tout le monde à Trois-Rivières. Sa présence parmi les solides buveurs qui se rassemblaient aux endroits à la mode pour boire et raconter des histoires salées était devenue habituelle. L'automobile qu'il conduisait, une grosse Winton, était une voiture de luxe achetée à crédit, au grand désarroi de son père. Il se fit 'mécène des sports', c'est-à-dire du club de baseball trifluvien dont il était un des directeurs-fondateurs. C'était un bon choix, cela lui apportait la reconnaissance populaire et l'auroilait d'un certain prestige aux yeux de ses concitoyens »<sup>199</sup>.

Ainsi, Black montre que Duplessis sait se reconnaître parmi les gens ordinaires et qu'il ne se définit pas uniquement par ses actions dans la sphère politique. Cela permet d'expliquer en partie pourquoi la progression du personnage dans sa quête de pouvoir n'est pas une série interrompue de succès mais plutôt un mélange de péripéties où alternent avancées et reculs, victoires et échecs, montrant que Duplessis au fond avance à sa manière, avec sa connaissance et sa perception subjective – avec ses qualités *et* ses défauts. Ces anecdotes servent donc à humaniser, si ce n'est à « dédramatiser » le personnage pour le rendre plus accessible : « Une déqualification et une 'banalisation' du héros passent donc, à la fois, par une déqualification de son être et de son faire, de ce qu'il est et de ce qu'il fait, donc par une certaine *dévalorisation et dédramatisation de son action* »<sup>200</sup>. Néanmoins, ces anecdotes ou ces traits ne sont pas utilisés simplement pour dédramatiser l'action. Dans chaque cas, lorsque Black présente l'un de ces traits, il l'oriente toujours de façon à ce que celui-ci s'inscrive dans le portrait positif qu'il cherche à donner. C'est pourquoi il cite de nombreux calembours de Duplessis, notamment la

---

<sup>198</sup> On retrouve chez ce personnage une part d'exceptionnel et une part d'ordinaire : « La première seule appartient à l'histoire ; la seconde doit être abandonnée aux mémoires et à la biographie ; c'est la partie vulgaire de ces grandes destinées ; c'est la partie ridicule et comique du drame majestueux de l'histoire. » Victor Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, 1828, dans Marcel Gauchet, *Philosophie des sciences historiques*, Éditions du Seuil, collection Points Histoire, 2002, p. 261.

<sup>199</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p.31.

<sup>200</sup> François Dosse, *op. cit.*, p.182-183.

réplique lancée suite à l'annonce de la dissolution de la législature, tout juste avant l'élection de 1936 : « Avec un gouvernement aussi dissolu, la dissolution s'imposait »<sup>201</sup>. Cet exemple montre bien que même si le sens de l'humour du personnage ne contribue pas directement à sa progression dans sa quête de pouvoir, ni à mettre en valeur ses qualités inspirantes ou héroïques, ce trait contribue toutefois à rendre le personnage plus sympathique. C'est pourquoi, même dans cette mise en récit, la dédramatisation du personnage se voit orientée par l'auteur en fonction de sa vision, et non en fonction d'une représentation impartiale, susceptible de soulever « le voile du mystère »<sup>202</sup>.

Même les défauts que Black note au fil de son récit servent, indirectement, à donner une image positive du personnage. Par exemple, lorsque Black mentionne que Duplessis était fréquemment ivre ou grossier lors des assemblées populaires de son premier mandat au pouvoir, l'auteur se sert de cette faute pour évoquer la part souffrante du personnage, affligé par l'alcoolisme et qui fait qu'il s'emporte et agit de façon excessive<sup>203</sup>. Black attribue donc volontiers plusieurs de ces paroles ou de ces gestes déplacés à un « excès de champagne et de gin »<sup>204</sup>. Cette représentation est donc

---

<sup>201</sup> *Le Devoir*, 13 juin 1936.

<sup>202</sup> Quatrième de couverture de *Duplessis*.

<sup>203</sup> « Il serait injuste d'omettre toute référence à la manière qu'avait Duplessis de gouverner. Il consommait une grande quantité de boissons alcooliques et était fréquemment ivre, grossier et agressif lors de cérémonies publiques d'importance secondaire [...] Certaines saouleries au Château Frontenac, et qui se terminaient tard dans la nuit, étaient particulièrement bruyantes. Sa vie amoureuse était scandaleuse d'après les normes du temps établies par le clergé. Une de ses aventures qui semblait plus romantique que les autres se termina tragiquement par la mort de sa maîtresse dans un accident d'automobile. Il y en eut d'autres et il y eut beaucoup de 'one-night stands' comme on appelait, dans l'entourage de Duplessis, ces brèves rencontres qui ne duraient qu'une nuit. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 359.

<sup>204</sup> Lors du lancement de sa campagne en 1939, Duplessis devait prononcer un discours réfutant des calomnies prononcées à son sujet par les libéraux. Bien que « les auditeurs anticipaient déjà la victoire [...] on ne s'est pas mis d'accord sur ce qui a été dit. La séance ne fut guère rendue plus intelligible par le fait, connu seulement de quelques amis intimes, que les idées du premier ministre avaient été embrouillées et déformées par un malencontreux excès de gin et de champagne. La diction était claire, la voix forte, mais il n'en était pas moins complètement ivre ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 346.

radicalement différente de la vision de Rumilly du Chef incontesté de la Province de Québec, incarnation royale de l'autorité inflexible et de la puissance des Canadiens-français, repoussant hors de son régime tous les éléments perturbateurs de l'ordre établi tel qu'il le conçoit.

Par son récit, Black transforme bien souvent un aspect négatif du personnage de manière à le rendre positif. Cela est particulièrement lisible lorsqu'il évoque un échec pour mieux le retourner en défi, soulignant ainsi la persévérance et le courage du personnage à travers sa réussite spectaculaire. Le meilleur exemple de l'emploi de cette stratégie de retournement épique de la défaite en triomphe se trouve dans la traversée de l'épreuve personnelle qu'il subit entre 1939 et 1944. L'auteur y voit un sujet qui se retrouve face-à-face avec lui-même, ses échecs et la part sombre de lui-même<sup>205</sup>:

Au cours de son long séjour à l'hôpital, Duplessis fit le point, contempla la mort sous ses diverses formes et lorsqu'il en émergea finalement, c'était avec une ardeur renouvelée pour la politique [...] Un des épisodes les plus émouvants de l'histoire du Québec de cette époque fut la visite d'Adélar Godbout au chevet de Duplessis vers la fin de l'année 1942. Godbout dit à Duplessis que s'il cessait sa consommation d'alcool, un vice que lui, Godbout, connaissait bien, Duplessis pourrait être 'un grand homme dans l'avenir de la province'. Duplessis, qui se méfiant de ses partisans trop généreux en boissons alcooliques, n'oublia jamais ce commentaire désintéressé et si juste venant de son principal adversaire. C'était là une ironie de l'histoire. Godbout, qui avait précédemment refusé le poste de lieutenant du Québec et la succession probablement de Mackenzie King, était suffisamment observateur et intelligent pour reconnaître les qualités potentielles de Duplessis à travers ses défauts. Mais malgré sa franchise et son caractère de bon samaritain, il était incapable de se guérir lui-même. Duplessis réduisit considérablement sa consommation de boissons alcooliques et en 1943, il cessa complètement de boire. C'était un point tournant, pour lui et pour le Québec<sup>206</sup>.

---

<sup>205</sup> « Un Duplessis en pleine forme était de retour [...] c'était un avertissement aux mécontents du Parti lui-même : le fondateur, le Chef, laissant derrière lui une longue maladie, les boissons alcooliques et le doute, prenait définitivement son mouvement en main ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 429.

<sup>206</sup> Conrad Black, *op. cit.*, t. 1, p. 426.

À travers cette période de transition, les difficultés qui se dressent devant Duplessis semblent insurmontables. Son échec semble complet : il est gravement malade, son poste de Premier ministre lui a été ravi par les libéraux qu'il croyait avoir réduits à l'impuissance, son parti est en déroute, sa popularité est au plus bas et sa solitude et ses années d'excès ont fini par le rattraper. Ainsi, au moment le plus grave de sa maladie, Maurice Duplessis est amené à vivre un moment particulièrement difficile<sup>207</sup>. Il se retrouve face à Adélar Godbout, venu lui rendre visite dans sa chambre d'hôpital. Malgré les défauts du malade, Godbout reconnaît le potentiel qui dort en lui et qui pourrait émerger si Duplessis acceptait de faire les sacrifices nécessaires pour assumer son rôle de Premier ministre jusqu'au bout, et non pas se laisser emporter par son orgueil et ses excès. C'est pourquoi Godbout suggère à Duplessis d'arrêter de boire de l'alcool, même si lui n'a pas le courage de le faire. C'est alors que, même dans cet état de faiblesse extrême, Duplessis fait preuve d'une très grande détermination et d'un courage admirable. En trouvant la force de diminuer sa consommation d'alcool, jusqu'à éventuellement cesser complètement de boire, Duplessis arrive donc à se dépasser en maîtrisant cet aspect destructeur de sa personnalité. Sous la plume de Black, il se métamorphose alors graduellement en apprenant à surmonter ses difficultés, conforme en cela au type du grand homme selon Dosse.

---

<sup>207</sup> « Maurice Duplessis, souffrant de pneumonie, de consommation pulmonaire et d'un diabète qui empirait, passa la majeure partie de l'année 1942 à l'hôpital. Ses fréquents passages sous la tente à oxygène lui laissèrent une image qu'il allait évoquer à maintes reprises en parlant du Québec des années à venir. Il ne participa pas directement à la campagne électorale dans Québec Est. Les partisans de Duplessis commençaient à se plaindre de son énorme consommation de boissons alcooliques. Mais plusieurs de ses amis lui apportaient tout de même des bouteilles de gin et de whisky à l'hôpital. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 425.

À partir du second tome, Duplessis est décrit comme étant le plus grand héros de toute l'histoire du Québec<sup>208</sup>. La difficile période de transition à laquelle il a survécu lui aura permis de tirer de nombreuses leçons sur lui-même, ses échecs et la politique<sup>209</sup>. C'est ainsi que le chevalier se métamorphose en grand homme, assumant jusqu'au bout ses responsabilités de Premier ministre, en s'orientant désormais vers l'exercice du pouvoir (plutôt que vers le combat et l'affrontement systématique) et la concrétisation d'un certain projet politique : l'autonomie provinciale<sup>210</sup>. Pour Black, le contrôle qu'exerce Duplessis sur son parti et sa société est si grand et perfectionné qu'il voit comme un tout le Chef, le régime de l'Union nationale et la société québécoise :

Il n'a jamais existé, avant ou depuis, un parti politique qui se conformât si précisément aux vœux des électeurs. L'Union nationale formait une coalition peu ordinaire, une sorte d'Arche de Noé au service de son chef-fondateur. Presque tous les éléments de la société l'appuyaient : l'entrepreneur local, le travailleur, le fermier, le financier qui brassait de grosses affaires et la plus grande partie du clergé. Habilement dirigé, solidement financé et bien organisé, ce parti alliait remarquablement bien les aspects idéologique et pratique. L'Union nationale en vint à incarner le Québec traditionnel et Maurice Duplessis incarnait l'Union nationale<sup>211</sup>.

Duplessis correspond ici parfaitement à la définition du grand homme donnée par François Dosse : « un personnage qui incarne, par ses traits de personnalité et ses actions,

---

<sup>208</sup> « Tout avait bien changé depuis huit ans, la personnalité du premier ministre comme la province. En 1936, l'arrivée de Duplessis au pouvoir avait libéré le Québec du long régime libéral et semblé diminuer les effets de la crise économique. Huit années remplies de problèmes et marquées par la guerre s'étaient écoulées et Maurice Duplessis était prêt à recommencer. Mais cette fois, la précaution remplaçait l'euphorie de la victoire écrasante de 1936, l'excès de confiance faisait place à une solide organisation. Le chef réélu possédait à un haut degré cette force intérieure qui l'avait aidé à triompher de l'alcoolisme ». Conrad Black, *op. cit.*, t. 1, p. 476.

<sup>209</sup> Duplessis « ne perdit jamais l'habitude de s'immiscer dans tous les départements et d'en superviser toutes les dépenses. Les déboires de son premier gouvernement lui avaient appris à ne pas confier trop de responsabilités à ses subordonnés, leçon que sa nature méfiante accepta d'emblée. » Conrad Black, *op. cit.*, t. 1, p. 21.

<sup>210</sup> « Ainsi le 'messie' de 1936, le 'dévergondé' de 1939, celui qui avait gagné de justesse en 1944, allait devenir le Chef incomparable en 1948, 1952 et 1956, un titre qu'il allait conserver pour la postérité ». Conrad Black *op. cit.*, t. 2 p. 16. « Quelles qu'aient été ses victoires, l'adulation des foules, les constantes flatteries de politiciens, d'évêques, de millionnaires, il ne chassait jamais de son esprit méfiant la crainte de la négligence ou d'une trop grande certitude en la victoire. » Conrad Black, *op. cit.*, t. 2, p. 184.

<sup>211</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 9.

toute une époque et un milieu »<sup>212</sup>. L'auteur construit alors la période de 1944 à 1959 comme étant la plus grande période de paix sociale et de confort matériel de toute l'histoire du Québec. Il attribue la majeure partie de cette prospérité et de cette stabilité à la politique d'autonomie provinciale mise au point par Duplessis. La mise en récit de Black prend alors une tournure de propagande en faveur de l'Union nationale. L'auteur ne se contente même plus d'expliquer le déroulement des faits mais simplement de livrer au lecteur un récit admiratif du régime (et du personnage), dévoué presque exclusivement à la mise en valeur de ses aspects positifs :

La province était conquise ; ses aspirations les plus secrètes, réalisées : recevoir l'attention matérielle dispensée avec amour et autorité par un père et l'instruction spirituelle dispensée par la puissante Église romaine. Le calme nouveau faisait oublier le tohu-bohu des années précédentes. La contestation faisait place à l'esprit d'union, de sacrifice, d'énergie. Tout un peuple remettait la direction de ses affaires temporelles à un seul homme et réaffirmait sa dévotion spirituelle à la seule Église. Après avoir été si souvent divisé, le peuple retrouvait l'unité, la prospérité, la docilité et en un geste aussi prévisible que la visite au confessionnal, réaffirmait régulièrement tous les quatre ans sa confiance en l'Union nationale »<sup>213</sup>.

Encore une fois, Black commente les faits de haut en justifiant l'ordre établi et en défendant l'autorité de Maurice Duplessis, garant de la stabilité sociale et de la prospérité.

Il reconnaît certains abus de pouvoir, mais il les atténue à un point où, parfois, il leur donne un caractère tonifiant :

Le système de patronage était d'un paternalisme à outrance. Ceux qui réclamaient la générosité du Parti étaient classés d'après leur degré de loyauté à ce même Parti et leur besoin apparent. [...] Mais ces avantages : l'autonomie dans la distribution, les allocations budgétaires et l'attention qu'on portait aux requêtes dépendaient [...] surtout et avant tout de l'opinion qu'avait de lui Maurice Duplessis. [...] Tel un père qui a l'œil à

---

<sup>212</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 185. « Le grand homme est celui qui réussit à faire coïncider sa détermination personnelle et la volonté collective d'une époque. La destinée du grand homme est d'incarner une volonté qui dépasse l'individuel et qui, selon son point de départ, est appelée tantôt volonté d'une nation, ou d'une collectivité, tantôt volonté d'une époque. Cela légitime de porter une attention privilégiée sur le destin et la vocation de quelques individus choisis par le biographe pour leur capacité à réussir les épreuves historiques de la grandeur ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 185.

<sup>213</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 16.

tout, sévère mais magnanime, Maurice Duplessis récompensait le mérite et punissait l'incartade. Il régnait sur son peuple avec une vigilance de tous les instants<sup>214</sup>.

Il présente alors, avec un ton élogieux, les diverses stratégies employées par l'Union nationale pour se maintenir au pouvoir tout en se réservant le droit de récompenser les bons sujets et de punir les mauvais<sup>215</sup>. Selon Black, le secret de la durabilité et de la stabilité du grand Duplessis réside dans l'union de l'électorat nationaliste (plutôt rattaché aux coutumes, aux traditions et à la culture francophone) et de l'électorat conservateur (issu des campagnes, du milieu bourgeois, et des gens généralement soucieux de maintenir la paix sociale et leurs avantages matériels)<sup>216</sup>. Black montre aussi comment Duplessis a su maintenir certains aspects sous-développés de la société dans le *statu quo* (parfois même, au bord de l'archaïsme) ; cela lui permettant aussi d'octroyer les fonds publics aux seuls projets considérés comme importants par le régime<sup>217</sup>. Black exprime alors, sans retenue, son admiration pour le système de patronage érigé par Duplessis afin de toujours conserver la reconnaissance de l'électorat. Black affirme au passage que les Québécois, impétueux et enclins au désordre social, ne subissaient alors aucun tort par le régime politique en place ; ils devaient même accepter de tout cœur l'autorité du Chef qui « donne à sa province » en vertu de sa générosité.

---

<sup>214</sup> Conrad Black, *op. cit.*, t. 2, p. 15.

<sup>215</sup> En d'autres mots, si Duplessis se montre magnanime, ce n'est pas pour mettre en valeur sa vertu mais sa puissance : « Les plus importantes vertus sont les plus utiles aux autres personnes, puisque la vertu est la faculté d'être bienfaisant [...] La magnanimité est la vertu par laquelle on se révèle un très grand bienfaiteur de ses semblables. » Georges Molinié, *op. cit.*, p. 108.

<sup>216</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 10.

<sup>217</sup> « Pour Duplessis, la continuation [du statu quo en matière de système d'éducation] avait cela de bon qu'il économisait ainsi une somme considérable en salaires que le gouvernement n'aurait pas à payer et réduisait l'Église à une position de dépendance quasi complète envers la générosité de l'État. Ce système, anachronique mais efficace, était l'un des pierres angulaires du système Duplessis et il en tirait tous les bénéfices possibles. [...] Même alors, le gouvernement du Québec pouvait consacrer une plus petite partie de son budget annuel aux salaires que n'importe quelle autre province et un plus grand pourcentage de son budget que toute autre province aux travaux de construction. [...] C'est encore là une ironie de l'histoire du Québec que la modernisation de cette province fut l'effet des efforts de Maurice Duplessis et de la structure aberrante et monumentale de l'Église catholique ». Conrad Black, *op. cit.*, t. 2, p. 311-312.



Toute cette partie du récit vise, en définitive, à créer chez le lecteur le désir de voir ce régime revenir au pouvoir (dans les années 70) en exposant de manière convaincante les réalisations et les actions positives de ce régime. À cette étape du récit, le Duplessis que Black présente ressemble à une sorte de figure de pouvoir transcendante, très autoritaire, paternaliste, connaissant tout et prévoyant tous les besoins de ses citoyens. En même temps, Black le montre très conciliant et capable de s'accommoder des divers mouvements de contestation qui traversent la société (tout en contrôlant de près les éléments jugés trop subversifs), comprenant les plus intimes préoccupations de la population. En fait, ce que le récit de Black montre est que Duplessis était devenu une figure d'une extraordinaire puissance, régnant d'une main de fer, capable de venir à bout de toute forme de résistance, passé maître dans l'art de résoudre les problèmes rencontrés par le gouvernement et la population, tournant chaque événement à son avantage, tout en se rappelant à chaque fois du rôle joué par l'adversité dans la définition de son identité politique<sup>218</sup>. Selon le récit de Black, chaque victoire de Duplessis contre ses adversaires ne servait pas à nier leur existence, mais à montrer que Duplessis avait constamment besoin de se définir par eux et par rapport à eux pour maintenir la cohérence de son récit de Chef<sup>219</sup>. Duplessis aurait donc réussi à s'accommoder d'une certaine part de

---

<sup>218</sup> « Au fédéral comme au provincial, les libéraux s'efforcèrent de présenter Duplessis comme un extrémiste. Au Québec, les nationalistes essayaient de temps à autre de le décrier comme un autonomiste démagogique qui n'accomplirait rien de sérieux. Ces objections, venant de deux directions différentes, servirent Duplessis puisqu'il utilisa les unes pour réfuter les autres. D'ailleurs elles n'étaient pas fondées et les électeurs n'y attachèrent aucune importance ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 241.

<sup>219</sup> « Les nécessiteux ou les opportunistes venaient demander secours à leur député et la députation prenait peu à peu figure de dispensatrice des biens du parti. On distribua ainsi des milliers de dollars. Cette façon de procéder avantagéait en premier lieu les électeurs, en deuxième lieu l'Union nationale qui profitait de la gratitude du public et finalement les membres du Parti et les organisateurs. Le mérite était certes récompensé, mais à n'en pas douter, nombreux étaient ceux qui en profitaient plus qu'ils ne le méritaient ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 14-15. Bien que Black cherche à mettre en valeur la bonté et la générosité de Duplessis (il le montre tolérant même envers certains bénéficiaires ingrats), il le fait de manière à ce que ces traits viennent soutenir le récit de sa dominance, plutôt qu'à le montrer bon envers ses semblables.

contestation au sein de son propre parti afin d'affronter ensuite la contestation qui se trouvait hors de son gouvernement. De cette manière, Duplessis incarnait véritablement tout le Québec dans sa marche vers l'avenir, résolvant tous les problèmes à sa manière. C'est pourquoi Black présente l'autorité de Duplessis comme une nécessité immuable, dure et arbitraire mais au fond bonne et tonifiante, servant à réaffirmer la légitimité de l'ordre établi et à rassurer les bons électeurs afin qu'ils se sentent protégés et favorisés par le bon patronage et l'efficacité légendaire du parti. Une fois de plus, pour convaincre le lecteur, Black déforme certains faits en présentant de manière positive (et encore une fois, de façon implicite, du point de vue des régnants) les avantages que l'on peut retirer en répondant aux exigences du régime (donc de se soumettre aux conditions qui avantagent, évidemment, ceux qui détiennent le pouvoir) tout en relativisant les contraintes et les problèmes entraînés par le système de patronage qui entretenait la servitude des électeurs. Black amène donc le lecteur à croire que le régime duplessiste était le meilleur, tout en dénonçant implicitement les régimes qui lui ont succédé, les tenant d'ailleurs responsables de la désintégration sociale du moment (en 1977). Dans cette dernière étape du récit, l'auteur se penche sur l'état de l'historiographie portant sur le personnage au moment de la publication de sa biographie. Il dénonce le discours de la Grande noirceur qui a instrumentalisé la mémoire de Maurice Duplessis afin de fonder une idéologie progressiste menant à la construction d'un Québec nouveau. Si Black dénonce ce qui lui semble un abus de mémoire, on peut se demander cependant s'il n'en commet pas un à son tour envers le gouvernement de Jean Lesage lorsqu'il écrit :

Il n'y a pas lieu de donner ici l'histoire du gouvernement Lesage ; qu'il suffise donc de dire qu'il a accompli beaucoup, que ses réalisations furent pour la plupart progressives, mais qu'il était publiquement divisé sur d'importantes questions et qu'il était plutôt extravagant. [...] Lesage mit sur pied la Commission Salvas, chargée de mener une

enquête sur le gouvernement précédent. C'était là un geste mesquin, une vengeance partisane et tout à fait inutile. [...] Tout ceci faisait partie du processus de la renonciation au passé récent [...] Le Québec a l'humeur changeante et lorsque Duplessis ne fut plus là pour guider, punir et récompenser, on le dénigra dans la même mesure qu'on l'avait adulé de son vivant<sup>220</sup>.

On voit ici que Black ne cherche pas tant la « vérité », comme il le postule sur la quatrième de couverture de son ouvrage, mais le récit de ce qu'il considère être le « bien », comme le remarque Tzvetan Todorov : « Le travail de l'historien, comme tout travail sur le passé, ne consiste jamais seulement à établir des faits mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres, à les mettre ensuite en relation entre eux ; or ce travail de sélection et de combinaison est nécessairement orienté par la recherche non de la vérité mais du bien »<sup>221</sup>.

En fin de compte, si Black a traité Duplessis et son régime avec sympathie dans cette biographie (mais moins univoque que celle de Rumilly), c'est pour mieux déconstruire l'image diabolique forgée par le discours de la « Grande noirceur » et pour présenter une image plus reluisante de Maurice Duplessis et de son époque<sup>222</sup>. En montrant, avec une indulgence qu'il ne cache pas, les contradictions qui ont permis à l'Union nationale de réaliser des progrès importants dans tous les domaines de la société,

---

<sup>220</sup> Conrad Black, *op. cit.*, p. 600-601.

<sup>221</sup> Tzvetan Todorov, *Les Abus de la mémoire*, Arléa, 2004, p. 50.

<sup>222</sup> Black réfute tout au long de son récit des reproches faits à Duplessis par le récit de la Grande noirceur. Pour montrer sa position comme étant plus valable, il ne cite jamais l'argument qu'il réfute et ne présente au lecteur que la situation du point de vue de l'Union nationale/conservateur. Il se place donc dans une posture avantageuse, résumant tout l'argument adverse strictement à ce qu'il choisit de réfuter, paraissant ainsi plus éloquent dans la défense de sa position idéologique : « La postérité libérale aime bien prétendre que Duplessis à peine enterré, son successeur, Paul Sauvé, homme sensé et innovateur, s'était empressé de renverser les décisions de son chef sur la question des universités. Mais en réalité, l'entente avait été rendue possible grâce à la politique de [John Diefenbaker (1895-1979)], plus flexible que ne l'avait été celle de [Louis Saint-Laurent (1882-1973)]. En plus, les contributions provinciales au fonds établi par [Antonio Barrette (1899-1968)] provenaient en grande partie de l'accroissement de la portion provinciale de l'impôt sur les corporations. [...] C'était donc le départ de Saint-Laurent plutôt que la mort de Duplessis qui avait mit fin à cette longue impasse ». Conrad Black, *op. cit.*, p. 281-282.

Black cherche à prouver que Maurice Duplessis a été le grand génie politique responsable de l'entrée du Québec dans la modernité : un héritage dont le mérite a été, selon l'auteur, délibérément usurpé par le régime libéral suivant et dénaturé par le révisionnisme historique de la Révolution tranquille (que Black attaque en le désignant comme « postérité libérale »)<sup>223</sup>. Ce que Conrad Black aura cherché à accomplir en écrivant cette biographie, c'est non seulement de rétablir l'image positive de Maurice Duplessis mais aussi, à travers lui, celle d'une époque et d'un idéal politique : « C'est cette adéquation entre une figure singulière avec un milieu et une époque qui est recherchée par l'historien, dont le vrai sujet est le contexte historique lui-même plus que l'individu biographié »<sup>224</sup>.

---

<sup>223</sup> « Quinze années s'étaient écoulées depuis que Duplessis avait repris le pouvoir. À la fin de cette période, le Canada et le Québec commençaient une nouvelle page d'histoire. La tendance vers la centralisation avait été renversée. On avait fait du progrès dans la déconcentration fiscale du partage des taxes et obtenu des concessions du fédéral. L'autonomie était devenue une alternative légitime. Après exactement deux siècles d'isolation presque continuelle, le Québec entreprenait une modeste vocation internationale. Ce n'est qu'après la mort de Duplessis et après que la pensée politique et psychologique québécoise eût changé considérablement, que les chefs provinciaux jetèrent par-dessus bord l'Acte de l'Amérique britannique du Nord comme base de la politique provinciale et proposèrent de s'en débarrasser complètement. Duplessis croyait au Canada, quoique, après des années de tractations avec Ottawa, il commençait à douter de sa durée. Duplessis était un légitimiste, un nationaliste, un conservateur – en un mot un autonomiste. En mourant il emporta avec lui la légitimité du pouvoir établi, le conservatisme et l'autonomie du Québec. Plus rien ne s'opposerait désormais au nationalisme et à tout ce qui va de pair. » Conrad Black, *op. cit.*, p. 299-300.

<sup>224</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 239.

## CHAPITRE 3 - *Duplessis*, par Denys Arcand

### 1 – Présentation de l'auteur

Denys Arcand est un cinéaste québécois né le 25 juin 1941 à Deschambault, un village de la région de Portneuf<sup>225</sup>. Il grandit dans une famille modeste de pilotes maritimes. Son père, Horace Arcand (1905-1986), et sa mère, Colette Bouille (1913-1990), étaient des gens très cultivés qui appréciaient la musique classique, l'opéra et la peinture, mais qui étaient aussi des catholiques d'une grande austérité morale<sup>226</sup>. En plus de Denys, ils eurent trois enfants : Bernard Arcand (1945 – 2009), fut un anthropologue et un professeur à l'Université Laval ; Suzanne Arcand (née en 1948) est criminologue et enseigne à l'Université de Montréal ; enfin, Gabriel (né en 1949) est un acteur qui a joué dans plusieurs des œuvres de son aîné, dont *Le déclin de l'empire américain*, *Le crime d'Ovide Plouffe* ainsi que dans *Duplessis*, où il tient le rôle de Ti-Bi Chamberland, l'assistant personnel du premier ministre. Le jeune Denys Arcand fait ses études primaires à l'école des Sœurs de la charité de Deschambault avant que la famille ne déménage à Montréal en 1950. Pendant les années 1950, il suit son cours classique au collège Sainte-Marie (alors dirigé par les jésuites). Il est initié à une panoplie de disciplines et il se démarque de ses camarades par son esprit vif, ses nombreux accessits et sa grande

---

<sup>225</sup> Réal La Rochelle, *Denys Arcand. L'ange exterminateur*, Leméac 2004, p. 47. Arcand décrit son village natal comme étant « un village endormi du Québec, un village où rien n'était jamais dit, un village écrasé sous une chape de silence catholique. » Carl Bergeron, *Un Cynique chez les lyriques : Denys Arcand et le Québec*, Boréal, 2010, p. 111.

<sup>226</sup> « La chose fondamentale, c'est que mes parents étaient profondément catholiques, et pas pour des raisons sociales. Ils allaient à la messe tous les jours, disaient le chapelet en famille tous les soirs, l'ordre religieux définissait toute la vie. [...] [Ma mère] est le genre de personne à qui, par exemple, si je disais : 'Est-ce que je peux aller en pique-nique avec les voisins samedi ?' elle répondait : 'Samedi, nous serons peut-être tous morts, on ne sait pas quand Jésus viendra nous chercher. Alors si tu es encore en vie samedi, on verra à ce moment-là'. Elle était obsédée par l'idée de la mort, par l'idée de la présence de Dieu dans nos vies, et répétait qu'on n'était pas sur terre pour être heureux. » Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 56-57.

curiosité, de même que par sa forte tête et son ton sarcastique<sup>227</sup>. En arrivant à Montréal, Arcand découvre un monde bien différent de celui qu'il a connu à Deschambault. Il a notamment accès à une culture littéraire qu'il ne connaissait pas à Deschambault. Les livres étant pratiquement absents de la maison familiale, Arcand fréquente les bibliothèques de la ville de manière assidue<sup>228</sup>. Rapidement, il se découvre une passion pour la littérature. En même temps, il se découvre une autre grande passion ; il s'agit, bien évidemment, du cinéma. Même s'il n'envisage pas alors de faire carrière dans le cinéma, il se rend régulièrement au cinéma et, suivant les recommandations de ses professeurs, visionne les grands films de son époque. Parmi ces films, *La strada* de Federico Fellini le bouleversera profondément<sup>229</sup>.

À l'automne 1960, il entame une licence en histoire à l'Université de Montréal. Il est alors initié à la discipline historique et à la vision des trois principaux maîtres de l'École de Montréal : Michel Brunet (1917-1985), Guy Frégault (1918-1977) et surtout

---

<sup>227</sup> « Denys fait beaucoup de sport et s'enflamme en même temps pour le théâtre, le cinéma, la littérature, la musique » Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 73.

<sup>228</sup> Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 67. Arcand fréquente la Grande bibliothèque de Montréal ainsi que celle du collège Sainte-Marie. Son amour de la littérature se reflète grandement dans la biographie de La Rochelle, où il « se délecte à décrire quelques perles enfouies dans le trésor des cinquante mille livres qui formaient [la bibliothèque du collège Sainte-Marie] : saint Augustin, Bossuet, Bourdaloue, [...] *La République* de Platon, la Bible, la *Somme théologique* du Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, le diabolique Karl Marx, Montaigne, Buffon, Kant et Sartre ; mais aussi La Fontaine, Voltaire, Chateaubriand, Hugo, Louis Veuillot, Camus, Malraux, Steinbeck, Caldwell, Hemingway et tant d'autres classiques, Shakespeare, Corneille, Racine, Molière, Schiller, Gogol. Puis quelques livres riches d'histoire : *Les Mémoires de Trévoux* ; *Le Rapport fait au Roy sur l'histoire des Indes Orientales*, du jésuite Duierric ; les Relations des jésuites ; *L'Histoire du Canada* de Ferland. Et puis toute la 'triste littérature canadienne-française' ». Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 69-70.

<sup>229</sup> « S'il n'est pas ciné-clubiste pointu, il suit le conseil d'un professeur de Belles-Lettres d'aller se cultiver, se déniaiser, en voyant impérieusement, au palace Snowdon, *La strada* de Fellini, dont il reçoit l'illumination et le choc ». Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 73.

Maurice Séguin (1918-1984)<sup>230</sup>. De ces trois maîtres, Maurice Séguin exercera sans contredit la plus grande influence sur la vision du futur cinéaste :

J'ai passé à peu près dix-huit ans de ma vie à étudier et je n'ai suivi qu'un seul grand cours : c'était celui [sur les normes historiques]. Nous étions face à face avec un homme [Maurice Séguin] qui avait consacré sa vie entière à réfléchir sur le destin des nations colonisées. Et il avait réussi à systématiser ses réflexions dans un ensemble de normes d'une rigueur et d'une intelligence exceptionnelles. Encore aujourd'hui, ses axiomes sur la tripolarité (politique, économique, culturelle) des sociétés me paraissent toujours aussi lumineuses. Ces cours étaient du niveau des livres de Franz Fanon et d'Albert Memmi qui écrivaient, à ce moment-là, sur la décolonisation en Algérie<sup>231</sup>.

Héritier de l'historien nationaliste Lionel Groulx (1878-1967), Maurice Séguin est l'historien connu pour avoir élaboré les *normes historiques*<sup>232</sup>. Ce discours sur les normes constitue une vision plutôt pessimiste de l'histoire des « deux Canada » (français et anglais), en ce qu'il repose sur une conception matérialiste de l'histoire, accordant une très grande importance à la démographie et au nombre (à la grosseur des armées, des populations), l'histoire se donnant à lire sous la forme d'un grand récit de luttes de pouvoirs entre diverses entités collectives de forces (culturelles, politiques et

<sup>230</sup> Denys Arcand, *Hors champ : Écrits divers 1961-2005*, Boréal, 2005, p. 134.

<sup>231</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 136.

<sup>232</sup> « Séguin a introduit une rupture épistémologique abrupte, [...] avec l'historiographie traditionaliste d'un Lionel-Groulx. [...] Telle que conçue par le théoricien de l'école de Montréal, l'histoire est une mécanique froide mue par des rapports de domination. D'une certaine manière, les hommes subissent l'histoire au lieu de la faire ; face aux grandes lois de la sociologie du national, ils ne font tout simplement pas le poids. » Éric Bédard, « Duplessis ressuscité au petit écran », *Recours aux sources : Essais sur notre rapport au passé*, Boréal, 2011, p. 61-62. « Séguin, contrairement à ses maîtres qui avaient développé une vision idéaliste de l'histoire du Québec, proposait une interprétation essentiellement centrée sur l'analyse des rapports de force. Il initiait en quelque sorte une révolution épistémologique en adoptant implicitement une conception quasi-matérialiste de l'histoire, en pensant l'histoire du Québec comme un système de rapport de force qui tissait le destin des peuples. Il s'éloignait de l'histoire à connotation métaphysique tissée par la volonté divine et le génie des grands hommes guidés pour la plupart par la main de Dieu. » Denis Monière, « La conception de la nation et de l'histoire chez Maurice Séguin », *L'Historien Maurice Séguin*, Éditions du Septentrion, 2006, p. 107. « Le séguinisme est un structuralisme matérialiste ; le groulxisme, un spiritualisme humaniste confessionnel ». Pierre Trépanier, « De Lionel Groulx à Maurice Séguin : mutation ou développement ? », *op. cit.*, p. 47. On voit donc pourquoi Maurice Duplessis dit à Paul Gouin dans le premier épisode que Lionel Groulx « a bien de la misère à comprendre la politique [et que Duplessis] a beau lui expliquer, ça ne rentre pas ». Denys Arcand, *Duplessis*, p. 22. Pour un machiavélien pragmatique comme Maurice Duplessis, la vision idéaliste de Lionel Groulx ne colle pas à la réalité.

économiques)<sup>233</sup>. Ainsi, selon cette vision, les peuples se divisent en deux groupes : celui des vainqueurs, des cyniques, des dominants destinés (par leur position de force) à présider au récit de l'histoire, et celui des vaincus, des dominés, des peuples destinés à disparaître ou à négocier leur dépendance aux grandes nations<sup>234</sup>. Puisque toute société tendrait naturellement à vouloir maîtriser sa vie collective selon sa propre fin, toute entrave à la maîtrise de l'un des axes (politique, économique ou culturel) d'une société constituerait une atteinte à son équilibre et à son autonomie<sup>235</sup>. Ainsi, dans le cas des francophones du Canada, par exemple, la cause de leur impuissance résiderait dans la conquête de 1760<sup>236</sup>. À cause de cet événement, les francophones auraient perdu leur autonomie nationale pour devenir un peuple minoritaire au sein d'une nation majoritairement anglophone, laquelle gouverne selon ses propres intérêts, au détriment de

---

<sup>233</sup> L'importance du nombre est un des traits de la lecture séguiniste qui revient le plus souvent dans l'œuvre d'Arcand. Elle est soulignée notamment dans l'introduction du *Déclin de l'empire américain* ainsi que dans une scène du quatrième épisode de *Duplessis* : « Il y a trois choses importantes en histoire. Premièrement le nombre, deuxièmement le nombre, troisièmement le nombre. Cela veut dire que les noirs sud-africains finiront certainement un jour par gagner, alors que les noirs nord-américains n'arriveront probablement jamais à s'en sortir [une réflexion apportée par Bernard Landry dans *Québec : Duplessis et après...*]. Cela veut dire aussi que l'histoire n'est pas une science morale. Le bon droit, la compassion, la justice sont des notions étrangères à l'histoire. » Rémy dans Denys Arcand, *Le Déclin de l'empire américain*, 1986.

<sup>234</sup> Sur le plan des individus, Arcand les répartit en deux groupes : celui des idéalistes, croyant à une forme de justice ou de compassion dans l'histoire, que Carl Bergeron appelle les *lyriques*, et celui des réalistes, c'est-à-dire ceux qui comprennent la vision pessimiste de l'histoire d'Arcand et que Carl Bergeron appelle les *cyniques*.

<sup>235</sup> « L'AGIR (par soi) COLLECTIF est l'action concertée et organisée d'un certain nombre d'individus amenés à se grouper en société, à former équipe naturellement ou artificiellement, inconsciemment ou lucidement, volontairement ou involontairement à l'origine, spontanément ou par la force des choses, intégralement ou graduellement, et qui trouvent la liberté et les moyens d'exécuter, par une minorité ou par la majorité ou la totalité (de ces individus) dans leurs propres cadres, sous leur direction, grâce à leur initiative, les multiples activités qui constituent la fin de cette société ». Maurice Séguin, Robert Comeau (éd.), *Les normes de Maurice Séguin*, VLB et Tatiana Démidoff-Séguin, collection Études québécoises, 1987, p. 107.

<sup>236</sup> « Cette conquête anglo-américaine est un désastre majeur dans l'histoire du Canada français, une catastrophe qui arrache cette jeune colonie à son milieu protecteur et nourricier et l'atteint dans son organisation comme peuple. Le Canada français ne sera plus seul. Sur le même territoire, dans ce Québec même, naît un deuxième Canada, une autre colonisation, anglaise cette fois, colonisation qui s'imposera dès le début par sa suprématie politique et économique et qui, finalement, consolidera par le nombre cette suprématie en devenant majorité ». Maurice Séguin, *L'idée d'indépendance au Québec : genèse et historique*, Éditions du Boréal Express, 1968, p. 12-13. On remarque ici l'importance accordée au nombre.



ceux des francophones<sup>237</sup>. Selon Séguin, la solution idéale pour résoudre le problème des francophones serait de faire du Québec un État souverain où les francophones pourraient se développer selon leurs aspirations. Néanmoins, cette solution légitime demeurerait inaccessible à ses yeux ; pour Séguin, à cause de « son sort de nation annexée la mieux entretenue au monde », le Québec était à la fois trop gros pour être assimilé rapidement et trop protégé des menaces extérieures par le Canada pour aspirer rapidement à son indépendance. Séguin croyait donc que l'avenir des francophones du Canada, comme le résume ici Arcand, serait de végéter dans une confortable médiocrité<sup>238</sup>:

Séguin affirme, grosso modo, que les Québécois étaient à la fois trop nombreux et trop bien organisés à l'intérieur d'une frontière pour craindre de disparaître dans l'immédiat, mais en même temps pas assez puissants, pas assez riches et pas assez organisés pour espérer atteindre à l'indépendance et former un pays. Donc, à vue d'hommes, nous étions condamnés à une sorte de médiocrité éternelle, oscillant entre la disparition et l'affirmation, vivant entre deux eaux. Je ne vois rien dans l'actualité qui me permette de contredire ça et je trouve ça très troublant<sup>239</sup>.

Cette vision particulière habite toute l'œuvre de Denys Arcand<sup>240</sup>. Tout au long de sa carrière, Arcand a été souvent critiqué à cause de sa vision cynique et pessimiste, et particulièrement en ce qui concerne sa vision du Québec<sup>241</sup>. Néanmoins, Arcand s'est

---

<sup>237</sup> « Être un peuple minoritaire dans une fédération, c'est être un peuple annexé. L'État n'est pas la nation, mais l'État est le principal instrument de l'épanouissement national. Il n'y a pas d'égalité politique entre le peuple majoritaire et le peuple minoritaire dans n'importe quelle fédération. Le peuple majoritaire a, à sa disposition, l'autonomie interne et externe. Le peuple minoritaire ne peut mettre à son service qu'une autonomie interne ». Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 9.

<sup>238</sup> Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 65.

<sup>239</sup> Réal La Rochelle, *op. cit.*, p. 276.

<sup>240</sup> Cette vision tragique du Québec se reflète dans sa perception même de la culture : « Toute la littérature québécoise, en général, est une littérature du désespoir, de la tristesse, du chagrin, de la mélancolie. C'est une littérature extrêmement lourde. » Entretien avec Guy Berthiaume, Denys Arcand, *La bibliothèque de Denys Arcand*, BAnQ, 2012.

<sup>241</sup> Denys Arcand raconte : « Toute ma vie j'ai été accusé de cynisme par des gens qui ne connaissaient ni l'existence ni la pensée des philosophes cyniques, à commencer par Diogène de Sinope. [...] Je me suis appliqué dans mon travail à tenter de cerner et de décrire la réalité. Je n'ai jamais eu d'autre objectif [...] Drapés dans le fleurdelisé, les nationalistes de 1970 voyaient l'indépendance du Québec dans cinq, dix ou (pour les plus 'réalistes') quinze ans. Je reprenais les notes de mes cours d'histoire pour souligner que les Québécois avaient refusé de se joindre aux révolutionnaires américains en 1775 et encore une fois en 1812. Qu'ils avaient refusé d'appuyer majoritairement les Patriotes en 1837 et qu'ils s'étaient ralliés à l'Acte d'Union en 1840. Qu'ils avaient approuvé la Confédération en 1867. Que l'opposition à la conscription à

toujours décrit comme étant lucide et réaliste par rapport à ce qu'il observait, se justifiant en disant que son but était tout simplement de présenter la réalité telle qu'elle était. Pour décrire sa visée, Arcand a souvent employé la métaphore du miroir d'Hamlet :

Mon propos, c'est de décrire la réalité. Je vous décris la réalité telle qu'elle est, telle que je la vois. Je ne la noircis pas. Je vous dis ce que c'est. Mais on dirait que quelqu'un qui s'obstine à montrer la réalité est immédiatement taxé de cynisme. [...] Les gens ne veulent pas voir la réalité [...] On voudrait que le Québec soit comme un discours de René Lévesque [...] « Tendre un miroir à la vie », comme le miroir dans Hamlet. C'est ça mon ambition<sup>242</sup>.

Comme on le verra, dans ses films, Arcand cherche à mettre de l'avant les luttes de pouvoir entre les réalistes (les cyniques) et ceux que Carl Bergeron appelle les « lyriques » (en d'autres mots, les idéalistes) tout en mettant l'accent sur le côté désespéré de certaines de ces luttes, en raison de la situation historico-politique du Québec.

En 1963, après ses études universitaires, Arcand entre à l'Office national du film du Canada où il devient documentariste. Le cinéma documentaire devient rapidement sa forme d'expression privilégiée et il se retrouve souvent en contradiction avec les courants de pensée dominants de l'époque de la Révolution tranquille<sup>243</sup>. On le voit notamment dans ses films : *Les Montréalistes* (1964), *La route de l'Ouest* (1965), *Montréal, un jour d'été* (1966) et dans *On est au coton* (1970). Dans ce film, Arcand offre un regard très

---

Québec en 1918 s'était évanouie dès que les troupes avaient ouvert le feu. Que l'appui au Bloc populaire en 1942 n'avait jamais dépassé cinq députés. Quels faits nouveaux pouvait-on invoquer pour croire que le peuple avait changé ? 'Cynique !' entendais-je ». Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 112-113.

<sup>242</sup> Entrevue avec Marie-France Bazzo, *Bazzo.tv*, Télé-Québec, janvier 2008.

<sup>243</sup> « Les marxistes-léninistes de la fin des années 1970 [...] étaient les plus enragés [...] Je m'évertuais à leur répéter que j'avais tourné pendant plusieurs années dans des usines et que je n'avais jamais vu pointer l'ombre d'une velléité révolutionnaire. Les seuls marxistes que je connaissais étaient titulaires à l'UQAM ou permanents de la nomenclature syndicale. Les Québécois me paraissaient majoritairement confortables et indifférents. 'Cynique !' 'Défaitiste !' 'Allié objectif du capitalisme international !' m'accusait-on. [...] Je n'ai jamais été un défenseur du fédéralisme, j'ai toujours dit que, dans certaines conditions, l'indépendance du Québec était certainement souhaitable, mais qu'elle restait improbable. Je n'ai jamais été un chantre du capitalisme, j'ai simplement souligné que dans les sociétés industrielles avancées le marxisme n'intéresse que des intellectuels marginaux. J'aurais eu une vie bien plus facile à chanter en chœur comme tout le monde. » Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 113.

critique du récit glorieux de la Révolution tranquille à travers un portrait décapant des conditions de travail prévalant dans l'industrie du textile au Québec. Ce documentaire engagé provoquera l'ire de la direction de l'ONF et de certains dirigeants de l'industrie du textile, entraînant la censure du film (jusqu'en 1976)<sup>244</sup>. Par la suite, en 1972, Arcand réalise son premier long métrage de fiction, *La maudite galette*, inspiré du roman policier de l'écrivain Jacques Benoît (né en 1941). La même année, il aborde pour la première fois Maurice Duplessis dans un documentaire intitulé *Québec : Duplessis et après...* En croisant la trame d'une campagne électorale du temps de Duplessis (1936) avec celle de la campagne de 1970, Arcand cherche à montrer que la pratique de la politique des Québécois n'a pas vraiment changé depuis la Grande noirceur et que les politiciens d'aujourd'hui n'hésitent pas à employer les mêmes tactiques et les mêmes discours qu'autrefois, mais en les mettant au goût du jour. Comme le résume Éric Bédard :

La thèse du documentaire est simple : en dépit des apparences, rien ne change au Québec ; les politiciens d'aujourd'hui sont aussi corrompus qu'au temps de Duplessis et proposent essentiellement les mêmes idées, en les habillant autrement. Le regard de Denys Arcand est ironique en même temps qu'il témoigne d'une sourde déception, d'une lassitude, même. Il est certainement permis de voir dans ce film une critique du glorieux récit de la Révolution tranquille, lequel laissait déjà croire qu'en 1960 nous aurions collectivement progressé, notamment sur le plan des mœurs politiques<sup>245</sup>.

---

<sup>244</sup> Denys Arcand raconte : « Certains messieurs importants du textile se sont mis en colère et ils ont fait des pressions pour qu'on empêche la sortie du film. Toujours est-il que quand j'ai terminé ce film, il m'a fallu en commencer tout de suite un autre, *Québec : Duplessis et après*, et ainsi, je n'ai pas eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait. Un an plus tard, j'ai reçu un mémo du commissaire me disant que 'mon film portait préjudice à l'image d'une industrie canadienne.' Les industries du textile m'ont envoyé une lettre beaucoup moins hypocrite, affirmant que mon film prônait la lutte des classes et qu'il était nuisible pour le Canada ». Anna Gural, Benoît Patar, « Silence, on tourne », *24 Images*, no 13-14, juillet-août 1982, p. 47-56.

<sup>245</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 112.

D'ailleurs, Arcand offrira le même regard critique sur la société québécoise dans *Réjeanne Padovani* (1973) et dans *Gina* (1975)<sup>246</sup>.

Puis en 1976, le réalisateur Mark Blandford (né en 1942) confie à Arcand l'écriture d'une série télévisée sur la vie du premier ministre Maurice Duplessis. Blandford, très impressionné par ses documentaires, voyait en Arcand « la personne idéale pour écrire les scénarios [parce qu'il était] le seul capable d'écrire des scénarios politiques qui avaient de l'allure »<sup>247</sup>. Aidé à la recherche par l'historien Jacques Lacoursière (né en 1931), Arcand rédigea plus de quatre cent pages de scénarios retraçant la carrière politique de Maurice Duplessis, de 1936 à 1959.

Il est maintenant impératif de se rappeler le contexte où s'est déroulé la production de cette série. Tout d'abord, à l'été 1976, alors que la biographie *Maurice Duplessis et son temps* de Rumilly est déjà en circulation depuis trois ans, la Société Radio-Canada diffuse une série d'émissions radiophoniques sur l'histoire de l'Union nationale, intitulée *Si l'Union nationale m'était contée*. Dans cette série d'entrevues, plusieurs sympathisants connus viennent raconter leurs souvenirs de l'époque de Maurice Duplessis jusqu'à celle de Daniel Johnson<sup>248</sup>. À l'automne (plus exactement le 7

---

<sup>246</sup> Réjeanne Padovani raconte l'histoire d'une femme retournant à Montréal, mettant en scène les liens entre la pègre, la politique et la haute bourgeoisie montréalaise. Gina raconte l'histoire d'une danseuse de cabaret dans un hôtel de Louiseville en Mauricie et de sa déchéance.

<sup>247</sup> Jean-Pierre Tadros, « Si Duplessis m'était conté », *Le Devoir*, 11 février 1978, p. 33.

<sup>248</sup> On retrouve entre autres dans cette série les témoignages de l'historien Robert Rumilly, l'ancien maire de Montréal Adhémar Raynault (1891-1984), le ministre unioniste Joseph-Damase Bégin (1900-1977), les chefs de l'opposition libérale George Marler (1901-1981) et Georges-Émile Lapalme (1907-1985), le premier ministre libéral Jean Lesage (1912-1980) ainsi que l'ancienne secrétaire personnelle de Duplessis, Auréa Cloutier (1893-1982). Un livre éponyme tiré de cette série paraît en février 1978 aux éditions du Boréal Express, sous la direction des journalistes Mario Cardinal et Florian Sauvageau, ainsi que du professeur en sciences politiques Vincent Lemieux.

septembre, soit 17 ans exactement après le décès du premier ministre), Mark Blandford se réunit pour la première fois avec des producteurs de Radio-Canada pour discuter de la création d'une série télévisée sur la vie de Maurice Duplessis<sup>249</sup>. Le 15 novembre, le Québec connaît une élection historique ; le Parti Québécois de René Lévesque défait le Parti libéral de Robert Bourassa et forme le premier gouvernement souverainiste de l'histoire du Québec. En même temps, après avoir été rayée de la carte électorale lors du précédent scrutin, l'Union nationale fait un modeste retour à l'Assemblée nationale avec 11 députés<sup>250</sup>. Ensuite, au printemps suivant, le premier ministre Lévesque crée un émoi en décidant d'installer sur le parterre du Parlement de Québec une statue de Maurice Duplessis commandée dix-sept ans plus tôt par l'Union nationale, peu de temps après sa mort<sup>251</sup>. Lors de la commémoration officielle, Lévesque fit un discours où il reconnaissait le travail de l'ancien premier ministre, départageant les bons coups des mauvais, et visant surtout à mettre fin à une longue période de refoulement collectif, Duplessis incarnant alors le contraire du Québec moderne issu de la Révolution tranquille<sup>252</sup>. De nombreux observateurs ont vu dans ce geste fortement symbolique une visée politique : se rapprocher des anciens partisans de l'Union nationale pour les rallier au projet souverainiste. L'historien Éric Bédard (né en 1970) considère néanmoins que cela a contribué au renouvellement du récit de la mémoire collective :

---

<sup>249</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 114.

<sup>250</sup> Lors du scrutin de 1973, l'Union nationale, qui était devenue l'Opposition officielle en 1970, ne fit élire aucun candidat. Seul Maurice Bellemare, alors le chef intérimaire du parti (1912-1989), réussit à se faire élire lors d'une élection partielle l'année suivante. Mario Cardinal, Vincent Lemieux, Florian Sauvageau, *Si l'Union nationale m'était contée*, Éditions du Boréal Express, 1978.

<sup>251</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 108-109.

<sup>252</sup> Lysiane Gagnon de *La Presse* y voit « un flirt avec les bleus » (Lysiane Gagnon, « Chacun interprète l'événement à sa façon », *La Presse*, 10 septembre 1977), tandis que Claude Ryan considère la manœuvre de Lévesque comme une façon « d'élargir ses appuis en vue du référendum » (Claude Ryan, « Duplessis et le Québec d'aujourd'hui », *Le Devoir*, 9 septembre 1977).

Lors du dévoilement de la statue [le 8 septembre 1977], René Lévesque, dans un discours d'une grande tenue, considère Maurice Duplessis tel 'un monument tumultueux de notre histoire'. [...] Si [Lévesque] réprouve la loi du cadenas, la répression de la grève d'Asbestos ou la confiscation des trésors polonais, il refuse de 'blâmer ce lointain premier ministre d'avoir aidé, et de tout son cœur, la classe agricole, d'avoir travaillé [...] à accélérer le développement économique du Québec, et d'avoir réussi à force de poignet politique à faire baisser de quelques pour cent la taxation fédérale aussi exorbitante au Québec'<sup>253</sup>.

Enfin faut-il aussi rappeler qu'à l'automne 1977 paraît la biographie *Duplessis* de Conrad Black. Pendant ce temps, après 60 jours de répétition, se déroule le tournage de *Duplessis* de mai à septembre 1977, avec 55 jours en studio et 6 en extérieur – coïncidant avec les événements reliés à la controverse de l'érection de la statue de Duplessis. Bref, on comprendra que la réception de la série de Denys Arcand aura été favorisée par les événements de ce contexte exceptionnel, et que la série aura aussi permis de faire une importante rupture avec le récit de la Grande noirceur, et ce, dès sa première diffusion, à l'hiver 1978<sup>254</sup>.

---

<sup>253</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 108.

<sup>254</sup> « Lentement, Maurice Le Noblet Duplessis sort du purgatoire dans lequel on semblait bien décidé à le maintenir à tout jamais dès le lendemain de ses funérailles. Il aura peut-être fallu un 15 novembre pour que le personnage apparaisse tout à coup moins menaçant ; en tout cas plus proche de nous et de certaines de nos aspirations. Mais s'il refait ainsi surface aujourd'hui (et non seulement avec sa statue), je ne pense pas qu'on puisse pour autant parler de réhabilitation. Ce que l'on perçoit actuellement envers Duplessis, c'est plutôt un désir de re-connaissance, et je pense aussi, de ré-appropriation. Et c'est ce qui explique peut-être l'intérêt soulevé par le récent ouvrage de Conrad Black sur Duplessis, mais surtout par la série d'émissions télévisées que la chaîne française de Radio-Canada a commencé à diffuser ». Jean-Pierre Tadros, *op. cit.*, p. 33.

## 2 – Analyse de la série *Duplessis*

*Duplessis* est une série télévisée diffusée pour la première fois du 8 février au 22 mars 1978 à la télévision de Radio-Canada. Dans cette série, Arcand offre un portrait de Maurice Duplessis beaucoup plus nuancé que celui que l'on retrouve dans les deux biographies précédemment analysées<sup>255</sup>. Au lieu de chercher à révéler le « vrai » visage du personnage ou à faire son procès en s'appuyant sur le discours de la mémoire collective héritée de la Révolution tranquille, Arcand offre ici une interprétation dramatique (et donc *fictive*) de la vie de l'ancien premier ministre. Toutefois, même si le récit dramatique est soumis à un ordre différent que celui de la vraisemblance de la biographie historique, le regard très subjectif d'Arcand sur le sujet et l'époque ne fait pas de son récit un modèle d'impartialité. Comme cette analyse le révélera, à travers son interprétation de la figure de Maurice Duplessis, Arcand cherche ici en fait à mettre en scène sa propre vision tragique et séguiniste de la politique et de l'histoire du Québec.

Cette série se divise en sept épisodes d'une heure explorant chacun un aspect ou un thème particulier, avec, chaque fois, une intrigue construite selon la règle des trois

---

<sup>255</sup> Malgré les efforts du réalisateur et du scénariste de montrer un Duplessis plus humain, un groupuscule d'ultraconservateurs (dont Robert Rumilly) dépose une plainte devant le CRTC dénonçant la représentation biaisée du Chef : « À la fin d'avril 1978, une plainte est donc déposée auprès du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes. La requête est présentée par Roger Deshaies, un juge retraité de Trois-Rivières, et signée par plusieurs personnalités dont l'essayiste Victor Barbeau, l'historien Robert Rumilly, l'ancien député libéral Yvon Dupuis, l'indépendantiste Jean-Marc Brunet et quelques centaines de citoyens. La critique des signataires est surtout morale et rejoint vraisemblablement un nombre de téléspectateurs qui ont pris la peine d'écrire dans les journaux pour se plaindre de cette 'caricature infecte'. » Éric Bédard, *op. cit.*, p. 124. *Duplessis* a toutefois été rediffusée à plusieurs reprises : en 1984, 1996 et 2005.

unités (unité de temps, de lieux et de thèmes)<sup>256</sup>. Les trois premiers épisodes (*Les Comptes Publics*, *L'Union nationale* et *L'Échec*) racontent l'ascension et l'échec du personnage, le quatrième (*La Retraite*) sa traversée du désert, et les trois derniers (*Le Pouvoir*, *Herr Kanzler Duplessis* et *La Fin*) son exercice du pouvoir et la fin de son règne. Le rôle principal est interprété par le comédien Jean Lapointe (né en 1935)<sup>257</sup>. En préambule de chaque épisode, on trouve cet avertissement : « Tous les faits rapportés ici sont véridiques. Pour les besoins de la dramatisation, nous avons parfois effectué quelques modifications dans le temps, l'espace ou le mode d'expression ». Il s'agit donc d'un tout autre rapport à la vérité présumée que celui de Black ou de Rumilly. Le but d'Arcand n'est pas d'amener le public à connaître le « vrai » Duplessis, ni de l'admirer en racontant sa vie à la manière d'un grand homme illustre, c'est-à-dire en faisant la « reconstruction après coup [de son] ascension inexorable, balisée et linéaire »<sup>258</sup>. Arcand

---

<sup>256</sup> Mark Blandford explique : « On a fait en sorte que chacun de ces épisodes nous révèle un aspect particulier de la personnalité de Duplessis. La première émission, c'est l'avocat brillant, avec son côté pourfendeur qu'on apprend à découvrir. Dans le deuxième, ce sera le politicien fûté ; et la troisième, le politicien acculé à la défaite. Les cinquième et sixième épisodes nous feront découvrir un Duplessis au faite de sa puissance, jouissant d'un pouvoir immense et incontesté. La septième et dernière émission, ce sera le politicien un peu dépassé, qui sent la fin venir. Chaque épisode se tient, et nous amène à mieux comprendre qui a vraiment été Maurice Duplessis [...] Ce qu'on a recherché [dit Mark Blandford], c'est relancer le débat sur l'homme et le politicien et cela, en présentant des épisodes de sa vie qui, d'un point de vue strictement dramatique, était aussi complet que possible. Denys Arcand a d'ailleurs proposé – et j'ai trouvé ça absolument génial – que l'on respecte dans la mesure du possible la règle des trois unités. Chaque émission va donc se passer durant une période assez restreinte, on va aussi éviter de s'éparpiller dans plusieurs lieux et la trame dramatique va être unique. Il ne faut pas oublier que c'est de la télévision, et que le tournage se fait donc pour la plupart en studio : il est alors préférable de respecter la règle des trois unités ». Jean-Pierre Tadros, *op. cit.*, p. 38.

<sup>257</sup> On retrouve aussi, parmi les 200 comédiens recrutés, Donald Pilon (né en 1941) dans le rôle du grand argentier Gérard Martineau, Marcel Sabourin (né en 1935) dans celui du ministre Joseph-Damase Bégin et Patricia Nolin (née en 1940) dans le rôle d'Aurélia Cloutier, la secrétaire de Duplessis.

<sup>258</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 346. Arcand explique : « Il faut se rappeler que nous faisons une série dramatique et non pas un documentaire. Il n'y a donc aucune utilisation d'éléments documentaires dans la série ; il fallait totalement évacuer cette notion. C'est une dramatisation, on n'a pas essayé d'imiter ou de redonner la réplique d'événements, mot à mot. Naturellement, tout est basé sur des faits précis, mais j'ai aussi pris un certain nombre de libertés d'ordre dramatique : comme par exemple, j'ai rapproché certains faits, reconstitué certains moments comme je pensais qu'ils s'étaient déroulés, etc. Il fallait faire des choix dramatiques et on les a faits dans l'intérêt du sujet [Plus loin dans l'article, Mark Blandford abonde dans le même sens] On n'a donc pas essayé de tracer ici le portrait définitif de Maurice Duplessis. On n'a pas voulu être didactique. Ce n'est pas un procès ou une apologie de Duplessis. Ce qu'on a recherché, c'est



cherche plutôt à enseigner une morale au public : Duplessis est l'héritier de « l'histoire impossible » du Québec dont l'action politique, parfois discutable, a tout de même permis au Québec de préparer l'avènement de la Révolution tranquille. Le récit d'Arcand trace donc un parallèle entre le destin individuel de Duplessis et le destin tragique de la nation québécoise, tel qu'il le perçoit. Cette biographie relève donc de la tragédie plutôt que du documentaire<sup>259</sup>. Pour parvenir à son but, Arcand emprunte le chemin de ce que Paul Ricœur appelait la « fictionalisation de l'histoire », en construisant un récit qui ne met pas l'accent sur ce qui se serait réellement passé mais plutôt sur la souffrance et l'impuissance du personnage<sup>260</sup>. Ici, comme le décrit Carl Bergeron, Duplessis est vu comme une figure tragique, « un lucide désespéré qui, tout en jouant du populisme par cynisme, est sincèrement indigné par le sort de son peuple [...] condamné par l'Histoire et les rapports de force »<sup>261</sup>. La série débute en mai 1936, durant l'une des séances du Comité des comptes publics, en plein milieu de l'ascension politique de Duplessis<sup>262</sup>.

---

relancer le débat sur l'homme et le politicien et cela, en présentant des épisodes de sa vie qui, d'un point de vue strictement dramatique, était aussi complet que possible ». Jean-Pierre Tadros, *op. cit.*, p. 38.

<sup>259</sup> Le but de la tragédie classique est de remplir une fonction morale. En montrant les conséquences ultimes et catastrophiques des passions, la tragédie purge l'âme du spectateur de ces mêmes passions (par la catharsis selon Aristote) et incite celui-ci à ne pas imiter le héros tragique. Ainsi, le but de la tragédie serait de rendre les hommes meilleurs : « La tragédie est la représentation d'une action noble, menée jusqu'à son terme et ayant une certaine étendue, au moyen d'un langage relevé d'assaisonnements d'espèces variées, utilisés séparément selon les parties de l'œuvre ; la représentation est mise en œuvre par les personnages du drame et n'a pas recours à la narration ; et, en représentant la pitié et la frayeur, elle réalise une épuration de ce genre d'émotions. » Aristote, Michel Magnien (trad.), *Poétique*, Éditions des Belles Lettres, collection Les Classiques de Poche, p. 92-93. La diégétique de la tragédie se trouve donc dans les dialogues et non dans une narration racontant et commentant les événements de l'intrigue.

<sup>260</sup> Dans la fictionalisation du passé, « l'imaginaire s'incorpore à la visée de l'avoir-été, sans en affaiblir la visée 'réaliste'. [...] Le rôle médiateur de l'imaginaire s'accroît en effet quand nous passons du thème de la réinscription du temps vécu dans le temps cosmique à celui de la passéité du passé. D'une part, le 'réalisme' spontané de l'historien a trouvé son expression critique dans [...] la revendication du *vis-à-vis* aujourd'hui révolu sur le discours historique qu'il vise, son pouvoir d'incitation et de correction à l'égard de toutes les constructions historiques. D'autre part, [...] l'imaginaire s'impose comme serviteur obligé de la représentance et côtoie une nouvelle fois l'opération consistant à se figurer que [...]. » Paul Ricœur, *Temps et Récit 3*, *op. cit.*, p. 333-335.

<sup>261</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 35.

<sup>262</sup> « À la suite des élections de novembre 1935, Maurice Duplessis, chef de l'Opposition depuis 1933, continue de profiter de toutes les tribunes qui sont offertes pour dénoncer le gouvernement libéral de Louis-

Dans la première scène, le personnage principal est accueilli dans un couloir du Parlement de Québec par une foule enthousiaste. Un admirateur dans la foule interpelle Duplessis et lui demande gentiment de lui offrir un laissez-passer afin d'assister à la séance d'interrogatoires. Ce premier échange donne ici le ton à toute la série :

NADEAU : Aye ! Aye ! Maurice ! Maurice ! Il te reste pas deux laissez-passer ? Moi puis mon frère on est venus de Vallée-Jonction pour voir ça !

DUPLESSIS : Comment est-ce que tu t'appelles toi ?

NADEAU : Nadeau. Henri Nadeau.

DUPLESSIS : Es-tu parent avec Rosaire Nadeau ?

NADEAU : C'est mon oncle.

DUPLESSIS : Ben tu y diras à ton oncle en t'en retournant chez vous, mon petit garçon, qu'y est venu à Québec la semaine passée ; y est pas venu me voir pis j'sus pas ben ben content<sup>263</sup>.

D'entrée de jeu, le personnage est présenté avec beaucoup d'humanité. Facile d'approche, familier et s'exprimant en grasseyant, Duplessis est ici plus *ordinaire* que chez Rumilly et Black<sup>264</sup>. Il ne s'agit donc plus de l'admirable monarque trifluvien irréprochable, ni du grand champion des conservateurs, mais d'une figure paternelle sympathique, à la fois autoritaire et affectueuse, et *dramatique* au sens hugolien (c'est-à-dire faite d'un mélange de sublime et de grotesque)<sup>265</sup>. Le dialogue entre l'admirateur et Duplessis révèle donc le rapport de proximité entre le sujet biographié et son monde. Il

---

Alexandre Taschereau. Il fait convoquer, en mai 1936, le Comité des comptes publics où les enquêtes qu'il mène exposent une série de scandales relatifs au favoritisme gouvernemental, au népotisme et au gaspillage des fonds publics ». Richard Jones, Marc Vallières, *Les grands débats parlementaires, 1792-1992*, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 108.

<sup>263</sup> Denys Arcand, *Duplessis, op. cit.*, p. 20-21.

<sup>264</sup> Comme le rappelle à juste titre Plutarque : « [...] ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux la vertu ou le vice : un petit fait, un mot, une plaisanterie révèlent souvent mieux un caractère que les combats sanglants, les batailles rangées ou les sièges les plus importants. » Plutarque, « Vie d'Alexandre », *Vies parallèles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1995, t. 1, p. 39.

<sup>265</sup> La conception du personnage rappelle le mélange de sublime et de grotesque de Victor Hugo : « [...] le caractère du drame est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création [...] Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme ; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. » Victor Hugo, Préface de *Cromwell*, GF-Flammarion, Paris, 1968, p. 75.

n'est pas isolé du milieu canadien-français « ordinaire » à cause de ses qualités exemplaires ou de son rang social élevé. Au contraire, sa verve populiste et sa complicité avec les gens de la foule, reflétée à travers ses blagues visant à les faire réagir, sont les preuves de son enracinement dans le monde d'où il provient<sup>266</sup>. C'est ce qu'on remarque notamment dans la scène de l'interrogatoire de l'ancien ministre libéral de la colonisation, Irénée Vautrin (1888 - 1974) :

VAUTRIN : La plus belle preuve que je suis honnête, c'est que j'ai remis mes breeches au gouvernement.

DUPLESSIS : Vos quoi ?

VAUTRIN : Pour visiter des places de colonisation, je m'étais fait tailler des breeches, des culottes comme les bûcherons portent. J'aurais bien pu les garder pour moi, non, je les ai remis au département. Vous pourrez vérifier.

DUPLESSIS : Ah ! Monsieur Vautrin. Ça me touche profondément de savoir que vous avez remis vos culottes au gouvernement.

*(Le rire s'empare de l'assistance.)*

VAUTRIN : C'est juste pour montrer que j'ai pas essayé de me remplir les poches.

DUPLESSIS : Bien, il s'agit pas de savoir jusqu'à quel point vous avez rempli vos poches, mais jusqu'à quel point vous avez vidé celles de la Province de Québec.

FOULE : Bravo ! Bravo Maurice !<sup>267</sup>

En même temps, Duplessis est un ambitieux. Il anticipe plusieurs coups à l'avance et cherche à soutirer de ses interrogatoires un capital politique qui lui permettra de battre le gouvernement Taschereau<sup>268</sup>. Ainsi, Arcand montre l'efficacité de Duplessis à conquérir le pouvoir politique tout en revendiquant son appartenance à la patrie canadienne-

<sup>266</sup> « L'homme politique est pris dans des stratégies d'identité qui engagent sa propre volonté mais, au-delà de celle-ci, il est tributaire des constructions de la toile identitaire tissée par son entourage et il se trouve souvent enfermé dans des processus d'objectivation qui lui échappent pour l'essentiel. » François Dosse, *op. cit.*, p. 353.

<sup>267</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 43-45.

<sup>268</sup> Lors du deuxième épisode, afin d'améliorer ses chances de gagner les élections, Duplessis propose de fusionner son parti avec le parti de ses alliés afin de créer un seul parti (qu'il entend diriger, évidemment) : « DUPLESSIS : L'année dernière [en 1935] on a appelé notre association [du Parti conservateur et de l'Action libérale nationale] l'Union nationale. Moi ce que je propose, c'est qu'à partir de tout de suite, de cet après-midi, l'Union nationale devienne un parti, un seul parti, avec un seul chef, un seul organisateur en chef, un seul trésorier. Plus d'anciens conservateurs, plus d'anciens libéraux, l'Union nationale : un point c'est tout. *(Un long silence.)* / DROUIN : Vous y allez fort, là vous. / DUPLESSIS : Je suis tanné de niaiser moi. *(Silence.)* Deux partis dans la province de Québec, c'est en masse. Un bon puis un mauvais. Puis nous autres, bien on serait le bon. *(Rires de Bourque, Drouin, Élie)*. » Denys Arcand, *op. cit.*, p. 91.

française<sup>269</sup>. Cependant, comme le rappelle Carl Bergeron, « si le sentimentalisme nationaliste fait lever les foules, s'il fournit le carburant électoral aux partis de la revendication victimaire, il est toutefois impuissant à changer l'ordre des choses »<sup>270</sup>. La pensée de Bergeron rejoint alors celle de Maurice Séguin, disant que « tout effort même sérieux [à défendre le Québec] à l'intérieur de l'union fédérale ne pourrait rendre le peuple minoritaire que *un peu moins pas maître* dans le compartiment bi-ethnique, bilingue et biculturel du Québec »<sup>271</sup>. Cette impuissance du nationalisme à changer l'ordre des choses se manifeste de façon brutale dans le troisième épisode, *L'Échec*. Pendant son premier mandat, Duplessis se trouve fortement contesté par les anciens membres de l'ALN déçus de ses politiques conservatrices<sup>272</sup>. À l'élection de 1939, avec une caisse électorale maigre et un électorat effrayé par le spectre de la conscription brandi par Ottawa, Duplessis perd subitement le pouvoir. Il réalise alors que son pouvoir se limite à celui qu'Ottawa veut bien lui accorder, de la même façon que la place du Québec dans la fédération se limite à celle que le reste du Canada veut bien lui laisser<sup>273</sup>. Face à

---

<sup>269</sup> D'ailleurs, Duplessis attaquera le premier ministre Taschereau durant le premier épisode en lui disant que contrairement aux libéraux, il a « un autre idéal pour les Canadiens-français que celui d'être toujours à plat-ventre devant Ottawa ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 51.

<sup>270</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 21.

<sup>271</sup> Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 64.

<sup>272</sup> Oscar Drouin déclare à la radio : « Duplessis est un homme au service de la haute finance [...] Moi, personnellement, j'ai l'impression qu'il a été acheté [par les grosses compagnies qui écrasent le peuple], mais j'ai pas de preuves tangibles. La seule preuve que je pourrais avoir c'est le dicton qui veut que la vérité sorte de la bouche des ivrognes ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 148.

<sup>273</sup> Les limites de ce pouvoir se manifestent de plusieurs façons. Par exemple, dans le pouvoir de taxation. Duplessis affirme lors d'un discours : « Ce n'est pas parce que le crédit de la province est devenu mauvais, au contraire le crédit de la province est excellent. Mais maintenant, on peut plus s'en servir ! À cause de cette Loi sur les Mesures de guerre. Cette loi-là nous empêche d'aller emprunter à Ottawa. Alors comme nous sommes de bons citoyens, il y a environ cinq semaines, j'ai délégué à Ottawa mon collègue, l'honorable Johnny Bourque, pour emprunter quarante millions de la Banque du Canada. Ils nous ont refusé ! Sous prétexte que tout l'argent doit aller dans l'effort de guerre. Vous rendez-vous compte : ils passent une loi pour nous empêcher d'aller emprunter ailleurs puis quand on va chez eux, ils refusent de nous prêter une cenne ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 160.

la défaite, la souffrance de Duplessis est vive. Il se met alors en colère, puis blasphème et vitupère contre les électeurs :

DUPLESSIS : Christ ! [...] Christ de calvaire ! [Duplessis se rend à la fenêtre de son balcon] Maudite race de Canadiens-français. Race d'épais ! [...] Ils veulent voter pour Ottawa. Ils vont avoir la guerre ! Puis là, ça va brailler. Les bonnes femmes vont dire 'Ils sont venus chercher mon garçon'. 'Les M.P. sont venus chercher mon plus vieux !' 'Quand est-ce que je vais ravoir mon mari'. Bien tant pis pour eux-autres<sup>274</sup>.

Le scénariste montre Duplessis sous son aspect le plus négatif, sans atténuation. Ici, contrairement aux récits de Black et Rumilly, c'est dans la mise en scène de *l'impuissance* que la grandeur du personnage se révèle. Cette dramatisation (que Bergeron appelle « le pathos de la *common decency* ») relève donc du vraisemblable plutôt que du véridique et amène le public à éprouver de la compassion plutôt que de l'admiration pour le personnage<sup>275</sup>. Cet aspect fondamental pour l'interprétation du Duplessis façonné par Arcand aide certainement à rendre le personnage plus sympathique, particulièrement dans un contexte où le nationalisme bat son plein et que la politique autonomiste d'autrefois a cédé le pas au souverainisme contemporain.

La mise en scène de cette impuissance se déploie entièrement dans le quatrième épisode. De 1939 à 1944, Duplessis, malade et affaibli, traverse une période très difficile

---

<sup>274</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 175-177.

<sup>275</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 33. Ainsi, au lieu de présenter l'ascension du personnage comme un parcours tracé à l'avance et de banaliser ses fautes ou ses erreurs, Arcand démontre que la réussite de Duplessis n'est pas assurée en partant et que ses traits négatifs sont constitutifs de son identité narrative. Ceux-ci permettent au personnage d'avancer vers un destin tragique que l'on découvre, peu à peu, plutôt que vers l'image du Chef inébranlable transmise par le récit de la mémoire collective : « À se limiter à l'individu, à son intentionnalité et à ses faits et gestes, le biographe classique a tendance à privilégier le modèle de la vocation et à banaliser ce qui spécifie le substrat même de l'autorité conquise. [...] La biographie proprement politique proposée suggère un déplacement d'optique dans le rapport entre l'individu et son contexte idéologique. La tension propre à cette identité politique trouve difficilement des phases d'équilibre stabilisées et permet à la biographie de retrouver le caractère 'imprévisible de la trajectoire personnelle'. » François Dosse, *op. cit.*, p. 348.

où il se remet en question. Tout comme Conrad Black, le réalisateur Mark Blandford voyait cette période comme une traversée du désert :

J'ai toujours été fasciné par cette constance que l'on semble retrouver dans la carrière de tous les grands hommes politiques, et c'est qu'ils passent tous par une période de rejet. Cela est vrai pour Churchill, pour de Gaulle, pour Nixon... et naturellement pour Duplessis. Et cette période est très importante pour chacun de ces hommes parce que ça leur permet de réfléchir et de se redéfinir par rapport au pouvoir. [L'épisode de *La Retraite* est] une période charnière pour Duplessis et toute sa politique. Il existe donc un Duplessis d'avant et un Duplessis d'après. Et c'est de cette manière qu'on a structuré notre série. Les trois premières émissions nous font découvrir le Duplessis d'avant ; et les trois dernières le Duplessis d'après<sup>276</sup>.

Au cours de cet épisode, Duplessis réalise que sa défaite en 1939 a été due au reniement de ses politiques progressistes après l'élection de 1936 ainsi qu'à l'intervention du gouvernement fédéral durant la campagne<sup>277</sup>. Toutefois, cette défaite recouvre aussi une dimension plus personnelle, soit son incapacité à contrôler ses excès d'humeur et d'alcool<sup>278</sup>. Dans la scène la plus marquante de cet épisode, Duplessis, allongé sur son lit d'hôpital, malade et esseulé, explique la nature du pouvoir politique au Canada à Adélard Godbout, alors Premier ministre du Québec. Selon Duplessis, pour défendre efficacement le Québec dans le Canada, le gouvernement de Québec ne doit jamais plier face à Ottawa. Le premier ministre du Québec a donc la responsabilité de conserver (tout en oscillant entre l'ambition et l'attente) les pouvoirs qu'il a acquis et de tenter, dans la mesure du possible, de les augmenter :

<sup>276</sup> Jean-Pierre Tadros, *op. cit.*, p. 33.

<sup>277</sup> Après l'élection de 1936, les promesses de réformes de Duplessis s'étaient aussi vite dissipées pour faire place à un exercice répressif du pouvoir, appliquant même des méthodes employées par le gouvernement précédent. Puis, sur son lit d'hôpital, Duplessis explique à Gérard Martineau et à Jos.-D. Bégin l'autre raison de sa défaite : « La seule argent, on l'aura jamais. La grosse argent je veux dire, a va toujours aller aux libéraux. C'est le parti des grandes compagnies, puis il y a rien qu'on peut faire contre ça. Souvenez-vous qu'en '39, les libéraux nous ont eus parce que, comme gouvernement, on pouvait plus emprunter, puis, comme parti, notre caisse électorale était à sec, puis on pouvait pas la renflouer pour une simple raison, c'est parce qu'Ottawa faisait peur à tous nos souscripteurs. » Denys Arcand, *op. cit.*, p. 227.

<sup>278</sup> Duplessis, malade et alité, se décrit en s'adressant à Godbout : « Je suis tout seul, moi. Je suis pas comme toi. Toi t'as ta famille, ta ferme, ton verger. Moi qu'est-ce que tu veux, je suis vieux garçon. J'ai personne pour m'aider. Je dépasse la cinquantaine, j'ai pas une maudite cenne, j'ai le nez trop long. J'ai pas grand-chose dans la vie à part mon petit verre puis la politique. » Denys Arcand, *op. cit.*, p. 200.

DUPLESSIS : C'est pas compliqué Adélar. Il y a deux partis dans le Canada. Les conservateurs puis les libéraux. Les conservateurs ont toujours haï les Canadiens-français. Ça fait que les libéraux se maintiennent indéfiniment au pouvoir en venant chercher leur majorité dans la province de Québec. Tout ce qu'ils ont besoin pour ça, c'est de venir chercher un gros candidat canadien-français qui va aller se présenter à Ottawa comme le défenseur de nos droits. Ça été Sir Wilfrid Laurier, ça été Ernest Lapointe puis là bien, ça va être Louis Saint-Laurent.

GODBOUT : Mais c'est vrai qu'ils nous ont défendus, eux-autres.

DUPLESSIS : Jamais ! Ç'a toujours été des hommes de paille ! Ceux qui nous ont défendus ça été les premiers ministres ici de la province de Québec. Ça été Honoré Mercier, le grand Mercier, ça été Félix Marchand, même Taschereau nous a défendus. Parce que oublie pas une chose Adélar, puis ça je veux que tu le retiennes, le seul pouvoir qu'un de nous autres aura jamais il est ici à Québec. C'est une question de nombre. De nombre. [Nous soulignons] C'est pourtant pas compliqué : quand on a signé la Confédération, on était la moitié de la population du Canada, là on est même pas le tiers, puis bientôt on va être en bas du quart. Bien, quand tu représentes pas le quart d'une fédération mon chum, tu as pas grand-chose à dire, même si de temps en temps, ils viennent chercher un des tiens qu'ils présentent comme premier ministre, pour que tu continues à voter pour eux-autres<sup>279</sup>!

Les Canadiens-français, aliénés en leur propre pays, seraient ainsi condamnés à la survivance<sup>280</sup>. Dans cette scène, Godbout et Duplessis incarnent deux façons opposées de se lier au passé. Godbout, libéral fédéraliste, a intériorisé le regard méprisant de l'Autre à l'égard du peuple canadien-français. De son point de vue, les Canadiens-français, vaincus, doivent renoncer à toute revendication nationale et, à travers le biculturalisme canadien, se forger une nouvelle identité pour prendre part à l'expérience canadienne<sup>281</sup>. Duplessis, conservateur autonomiste, cherche plutôt à conserver ses racines afin de résister à l'effacement de son identité canadienne-française qu'il considère précieuse et méritant de survivre (ce qui permet d'expliquer, en partie, sa posture à la fois

<sup>279</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 198-199. On remarque ici la lecture séguiniste selon laquelle le nombre (le facteur démographique) est déterminant.

<sup>280</sup> « En contexte provincial, c'est-à-dire en contexte de subordination, le pouvoir tient plus de la retraite tranquille que du quartier général. Le calcul est moins tourné vers l'offensive que vers la défensive perpétuelle. » Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 43.

<sup>281</sup> « GODBOUT : Moi, ce que je pense Maurice, c'est que la bataille des plaines d'Abraham, on l'a perdue, puis y faut vivre avec ça. / DUPLESSIS : Jamais, non, c'est ça Adélar que t'as pas compris : jamais. Faut pas. [...] / GODBOUT : Je suis un Canadien moi, Maurice. » Denys Arcand, *op. cit.*, p. 203-204

conservatrice et nationaliste)<sup>282</sup>. Comme le remarque Carl Bergeron, le conservatisme de Duplessis prend ici un double sens :

Nonobstant le fait que le ‘conservatisme’ de Duplessis était certes enraciné dans l’homme et qu’il reposait sur une sensibilité politique particulière, il apparaît pour Arcand davantage comme une nécessité que comme une doctrine. Pour ceux qui n’ont rien ou qui ont presque tout perdu, peut-il vraiment y avoir autre chose que le ‘conservatisme ? La survie n’est peut-être pas la vie, mais ce n’est pas encore la mort<sup>283</sup>.

Néanmoins, malgré sa défaite individuelle et celle de son peuple, Duplessis refuse d’abandonner et demeure ferme dans sa volonté de reconquérir le pouvoir, tout en surmontant ses propres égarements et excès<sup>284</sup>. L’on voit en effet, durant le second épisode, Duplessis tituber et s’écrouler en se rendant à son lit, ivre mort, à la veille du déclenchement des élections de 1936 ; puis, au troisième épisode, on le voit se rendre un matin à son bureau avec la gueule de bois, incapable de se souvenir des événements de la veille<sup>285</sup>. Telle est l’ampleur de ses excès. Cet aspect de la personnalité de Duplessis suggère, de la part d’Arcand, une représentation moins élogieuse mais cependant plus vraisemblable du personnage. Comme l’affirme François Dosse, le biographe, « prenant pour acquis le caractère pluriel, construit dans une narration, de l’identité personnelle, [...] s’attache à étudier les métamorphoses de sens de l’identité narrative du sujet biographié. Il ne se contente plus [seulement] de restituer son personnage dans sa vérité

---

<sup>282</sup> À travers cette résistance, le personnage cherche ici à éviter son destin inévitable. Son incapacité à changer la progression vers ce destin vient renforcer le ton tragique du récit.

<sup>283</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 43.

<sup>284</sup> Le secret de son pouvoir, à partir de 1944, résidera dans la création d’un système de patronage (lui permettant de créer son propre pouvoir économique et politique indépendant d’Ottawa), et dans son nationalisme québécois (domaine échappant au ressort d’Ottawa) : « MARTINEAU : C’est pour ça qu’aussitôt qu’on va être au pouvoir, va falloir faire des règlements sévères pour en établir une caisse électorale [...] ça va être dix pour cent obligatoire sur tous les contrats du gouvernement. Pas de passe-droit, pas d’ami, dix pour cent, cash, payable à nos bureaux, ça finit là ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 227-228.

<sup>285</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 123.



factuelle »<sup>286</sup>. Ce côté excessif qui emporte Duplessis par moments, et lui fait perdre le contrôle sur sa carrière, s'avère de la sorte aussi important que ses qualités de politicien. Selon cette lecture séguiniste de la vie de Duplessis, les traits négatifs du personnage se répercutent en même temps à une plus grande échelle en ce que s'y révèle l'impasse collective du Canada français :

Chez Arcand, plus on monte dans la société, plus l'âpreté de la blessure canadienne-française augmente et plus la vie à l'ombre de l'Empire devient méchante et cruelle. Le tribalisme provincial contient dans ses gènes le clanisme le plus meurtrier. Le processus de décomposition, le mouvement de panique et de dévoration qui s'ensuit s'accélère à mesure que la société offre à ses mandataires les plus éduqués et les mieux placés les moyens intellectuels ou matériels de percevoir avec plus d'acuité la bassesse de leur sort de déclassés de l'Histoire<sup>287</sup>.

Duplessis ne semble pas pouvoir échapper à sa condition de vaincu plus que tout autre Canadien-français. En définitive, ce n'est qu'en assumant ses limites individuelles (son caractère excessif, son alcoolisme) et collectives (son peuple vaincu et éternellement minoritaire dans son propre pays) que le personnage peut arriver à surmonter sa défaite. La tension dramatique atteint son paroxysme lors de la confrontation entre la vision de Godbout et celle de Duplessis, révélant ainsi « comment et pourquoi la domination [des francophones par les anglophones] se perpétue »<sup>288</sup> :

GODBOUT : J'ai pas envie d'être pris dans les limites de la province. Surtout quand c'est toi qui est premier ministre. J'aime encore mieux être gouverné par le Parlement britannique que par les Ligues du Sacré-Cœur, les Dames de Sainte-Anne pis la fanfare de Trois-Rivières !

DUPLESSIS : Méprise pas notre monde, Adélar !

GODBOUT : Je les méprise pas... Je les vois comme ils sont. De pauvres ignorants, des étroits d'esprits qui ont besoin des lois britanniques pour les protéger de leurs pires instincts. [...] Regarde tes amis, tous ceux qui t'entourent. Leurs héros, c'est Franco, Salazar, Mussolini, Hitler. C'est ça les héros des Canadiens-français. C'est pour ça qu'ils sont contre la conscription ! Ils mériteraient rien que d'être écrasés par les bottes d'Hitler, ils verraient bien ce que c'est là.

<sup>286</sup> François Dosse, *op. cit.*, p. 382.

<sup>287</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 55.

<sup>288</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 39.

DUPLESSIS : Bien, souhaite jamais de mal à notre monde, Adélard ! Ils ont peut-être pas des défauts, mais c'est pas de leur faute. Ils sont peut-être pas ben ben fins, mais c'est pas leur faute non plus. Ils ont pas eu le temps de se développer. Ils ont défriché ce pays-là dans la misère noire, rongés par les poux, à manger du navet des hivers de temps. (*Il tousse.*) Ils ont pas de leçons à recevoir de personne ! Surtout par des Anglais d'Ottawa qui les ont toujours écrasés ! (*Il tousse.*) [...] Quand je t'ai dit tantôt qu'il s'était rien passé [dans l'histoire du Québec], je me suis trompé : il s'est passé la même chose pendant trois cents ans. On travaillait. On travaillait. On a travaillé comme des bœufs [...] Te rends-tu compte de ce que ça a pris de courage à nos mères pour élever des quatorze enfants, pour tisser des catalognes, tricoter nos tuques. Ce que ça a pris de courage à nos pères... Quand tu te rends compte que ça a pris de courage à nos pères pour trapper les chats sauvages pour les capots, tout ça, rien que pour pas qu'on meure de frette. (*Il tousse encore.*) [...] On a peut-être pas réussi grand-chose. Mais rien que ça c'est assez pour être fiers de nous autres. Puis, je veux plus jamais entendre rien contre nous autres. As-tu compris ? Jamais ! Pas un mot <sup>289</sup>!

Dans cette scène émouvante, toute la tragédie de « l'histoire impossible » du personnage et de la nation se cristallise. À travers l'indignation désespérée de Duplessis se dégage le désir authentique du sujet d'avoir un rapport positif avec son passé. Hélas, sans avoir le plein contrôle sur l'affirmation de son identité, le sujet canadien-français apparaît condamné à osciller entre la disparition et l'affirmation de son statut de minoritaire<sup>290</sup>. Plutôt que de souhaiter la disparition de l'identité canadienne-française (associée à la honte de la défaite de 1760), Arcand propose ici une importante leçon sur le rapport au passé des Québécois. Si le peuple canadien-français, comme Duplessis, a subi la défaite et que ses faiblesses sont apparentes, il ne mérite pas pour autant d'être détesté ni de disparaître. Pour faire la paix avec ce passé, le sujet ne doit pas se livrer à la haine de soi,

<sup>289</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 205-207.

<sup>290</sup> Pour exister pleinement, l'identité francophone doit être reconnue non pas comme une partie de l'identité anglophone mais comme une partie légitimement distincte, indépendante. Elle ne peut exister que dans un rapport dialectique entre les identités plutôt que de dominance de l'une par l'autre. Comme l'explique Carl Bergeron : « Chez Arcand, la poétique de 'l'histoire impossible' n'est pas seulement du ressort de la tragédie traditionnelle, qui suppose une forme ou une autre d'impossibilité. [Elle] est moins circonstancielle que structurelle. La 'pauvreté ontologique' [du Québec] le place *en deçà de tout* ; c'est donc dans sa présence au monde, sa capacité d'habiter le réel que réside son impossibilité propre et par conséquent son potentiel tragique. » Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 42.

comme le fait Godbout, en intériorisant la violence du regard de l'Autre sur soi<sup>291</sup>. Arcand suggère qu'il faut plutôt apprendre à considérer le passé canadien-français (qu'incarne d'ailleurs Duplessis) comme une partie légitime du récit identitaire collectif.

Tout au long de la série, le Duplessis d'Arcand se montre plutôt lucide par rapport à sa situation et à la portée de ses propres actions, même les plus répressives, contrairement à un certain récit de la Grande noirceur qui verrait plutôt en lui « un despote dupe de lui-même »<sup>292</sup>. Ici, Duplessis « justifie indifféremment sa violence et sa chaleur » pour mieux « porter le fardeau canadien-français et remplir la fonction ingrate de gardien du principe de réalité »<sup>293</sup>. On reconnaît très bien ici la signature tragique ou pessimiste d'Arcand qui porte un regard lucide et désabusé sur l'infériorité des Canadiens-français et sa pratique du pouvoir. C'est ce qu'explique Duplessis à Daniel Johnson dans une scène du sixième épisode. Johnson rend visite à Duplessis pour avoir des explications sur l'intervention de la police provinciale dans la grève de Louiseville<sup>294</sup>. Plutôt que de justifier la légitimité de ses positions conservatrices, Duplessis explique

---

<sup>291</sup> La haine de soi est le résultat d'un travail de mémorisation qui recouvre en fait une forme de violence faite à son propre récit identitaire, et qui, dans ce cas-ci, s'attarde à ne retenir que les défauts des Canadiens-français pour légitimer son assujettissement. « Le mot important ici est celui de travail [...] Travail est ainsi le mot plusieurs fois répété, et symétriquement opposé à compulsion : travail de remémoration contre compulsion de répétition [...] À ce niveau apparent, la mémoire imposée est armée par une histoire elle-même 'autorisée', l'histoire officielle, l'histoire apprise [...] La mémorisation forcée se trouve ainsi enrôlée au bénéfice de la remémoration des péripéties de l'histoire commune tenues pour les événements fondateurs de l'identité commune. La clôture du récit est mise ainsi au service de la clôture identitaire de la communauté. » Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Le Seuil, 2000, p. 104. Il s'agit donc d'un abus de mémoire imposé par un récit dit « officiel » de l'histoire, intériorisé par le sujet vaincu puis retourné contre lui-même et contre sa propre identité.

<sup>292</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 34.

<sup>293</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 44.

<sup>294</sup> La grève de Louiseville (du 10 mars 1952 au 10 février 1953) fut l'une des plus longues et des plus coûteuses de tout le règne Duplessis. Les 800 tisserands de l'Associated Textile Company affiliés à la CTCC étaient en grève. Cette grève des employés des manufactures de textile a été marquée par la violence des affrontements entre les syndicats et la police, entraînant beaucoup de dégâts ainsi que certains épisodes de torture. Cette grève est fréquemment citée comme l'exemple par excellence de l'attitude antisyndicale de Duplessis et des politiques conservatrices et répressives qui ont caractérisé le récit sur la Grande noirceur.

qu'il n'y a rien à faire ni à expliquer, tout simplement parce que le pouvoir est une chose qui « s'exerce dans le silence ou bien dans le mensonge [...] parce que personne veut savoir la vérité »<sup>295</sup>. Encore une fois, l'importance du nombre s'impose comme argument dans son discours :

Ce qui fait la force d'un gouvernement, c'est son armée. Ça fait que le premier ministre du Canada bien, il a une armée, ça fait qu'il est plus fort que le premier ministre de la province de Québec qui lui a une police provinciale, mais qui est plus fort que le maire de Montréal parce que lui, il a une police municipale qui elle, est plus forte que les syndicats. Pourquoi ? Parce que les syndicats en ont pas de revolvers, puis la police en a. La politique, c'est tout ce qui se passe avant que tu sortes ton revolver. Mais fait jamais oublier le revolver en fin de compte. Mais le monde ils veulent entendre parler d'égalité puis de fraternité. Ils veulent rêver. Comme quand ils vont au théâtre. Les trois quarts des hommes sont tannés de leur femme puis les trois quarts des femmes font des dépressions nerveuses puis ils payent pour aller entendre Maurice Chevalier leur chanter : 'Quand on aime on a toujours vingt ans !' Que c'est que tu veux, c'est la nature humaine qui est faite de même. Ça fait qu'on est obligés de leur mentir. Tu leur racontes des peurs pour te faire élire une première fois, puis après ça tu peux plus t'arrêter. [...] Je me déguisais comme j'ai déguisé mes discours. Quand tu commences comme ça, bien tu peux plus t'arrêter. Puis quand ton monde écoute la Bolduc puis la famille Soucy, bien tu leur mentionnes pas Beethoven trop souvent. Comme pour [sa collection de tableaux d'Auguste Renoir], faut pas que j'en parle trop trop<sup>296</sup>.

Au lieu de dépeindre Duplessis en virulent antisindicaliste défendant le patronat, et d'accréditer ou de confirmer par la même occasion tout un discours issu de la Révolution tranquille condamnant ses politiques répressives, Arcand le montre ici à la fois lucide mais résigné, disant qu'il n'y a rien à faire, ni même à expliquer car il ne peut pas révéler au peuple les preuves de sa domination<sup>297</sup>. En fait, au lieu d'exposer les

---

<sup>295</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 379. Il l'affirmera à nouveau, en 1995, dans un autre texte : « Le pouvoir a un prix, le plus cher de tous : le silence. Les peuples n'aiment pas se faire rappeler les mécanismes de leur servitude. Ils voudraient croire que les citoyens naissent égaux et que le pouvoir appartient aux électeurs. C'est ce que les médias, premiers thuriféraires des puissants, leur répètent chaque jour. En conséquence, nul ne peut jamais se vanter de gouverner. » Denys Arcand, « Machiavel : pouvoir, mensonge, jouissance », Denys Arcand, « Machiavel : pouvoir, mensonge, jouissance », *Hors Champ*, Boréal, 2005, p. 162-163.

<sup>296</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 383.

<sup>297</sup> Duplessis explique à Johnson que, de toute façon, l'indignation des ouvriers ne pourra rien changer à leur situation d'infériorité : « Ils veulent pas se rappeler que la vérité c'est que pendant la crise, en 1929, ils se sont tous cotisés, le monde de Louiseville, puis ils ont ramassé 60 mille piastres [pour] essayer de se

véritables positions de Duplessis dans ce conflit, Arcand insère dans le dialogue sa conception personnelle du pouvoir et la corrobore par une anecdote puisée dans les archives. Sa conception de la chose est qu'elle « repose sur une conspiration du silence. Et Machiavel reste seul à affirmer que le pouvoir appartient à celui qui s'en saisit et qui est assez fort et assez astucieux pour le conserver. Pis encore, Machiavel laisse entendre que les causes et les idéologies sont des prétextes, les partis, des instruments. Au fond, seules comptent les armées, les polices : la force »<sup>298</sup>. C'est pourquoi Duplessis affirme ensuite, sans aucune fierté ou arrogance, que la population de Louiseville (et du reste du comté dont elle fait partie) votera sûrement encore pour lui à l'élection suivante (ce qui fut en effet le cas)<sup>299</sup>. Arcand évoque donc la vie d'un politicien ayant réussi à garder le pouvoir pour mettre en récit non seulement sa vision pessimiste de l'histoire du Québec mais aussi sa conception personnelle du pouvoir, inspirée de sa lecture de Machiavel.

Même si cette série a d'abord pour but de mettre en scène la vision tragique ou pessimiste de l'histoire d'Arcand, la caractérisation négative de certains personnages nuit cependant à la crédibilité du propos du scénariste. C'est notamment ce qu'Éric Bédard constate dans le traitement réservé aux personnages religieux : « Il serait cependant hasardeux de croire que la vulgate de la Grande noirceur s'éteint avec cette série. Si Duplessis semble réhabilité, absous, l'Église et son haut clergé continuent de figurer au banc des accusés. Nul besoin d'être un catholique pratiquant pour reconnaître que le

---

trouver une compagnie qui serait prête à venir s'établir dans leur ville. [...] Ils sont allés se mettre à genoux eux-mêmes pour trouver leurs exploités. Mais ça tu peux pas leur rappeler parce que le textile, c'est l'industrie de la misère, c'est l'industrie de la famine, puis du petit salaire, il y a la moitié de notre monde qui travaille là-dedans ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 379-380.

<sup>298</sup> Denys Arcand, « Machiavel : pouvoir, mensonge, jouissance », *Hors Champ, op. cit.*, p. 163.

<sup>299</sup> Germain Caron, député unioniste de Maskinongé, fut réélu en 1952.

traitement accordé au cardinal Villeneuve et à l'archevêque de Sherbrooke tient de la caricature »<sup>300</sup>. En effet, comme on le voit ici dans un échange entre Auréa Cloutier et Monseigneur Georges Cabana (1894-1986), la représentation de l'archevêque est très peu flatteuse :

CABANA : Est-ce qu'ils vont finir par la passer la loi sur les shorts ? [...] Ça serait le temps d'agir là. Autrement, on va se retrouver pris l'été prochain comme était l'été passé. Ça avait plus de bon sens. Même dans nos petits villages, on pouvait plus passer sans que ça soit plein de femmes à moitié habillées, en pleine rue, avec leurs grandes cuisses, là, c'était à vous donner mal au cœur...

On remarque aussi la même chose dans le traitement de certains des ministres de l'Union nationale. Le ministre Camille-Eugène Pouliot (1897-1967) apparaît notamment dans une scène du cinquième épisode comme un homme incompetent, se laissant rabrouer par Duplessis sans même se défendre<sup>301</sup> :

POULIOT : C'est la nouvelle réglementation pour protéger le gibier, puis en même temps, pour augmenter les amendes dans les cas de braconnage.

DUPLESSIS : C'est bien mal fait ça, Camille. T'es capable de faire mieux que ça. Recommence-moi ça, puis rapporte-le la semaine prochaine. Force-toi un peu.

POULIOT : Oui chef.

On comprend qu'Arcand cherchait à montrer que Duplessis dominait le conseil des ministres. Pourtant, Pouliot était un ministre consciencieux qui ne se laissait pas intimider ni dicter sa façon de penser, à un tel point d'ailleurs qu'il a parfois défendu des positions contraires à sa ligne de parti et à la volonté de son chef<sup>302</sup>. Cette représentation du ministre n'a donc rien à voir avec le véritable Camille-Eugène Pouliot, un homme de

<sup>300</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 127.

<sup>301</sup> Camille-Eugène Pouliot a été ministre de la Chasse et des Pêcheries de 1944 à 1960 ainsi que le député de Gaspé-Sud de 1936 à 1962. Il est aussi l'arrière-grand-père maternel de l'auteur de ce mémoire.

<sup>302</sup> Le 6 novembre 1936, Pouliot proposa une motion à l'Assemblée législative pour accorder le droit de vote aux femmes. « Après un débat qui dura près de cinq heures, la Chambre a refusé [...] par un vote de 49 à 23, le droit de suffrage aux femmes de la province de Québec » (*Le Droit*, Ottawa, novembre 1936). En 1940, à la consternation de Duplessis, Pouliot appuya la motion du Parti libéral visant à reconnaître le droit de vote aux femmes. Par la suite, en 1943, Pouliot sera le seul de son parti à voter pour le projet de loi des libéraux visant à rendre l'instruction obligatoire au Québec. Voir Bernard Saint-Aubin, *Duplessis et son époque*, Les Éditions La Presse, Collection Jadis et naguère, Ottawa, 1979, p. 147.

valeur qui fut 16 ans ministre dans le cabinet de Duplessis et qui fut admiré par ses contemporains, même par des adversaires du régime<sup>303</sup>. La représentation de Duplessis a aussi été critiquée par certaines personnes qui l'ont connu personnellement, ceux-ci ne reconnaissant ni le grasseyement, l'alcoolisme ou la teneur de son message politique. C'est ce que révèle une lettre publiée par le petit-neveu de Duplessis dans *Le Devoir* du 1<sup>er</sup> mars 1978 :

Je trouve très regrettable le fait que l'on présente le personnage comme étant un grand alcoolique avec un parler gras. Mais ce qui me révolte, c'est que l'on cherche à tronquer la réalité [...] qu'on essaie de laver le cerveau de notre jeunesse en amplifiant la corruption du régime Taschereau, en présentant Ottawa comme étant l'exploiteur des Canadiens-français et en présentant un Duplessis nationaliste extrémiste à qui il ne restait qu'un pas à faire pour devenir séparatiste<sup>304</sup>.

Cette série fut pourtant très bien accueillie à sa sortie, notamment à cause de la qualité des textes de Denys Arcand et du jeu de Jean Lapointe<sup>305</sup>. Malgré des critiques pertinentes, Denys Arcand s'est toujours défendu en disant n'avoir raconté que la vérité

---

<sup>303</sup> Dans *Maurice Duplessis et son temps*, Robert Rumilly reconnaît le mérite de ce ministre, « une sorte de moine laïque, d'une dignité de vie irréprochable ». Robert Rumilly, *op. cit.*, t. 2, p. 689. Dans ses *Mémoires*, George-Émile Lapalme (chef de l'opposition libérale de 1952 à 1960) décrit Pouliot comme un homme « très religieux, d'un dévouement remarquable [...] un honnête homme ». George-Émile Lapalme, *Mémoires*, t. 2, Leméac, 1968, p. 284. Plus loin, Lapalme raconte que lors d'une séance de mars 1960, Pouliot fut accusé de favoritisme. Devant l'inaction d'Antonio Barrette (alors premier ministre), Lapalme affirme que jamais Duplessis n'aurait laissé le ministre être traité de la sorte : « J'ai connu un homme qui n'aurait pas laissé les choses se passer ainsi. Duplessis aurait pris la défense de son ministre et serait ensuite passé à l'attaque ». George-Émile Lapalme, *op. cit.*, p. 285.

<sup>304</sup> Yves Dufresne, « De Duplessis au lavage de cerveau », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> mars 1978. Celui-ci a été visiblement irrité par une réplique de Duplessis, lors du cinquième épisode, alors que celui-ci tentait de parer à la résistance d'Ottawa face à l'instauration d'un impôt provincial : « Si les autres provinces pensent que le Québec est un embarras pour le reste du Canada, on sortira de la Confédération [...] c'est pas la fin du monde. [La Confédération] c'est un contrat signé entre les provinces pour la gestion des intérêts communs : l'armée, la monnaie, les transports interprovinciaux, ces affaires-là. C'est les provinces qui ont créé Ottawa. Pas le contraire. Le pouvoir, il vient des provinces, il vient pas d'Ottawa. Puis si le reste du Canada veut pas admettre ça, bien on va sacrer notre camp ». Denys Arcand, *op. cit.*, p. 353.

<sup>305</sup> « Bouche escarpée, regards obtus, cigare mouillé, kyste au front, un fantôme, celui de Duplessis, a apparu, s'agitant malicieusement dans la pénombre des salons québécois, une fois la semaine. Désormais, il hantera les dédales de la vie politique. Plus vrai que la personne, il incarnera son nouveau visage dont le bronze du Parlement semblera une falsification [...] Une simple déformation dramatique par l'accumulation de marques concrètes dépose un sens sur ce nouveau Duplessis à la façon d'une aura ». Jean-Pierre Desaulniers, « L'éclairage cathodique de la Grande noirceur », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> avril 1978.

sur Duplessis<sup>306</sup>. On remarque en fait, à travers les plus sévères critiques de la série, que la réception de la série fut globalement positive, malgré une plainte déposée devant le CRTC par des citoyens d'une génération assez âgée pour avoir connu le personnage<sup>307</sup>. Les souffrances causées par son alcoolisme, de même que le récit de l'impasse politique des Canadiens-français, dont Duplessis est à sa façon l'incarnation tragique ou pessimiste, auront contribué néanmoins à le rendre plus sympathique<sup>308</sup>.

Dans le dernier épisode de la série, Arcand montre un Duplessis qui n'est plus au diapason du Québec. La veille de sa mort, Duplessis se parle à lui-même en faisant le bilan de son action politique, alors qu'il observe l'activité d'un vaste chantier de la Côte-Nord :

Le monde sont jamais contents. Jamais contents. Quand il y a pas d'industrie, le monde se plaignent du chômage. « On veut des jobs ! Duplessis nous laisse crever de faim ! » Bien, tu fais venir des industries, puis tu leur offres des milles puis des milles jobs ici sur la Côte-Nord puis ils se revirent de bord, puis ils trouvent encore le moyen de chialer : « Duplessis donne nos richesses naturelles aux Américains ! » Bien, on a même pas le quart des ingénieurs qu'il nous faudrait pour ouvrir une mine. Avant qu'on bâtisse nos

---

<sup>306</sup> « Cette étiquette [de provocateur, de pessimiste] qui m'a été apposée a toujours été involontaire. Je ne suis pas quelqu'un de naturellement provocateur [...] Mais j'ai une façon d'aborder la réalité qui, semble-t-il, bouleverse un certain nombre de personnes. Par exemple, lorsque j'ai fait la série *Duplessis*, tout le monde sait que Duplessis, pendant un certain temps, buvait et était un ivrogne fini. [...] Alors quand il s'agit de faire la mise en scène de ça, on dit au comédien 'Voilà une bouteille de gin. C'est ça qu'il buvait. Bois. Joue'. Un tollé de protestation ! Les gens me disaient 'on ne montre pas ça'. Pourquoi ? Moi je n'ai pas cette notion d'autocensure. Cela était la réalité ». Entrevue télévisée de Denys Arcand avec Denise Bombardier, *Denys Arcand : Du déclin de l'empire américain*, Radio-Canada, 30 mai 1986.

<sup>307</sup> « Divers indices laissent voir une appréciation globalement positive de l'œuvre de Mark Blandford et de Denys Arcand. Une consultation menée auprès de 1378 personnes par l'Association des téléspectateurs, rendue publique à la fin mars 1978, montre que 76 % des répondants s'estimaient satisfaits ou très satisfaits par la série. En moyenne, la série a reçu des notes de 85 % pour l'aspect instructif, 82,4 % pour l'aspect divertissement, 72,3 % pour l'aspect technique et 59,5 % pour la fidélité au réel ». Éric Bédard, *op. cit.*, p. 119. La série fut aussi l'objet d'une plainte déposée devant le CRTC par quelques centaines de personnes, dont Robert Rumilly, cherchant à interdire sa distribution et sa rediffusion. Cette « fiction morbide, [cette] corruption de l'histoire [aurait] affiché la nette intention de démolir et de dégrader en bloc les hommes publics à tous les paliers en adoptant comme système de les présenter sous un aspect faux et trop souvent un visage dépravé ou ridicule ». Marcel Therrien, « Duplessis à la TV : un gâchis », *Le Nouvelliste*, 7 mars 1978.

<sup>308</sup> Il est intéressant de noter que le comédien Jean Lapointe a aussi souffert de l'alcoolisme pendant plusieurs années.



écoles techniques, on aurait même pas eu les ouvriers spécialisés pour les faire marcher ces machines-là. C'est pas des farces comment est-ce qu'on était arriéré. Faut faire les choses une par une, bout de baptême. Qu'ils nous donnent le temps, maudite marde. [...] Les Américains c'est pas des enfants d'école. Ils ont le gros bout du bâton, puis inquiète-toi pas, ils le savent à part de ça. Puis, nous autres, on vit juste à côté d'eux-autres. Puis on peut pas changer de place. Tout ce qu'on peut faire, c'est négocier notre dépendance [...] Ah, j'aimerais ça moi que nos petits professeurs aillent se cogner le nez sur le State Department. Ils verraient bien que le père Duplessis était pas si fou que ça. Ah moi aussi, j'aimerais bien ça si c'était tout à nous autres cette machinerie-là, puis qu'on mettrait tous les profits dans notre poche. Je suis pas un fou, baptême. Bien, dites-moi comment faire puis m'as le faire. Mais trouvez-moi la solution par exemple. Faites pas juste chialer<sup>309</sup>.

Contrairement à Black et Rumilly, le bilan des réalisations de Duplessis est, pour Arcand, mitigé. Lorsqu'il considère l'héritage qu'il lègue à son peuple, Duplessis n'est pas triomphaliste mais affiche un certain regret, comme s'il appréhendait les reproches à venir, après son règne. En fait, Duplessis justifie son bilan afin de nier les reproches dont il pourra être la cible, dans le discours de la mémoire collective. Comme le rappelle François Dosse, « puisque l'homme politique se consacre à la fabrication d'une image publique, c'est celle-ci qui compte avant tout »<sup>310</sup>. C'est pourquoi Duplessis est conscient de l'image qu'il projette dans le présent mais aussi de celle qu'il laissera après sa mort :

Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? On avait pas les moyens de se payer en même temps des hôpitaux puis des collèges, puis le personnel pour aller dedans. Ça fait qu'on a commencé par construire les bâtisses, puis on a mis dedans ceux qui coûtaient le moins cher : les sœurs, les frères puis les pères. On pouvait pas faire autrement. C'est ça que le monde peuvent pas comprendre. On fait ce qu'on peut avec les moyens qu'on a. C'est pas les politiciens qui font une société, c'est la société qui fait les politiciens. J'ai fait ce que j'ai pu. C'est ça que le monde accepte pas. Ils attendent après un Messie. C'est pour ça qu'ils sont prêts à croire à toutes les promesses électorales, ils veulent y croire. Le monde sont comme des enfants, ils ont besoin d'un père. [...] Puis ça tu le sens quand tu

<sup>309</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 402-403.

<sup>310</sup> Le biographe politique qui croit s'intéresser à une personne se mesure en fait à une identification collective : « Le biographe doit tenir compte de cette spécificité, et est conduit à observer au plus près le jeu de la compétition politique et à écrire 'une biographie d'abord politique', adaptant de ce fait son regard au type d'activité du sujet biographié. [...] Les particularités de l'équation personnelle [du personnage politique] passent au second plan par rapport au champ des représentations collectives et des pratiques induites par l'effectivité de son image. Le critère de vérité se déplace de la recherche traditionnelle du vrai personnage vers un autre terrain, plus fondamental dans ce type de recherche. Ce qui implique de renoncer à une posture de surplomb et d'être attentif aux fluctuations de l'emprise ou de la déprise sur la croyance collective de la figure étudiée. » François Dosse, *op. cit.*, p. 347.

parles au monde. Puis c'est ça qui te fait de la peine, c'est quand tu vois qu'il y en a qui t'haïssent<sup>311</sup>.

Ainsi, à travers ce « commentaire éditorial sur le sens progressiste de la Révolution tranquille » Arcand nous permet de constater que les grands bouleversements qui ont marqué la période de 1960 et d'après prennent bel et bien racine dans l'époque et dans l'action politique de Duplessis. Contrairement à ce que le discours de la Grande noirceur véhicule, on nous montre que Duplessis était, en définitive, un homme bien de son époque en qui les gens se reconnaissaient<sup>312</sup> :

Un intellectuel, c'est quelqu'un qui raisonne avec sa tête, qui travaille avec sa tête. Pas qui rêvasse. Le plus grand intellectuel qu'on a jamais eu, c'est le frère Marie-Victorin. [...] Bien batèche, on y a construit le Jardin Botanique au frère Marie-Victorin [...] Le plus grand écrivain de la province de Québec à l'heure actuelle, bien c'est Roger Lemelin. Bon bien, Roger Lemelin, il m'a écrit, il m'a écrit une belle lettre dans laquelle il me dit : « Le profond et sincère amour que vous avez pour la province m'a vraiment conquis ». C'est Roger Lemelin qui m'a écrit ça. Puis dans le théâtre, bien que c'est qu'on a de mieux à l'heure actuelle, c'est Gratien Gélinas. Bien baptême, j'y ai construit la Comédie-Canadienne. Puis, il m'a dit que sa femme puis ses enfants priaient pour moi tous les soirs. Bien c'est pas moi qui invente ça, c'est lui qui me l'a dit. [...] Puis à l'Université de Montréal, Michel Brunet, le successeur de l'abbé Groulx, t'as vu son discours : « La défense de l'autonomie est une manifestation de maturité politique ». Bien non Gerry, les intellectuels [et les artistes] sont pas contre moi.<sup>313</sup>

En ce sens, le souvenir que l'on garde de Duplessis est moins lié à la nostalgie (personnage incarnant une époque passée jugée meilleure que le présent, comme chez Rumilly et Black) que lié à la *continuité*. En revanche, selon la vision de l'histoire du Québec d'Arcand, cette continuité se joue toujours sur le mode tragique, celui du

<sup>311</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 409.

<sup>312</sup> Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 46. « Il s'agit toutefois moins d'un conflit entre ancien et moderne – opposition qui a une part de vérité – que d'un conflit entre deux conceptions du progrès. [Celle de Duplessis], nous suggère Arcand, était définie par le principe de réalité canadien-français ; celle que s'en faisaient les lyriques était à l'opposé et reposait sur le 'rêve québécois'. [...] On comprend, du moins dans la mise en scène d'Arcand, que le progrès productiviste doit se faire dans le respect du pouls culturel local. Si le progrès des machines devait se substituer à l'espace symbolique, que resterait-il de la culture, sinon une page blanche appelant la reconstruction/déconstruction perpétuelle de la société ? » Carl Bergeron, *op. cit.*, p. 46.

<sup>313</sup> Denys Arcand, *op. cit.*, p. 407-408.

désespoir face au destin du peuple québécois menacé de disparaître. Il suggère par la même occasion que l'impasse historico-politique où se trouve le Québec ne pourra être dépassée ou résolue et que les Québécois ont, par conséquent, peu à espérer de l'avenir, sinon une répétition des mêmes querelles qui animent les débats depuis longtemps. C'est pourquoi la continuité se joue ici sur le mode de l'impasse ou du destin tragique, lequel se reflète chez le personnage dans ses comportements autodestructeurs, dans sa souffrance et son indignation relativement à la situation de son peuple, ainsi que dans son impuissance à changer les choses, malgré ses grandes qualités et son statut de Premier ministre.

Comme le résume Éric Bédard, dans cette série, « à travers la figure de Duplessis, c'est le Canada français d'avant 1960 que l'on souhaite redécouvrir et mieux comprendre ; c'est la rupture fondamentale entre un Avant et un Après qu'aurait introduite l'élection de 'l'équipe du tonnerre' que l'on cherche à revoir, comme si ce passé 'refoulé' – un concept fréquemment utilisé par Mark Blandford – revenait à l'avant-scène »<sup>314</sup>. Au final, ce que la série nous aura enseigné, c'est que dans une petite nation conquise puis annexée contre son gré par une plus grosse nation, même l'homme le plus puissant de cette petite nation ne peut échapper à la puissance des *normes* historiques.

---

<sup>314</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 127.

## CONCLUSION

« Personne ne réunit autant de gens que celui auquel on rend hommage et que tout le monde hait »<sup>315</sup>.

Ce travail nous aura montré que la représentation du personnage de Maurice Duplessis a grandement évoluée depuis sa mort. À travers l'évolution de la narrativité historique et l'analyse de la rhétorique et du discours de trois écrivains différents, nous avons pu approfondir notre compréhension de la mise en récit d'un personnage historique. Bien que ces écrivains proviennent tous les trois de la discipline historique, ils ont choisi d'aborder l'histoire à la manière d'un récit de fiction, soit dans le but d'embellir le sujet de leur récit, soit dans le but d'inculquer au public un enseignement moral sur son rapport au passé. L'analyse comparative des biographies de Robert Rumilly, Conrad Black et Denys Arcand aura permis de comprendre que Duplessis, contrairement à ce que raconte le récit de la mémoire collective, a permis au Québec de faire d'immenses progrès dans le développement de ses forces politiques, économiques et culturelles, rendant ainsi possibles les grands projets et les grandes réformes entamées durant la Révolution tranquille.

Bien que le récit de la Grande noirceur ait été remis en question dans le monde académique depuis les années 1970, son influence se fait encore ressentir ; en l'occurrence, on désigne encore aujourd'hui dans la langue commune la période de 1936 à 1960 comme étant la Grande noirceur. Comme il a été dit plutôt, selon l'historien Xavier Gélinas, le récit de la Grande noirceur prendrait origine dans une volonté des

---

<sup>315</sup> Adolfo Bioy Casares, *Borges*, Éditions Destino, 2006, p. 818.

anciens opposants intellectuels de Duplessis de confirmer leur victoire sur leur ancien adversaire<sup>316</sup>. Durant les années 1970, une certaine historiographie émergente a plutôt cherché à réhabiliter le personnage par l'éloge de sa légende. De ce point de vue, les deux auteurs les plus notoires (prenant « le contre-pied des thèses de l'école de la Grande noirceur, avec un zèle réhabilitatif qui fait souvent miroir à l'antiduplessisme implacable des Trudeau, Rocher et autres ») sont sans contredit Robert Rumilly et Conrad Black<sup>317</sup>. L'historiographie aura ensuite été marquée par l'arrivée d'une nouvelle approche (dite « révisionniste »), proposée par les auteurs de l'*Histoire du Québec contemporain*, qui ont mis l'accent sur la « normalité » du Québec dans son contexte américain, sinon occidental. Depuis une quinzaine d'années, à la suite des travaux de Bourque, Beauchemin et Duchastel, l'étude du duplessisme serait maintenant en recul, au profit d'études consacrées à des événements ou des personnages contemporains de l'époque de Duplessis.

Dans l'ensemble, on constate qu'une grande partie de l'étude du duplessisme est consacrée à l'étude des retards, des décalages du régime par rapport à la société, des luttes de pouvoir et du développement économique ; de nombreux aspects demeurent cependant inexplorés. On remarque aussi que ces analyses semblent souvent se répondre entre elles et qu'elles ont tendance à pousser les analyses dans le champ théorique plutôt que sur de nouvelles pistes alimentées par les archives<sup>318</sup>. Le manque d'informations ou

---

<sup>316</sup> « À partir de la Révolution tranquille, ce sont eux qui tiennent le haut du pavé dans les médias, la vie politique, les universités. Pour que leur triomphe récent soit complet, confirmé, la tentation est très forte de légitimer aussi *a posteriori* leurs vues des années 1940 et 1950 et de noircir exagérément leur adversaire d'alors ». Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 21.

<sup>317</sup> Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 21.

<sup>318</sup> L'une de ces avenues possibles à explorer serait l'entourage politique de Duplessis. À l'exception de Daniel Johnson (biographié par Pierre Godin en 1980) et de Paul Sauvé (présenté dans le cadre d'une

de variété dans le point de vue des analyses mène parfois à la redondance, sinon à la déformation du passé<sup>319</sup>. Si l'historiographie a bien évolué dans les milieux universitaires depuis l'époque de la Révolution tranquille, Xavier Gélinas affirme avec raison que la « résonance sociale » de ces travaux demeure en fait très discrète ; la théorisation « de plus en plus haute, de plus en plus touffue » de ces travaux s'avère trop souvent hermétique à un grand public, même érudit et intéressé par l'Histoire<sup>320</sup>. Cela permet d'expliquer en partie la ténacité du récit de la Grande noirceur dans la mémoire collective du Québec.

Un autre facteur qui permet d'expliquer la prégnance de ce récit est la crise que traverse actuellement l'enseignement de l'histoire au Québec<sup>321</sup>. Durant l'année scolaire 2008-2009, seul 5% des étudiants de niveau collégial ont suivi un cours d'histoire du

---

exposition, d'un documentaire et d'un livre signé par Paul Labonne en 2003), les informations sur les ministres (tel que Camille-Eugène Pouliot) ou les proches politiques de Maurice Duplessis ne se retrouvent que dans les archives. Cette absence de recherche faite sur le sujet nuit à une compréhension approfondie du sujet et laisse certaines idées préconçues, parfois héritées du récit de la Grande noirceur, subsister dans le présent sans être réfutées. « Ce silence de la recherche ne conforte-t-il pas l'idée bien ancrée, bien commode, que Duplessis, entouré de *minus habens*, gouvernait seul ? » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 31.

<sup>319</sup> Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 183.

<sup>320</sup> « Force est de constater que l'histoire nationale n'a guère su se renouveler au Québec, et ce, malgré la popularité persistante des grandes biographies politiques, l'immense succès de *l'Histoire populaire du Québec* de Jacques Lacoursière, la création en 1992 du *Bulletin d'histoire politique* et les appels en faveur d'une nouvelle histoire politique ». Éric Bédard, *op. cit.*, p. 55. Xavier Gélinas qualifie de mitigée la contribution académique « à la qualité des débats dans la Cité québécoise sur son histoire, son présent. » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 28. « On raffine certainement l'analyse politologique et sociologique en appelant en renfort Louis Althusser, Hans Gadamer et Jürgen Habermas... mais on s'éloigne beaucoup de Trois-Rivières ou du Québec et on dérouté le simple lecteur ou citoyen, même curieux et cultivé, alors qu'il conviendrait *d'abord* de développer plutôt des arguments et contre-arguments sous la forme de références à des fonds d'archives, aux comptes publics, aux témoignages des participants, à la presse de l'époque, etc. » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 28.

<sup>321</sup> « Malgré l'intérêt constant du public québécois pour son passé politique récent, le nombre de cours dispensés en histoire politique est en chute, tout comme le nombre de postes de professeur. Les historiens universitaires explorent d'autres dimensions et sont de plus en plus fascinés par des approches transnationales jugées valorisantes – toutes formes de déclin qui, en dépit des efforts vaillants du *Bulletin d'histoire politique*, par exemple, et d'initiatives comme les colloques de la Société du patrimoine politique du Québec, ne peuvent que faire sentir leurs effets dans le nombre et le rayonnement des œuvres en histoire politique 'classique'. » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 28-30.

Québec<sup>322</sup>. De plus, depuis 2006, l'enseignement de cette matière au Québec a été complètement transformé à la suite d'une réforme des programmes scolaires entreprise sous le Parti libéral du Québec. Désormais, le contenu des cours d'histoire a été soumis à une révision qui les a en partie vidés de leur contenu politique ainsi que de leur dimension nationale. Ainsi, selon Éric Bédard, le nouveau cours de niveau secondaire intitulé *Histoire et éducation à la citoyenneté* vide les événements historiques de leur dimension politique et nationale<sup>323</sup>. Par exemple, dans le chapitre intitulé « La modernisation de la société québécoise », on présente les réformes de la Révolution tranquille simplement comme l'avènement de l'État-providence, « en dépit des résistances politiques, sociales et religieuses », sans mentionner l'infériorité économique des Canadiens-français, les positions politiques de l'Union nationale ou le pouvoir politique de l'Église catholique<sup>324</sup>. On observe donc dans cette forme d'enseignement une histoire qui s'attarde à l'étude des phénomènes occidentaux plutôt qu'au récit d'une nation et de ses réalités et traits particuliers<sup>325</sup>. Il est également navrant de constater que malgré la popularité de Maurice Duplessis et de son époque dans les travaux académiques, le nombre d'études consacrées à des personnages historiques québécois demeurent très rares. En observant tous les sujets des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat en histoire déposés dans les universités francophones du Québec depuis 1995,

---

<sup>322</sup> Durant l'année 2008-2009 moins de 5% des étudiants de niveau collégial ont suivi un cours d'histoire du Québec. Gilles Laporte, Myriam D'Arcy, *Je ne me souviens plus. L'état désastreux de l'enseignement de l'histoire nationale dans le réseau collégial public du Québec*, Fondation Lionel-Groulx, 2010.

<sup>323</sup> Antoine Robitaille, « Cours d'histoire épuré au secondaire », *Le Devoir*, 27 avril 2006.

<sup>324</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 41.

<sup>325</sup> « La Nouvelle-France est assimilée à 'l'émergence de la société canadienne' et la Conquête est présentée comme 'l'accession à la démocratie dans la colonie britannique' ; la rébellion de 1837 et la Confédération de 1867 sont dépouillées de leur dimension politique ; la Révolution tranquille correspond à l'avènement de l'État-providence ». Éric Bédard, *op. cit.*, p. 37. Comme le rajoute l'auteur un peu plus loin, dans le programme du cours, l'émergence de la Confédération canadienne « [...] est présentée comme la lointaine conséquence de la construction d'un chemin de fer, le projet d'une grande bourgeoisie d'affaires. Rien n'est dit sur le caractère fédéral du Canada [ni] sur le pouvoir dont le Québec hérite à titre de nouvelle province ». Éric Bédard, *op. cit.*, p. 40-41.

on remarque que le nombre d'études consacrées à des personnages historiques québécois demeure très faible. Sur près de 700 mémoires et 170 thèses, on n'en retrouve que dix : quatre sur Maurice Duplessis, deux sur René Lévesque et sur Pierre-Elliott Trudeau, un sur Wilfrid Laurier et un sur Louis-Joseph Papineau<sup>326</sup>. Aucun ne porte sur Mackenzie King, Adélard Godbout ou Honoré Mercier.

Maintenant que la Révolution tranquille est perçue comme une période plus ou moins éloignée de notre présent, plusieurs questions subsistent quant à son interprétation. Si la Révolution tranquille a commencé en 1960, et que cette période de réformes et de grands projets est désormais révolue, où se termine-t-elle ? De nos jours, on note chez plusieurs penseurs le désir d'aborder le récit du Québec d'avant 1960 en en retirant la charge émotive contenue dans la mémoire collective<sup>327</sup>. De plus, comme le soulignent certains, avec raison, il est navrant de constater qu'après tous les travaux publiés sur le duplessisme, une biographie aussi complète et impartiale que possible se fasse toujours attendre en 2014. Outre ces deux biographies, *Maurice Duplessis et son temps* et *Duplessis*, et la série télévisée, *Duplessis*, les historiens s'entendent en effet pour dire qu'une biographie rigoureuse de Maurice Duplessis se fait toujours attendre<sup>328</sup>. Si le ton de ces œuvres permet d'aborder les bons côtés mal connus de cette figure controversée, il n'en demeure pas moins que le révisionnisme élogieux dont fait preuve Rumilly ou les

---

<sup>326</sup> Éric Bédard, *op. cit.*, p. 52.

<sup>327</sup> Avec le passage du temps, le récit de l'identité continue à évoluer et les strates identitaires peuvent ensevelir d'anciennes couches pour les recouvrir. La capacité de rappel de la trace mémorielle fait donc partie de la subjectivité du sujet qui possède la trace. Cette capacité peut être altérée involontairement mais aussi volontairement. Étant donné que les souvenirs sont reliés à des expériences et des émotions, ils peuvent devenir pénibles à porter. Le sujet peut donc être tenté à recouvrir ou effacer volontairement des portions de sa mémoire pour en alléger le poids. Il en va de même pour la mémoire d'une société.

<sup>328</sup> « Si les antiduplessistes ont été abondamment, parfois surabondamment étudiés (pensons à Paul-Émile Borduas ou à André Laurendeau), il n'y a pas eu de vraie biographie de Duplessis depuis trente ans. » Xavier Gélinas, *op. cit.*, p. 31.



analyses grossièrement débitées par Black finissent par nuire à leur crédibilité. Mais, le problème le plus sérieux en ce qui concerne l'image publique de Duplessis ne se résume pas au ton de l'écriture de ces biographies. Car même la populaire télésérie qui lui est consacrée, écrite par Denys Arcand, n'a pu remettre en cause le récit de la Grande noirceur. Ces biographies sont aussi parues en plein cœur de la Révolution tranquille, alors que le processus de réécriture de la mémoire était entamé depuis plus d'une dizaine d'années. Par conséquent, en les replaçant dans leur contexte d'écriture, on comprend que ces biographies ont notamment été écrites afin de répondre à un discours dominant qui a polarisé les débats sur Maurice Duplessis, discours selon lequel on a cherché à dicter à la collectivité une certaine version (maintenant officielle) de sa mémoire, recouvrant ainsi la construction d'une nouvelle identité collective par le reniement et l'effacement de son passé. Cette identité nouvelle s'est donc constituée par un double recouvrement : elle s'est faite d'abord par le reniement du passé, qui est en soi un recouvrement ; puis, en niant le fait qu'il y a eu un reniement du passé, ce qui est un recouvrement du premier recouvrement. Ce récit pouvait alors difficilement être déconstruit car cela aurait entraîné la déconstruction même de la fondation identitaire du nouveau Québec de la Révolution tranquille, celui glorieux de la modernité s'érigeant contre une certaine vision du passé canadien-français.

Comme le disait La Bruyère : « La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros ; ainsi je ne sais qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à

leurs historiens »<sup>329</sup>. En somme, la posture la plus sage à adopter, par rapport à la place qui revient de droit à Maurice Duplessis dans l'histoire du Québec, est peut-être celle de René Lévesque. Dans son discours prononcé le 7 septembre 1977, pendant le dévoilement de la statue à côté de l'Hôtel du Parlement de Québec, le Premier ministre Lévesque a alors rappelé l'importance de la mémoire historique pour l'identité narrative de la nation : « C'est un très mauvais exercice pour une société que celui de prétendre effacer des morceaux de l'histoire »<sup>330</sup>. Il n'invite pas, par ce geste, à suivre l'exemple politique de Duplessis puisqu'il demeure l'homme de « la Loi du cadenas, de la répression, de la grève de l'amiante et de l'affaire rocambolesque des trésors polonais »<sup>331</sup>. Mais il rappelle néanmoins que « Maurice Duplessis fut le premier de tous les Québécois [s'inscrivant dans une longue histoire du nationalisme] à comprendre les aspirations de ses concitoyens, à saisir le besoin pour le Québec de se tenir debout et d'exiger la juste reconnaissance et le libre exercice de ses droits et prérogatives au sein de la fédération canadienne »<sup>332</sup>.

Maurice Duplessis mérite en cela que l'on fasse la part des choses en ce qui concerne son héritage politique.

---

<sup>329</sup> Jean de La Bruyère, Robert Garapon (éd.), *Les Caractères*, Garnier, 1990, p. 70.

<sup>330</sup> Discours de René Lévesque cité dans *Le Devoir*, 10 septembre 1977.

<sup>331</sup> Gaston Deschênes, *Maurice Duplessis, son milieu, son époque, op. cit.*, p. 398.

<sup>332</sup> Discours de René Lévesque cité dans *Le Devoir*, 10 septembre 1977. Il y a une amère ironie dans cette opération d'effacement des traces. Dans une société où le passé fait autorité (et ce parce qu'il est passé), où la devise tient à souligner l'importance de la préservation de la mémoire du passé (« Je me souviens »), la pensée naissante de la nouvelle époque se mettant en place, cherchant à mieux se différencier de ses prédécesseurs, transforme la façon de raconter l'histoire en déformant son passé afin d'augmenter les effets de son changement de paradigme, pour formater les événements au point d'en faire l'histoire de la victoire d'une époque sur une autre, cherchant à donner une valeur ajoutée à l'idéologie nouvelle. Le legs de cette façon d'aborder l'histoire sera de suggérer, pour le lecteur revisitant l'histoire en 2014, à trouver les signes avant-coureurs de la victoire chez les opposants de Duplessis et ceux de la défaite chez les partisans de Duplessis. La fin du règne de Duplessis est comme l'empreinte utilisée pour en faire le masque funéraire servant à rédiger les pages de l'histoire. C'est pourquoi l'empreinte qui persiste dans la mémoire sera celle d'un régime de corruption, de patronage, d'excès et de despotisme.

## BIBLIOGRAPHIE

ANONYME, « Les députés Lorrain, Lawn et Auger, de cette région, appuient le Dr Pouliot », *Le Droit*, Ottawa, novembre 1936.

ARCAND, Denys, *Duplessis*, VLB Éditeur, 1978 ;

ARCAND, Denys, *Le Déclin de l'empire américain*, 1986.

ARCAND, Denys, *Hors champ : Écrits divers 1961-2005*, Boréal, 2005.

ARISTOTE, MAGNIEN, Michel (trad.), *Poétique*, Éditions des Belles Lettres, collection Les Classiques de Poche, 1990.

ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain, *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, 2010.

BAILLARGEON, Denise, « La grève de Lachute (1947) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, n° 2, 1983.

BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue ; L'effet de réel*, Essais critiques IV, Le Seuil, Paris, 2000.

BAZZO, Marie-France, entrevue télévisée avec Denys ARCAND, *Bazzo.tv*, Télé-Québec, janvier 2008.

BÉDARD, Éric, *Recours aux sources – Essais sur notre rapport au passé*, Boréal, Montréal, 2011.

BEHIELS, Michael, « Duplessis, le duplessisme et la prétendue reconstruction du passé », *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, Éditions Québec Amérique, 1997.

BENOÎT, André, *Maurice Duplessis et le duplessisme*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 1983.

BERGERON, Carl, *Un Cynique chez les lyriques, Denys Arcand et le Québec*, Boréal, 2010.

BERTHIAUME, Guy, entretien télévisé avec Denys Arcand, *La bibliothèque de Denys Arcand*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Antonio Barrette, P182.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Joseph-Damase Bégin, P343.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Maurice L. Duplessis, ZC9 et ZC44.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Onésime Gagnon, P926.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Georges-Émile Lapalme, P826.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Robert Rumilly, P303.

BIBLIOTHÈQUE et Archives nationales du Québec, fonds Union nationale, P555.

BIOY CASARES, Adolfo, *Borges*, Éditions Destino, 2006.

BLACK, Conrad, *A Life in Progress*, Key Porter Books, Toronto, 1993.

BLACK, Conrad, *Career of Maurice L. Duplessis as Viewed Through his Correspondence, 1927-1939*, mémoire en histoire, Université McGill, 1973.

BLACK, Conrad, BENOÎT, Monique (trad.), *Duplessis*, t. 1 : *L'Ascension*, t. 2 : *Le Pouvoir*, Éditions de l'Homme, Montréal, 1977.

BLACK, Conrad, « I stand before the court », *The National Review*, 4 mai 2012.

BLOUIN, Jean, Entrevue radiophonique avec Robert Rumilly, *Horizons*, Radio-Canada, Montréal, 14 octobre 1981.

BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « Le passé imprévisible de la Première Guerre mondiale », *Le Journal de Montréal*, 11 mai 2014.

BOISMENU, Gérard, *Le duplessisme*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1981.

BOMBARDIER, Denise, entrevue avec Denys ARCAND, *Denys Arcand : Du déclin de l'empire américain*, télévision de Radio-Canada, 30 mai 1986.

BOURQUE, Gilles, BEAUCHEMIN, Jacques, DUCHASTEL, Jules, PLANTE, Pierre, *Restons traditionnels et progressistes : Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime de Duplessis au Québec*, Montréal, Boréal, 1988.

CARDINAL, Mario, LEMIEUX, Vincent, SAUVAGEAU, Florian, *Si l'Union nationale m'était contée...*, Éditions du Boréal Express, Québec, 1978.

DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975.

CHEVALIER, Louis, préface des *Paysans*, Gallimard, Folio classique, 2006.

COMEAU, Robert et LAVALLÉE, Josiane (dir.), *L'Historien Maurice Séguin – théoricien de l'indépendance et penseur de la modernité québécoise*, Édition du Septentrion, 1999.

D'ARCY, Myriam, *Mémoires et thèses en histoire du Québec (1995-)*, Fondation Lionel-Groulx, 2014, <<http://www.fondationlionelgroulx.org/Memoires-et-theses-en-histoire-du.html>>.

DESHAIES, Bruno, *Maurice Séguin, la société québécoise et l'avenir du Québec*, Rond-Point, Montréal, 1998.

DION, Léon, *Québec 1945-2000 Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1993.

DOSSE, François, *L'Histoire*, Armand Colin, Cours Philosophie, Paris, 2000, 2<sup>e</sup> édition 2010.

DOSSE, François, *La biographie historique comme genre*, séminaire virtuel en sciences sociales, Chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire, Université Laval, Québec, 12 mai 2004.

DOSSE, François, *Le pari biographique*, La Découverte, 2011.

DUFRESNE, Yves, « De Duplessis au lavage de cerveau », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> mars 1978.

DUPLESSIS, Maurice, Discours de Maurice DUPLESSIS à Sherbrooke, enregistrement radiophonique, 1939.

DUPLESSIS, Maurice, Discours de Maurice DUPLESSIS à la remise du Prix émérite agricole, enregistrement radiophonique, 1951.

DUPLESSIS, Maurice, Discours de Maurice DUPLESSIS lors de la remise du Mérite du défricheur, enregistrement radiophonique, 1951.

DUPLESSIS, Maurice, Discours de Maurice DUPLESSIS à l'exposition agricole de Trois-Rivières, 1955.

DUPLESSIS, Maurice, *Le Réveil rural*, discours radiophonique, Radio-Canada, 1<sup>er</sup> janvier 1950.

DUPLESSIS, Maurice, *Ode à la patrie canadienne-française*, Société Radio-Canada, 24 août 1958.

ELIOTT TRUDEAU, Pierre, *La grève de l'amiante*, Éditions de Cité libre, Montréal, 1956.

FILION, Gérard, *Le Devoir*, 29 octobre 1957.

GAGNON, Jean-Louis, *Les Apostasies*, 2 vol., Éditions La Presse, Montréal, 1988.

GAGNON, Lysiane, « Chacun interprète l'événement à sa façon », *La Presse*, 10 septembre 1977.

GAUCHET, Marcel, *Philosophie des sciences historiques*, Seuil/Points, coll. « L'histoire des débats », 2002, p. 261.

GÉLINAS, Xavier, FERRETTI, Lucia, *Maurice Duplessis, son milieu, son époque*, Édition du Septentrion, 2010.

GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Le Seuil, 2004.

GIOCANTI, Stéphane, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, Flammarion, 2006.

GURAL, Anna et PATAR, Benoît, « Silence, on tourne », *24 Images*, no 13-14, juillet-août 1982.

HÉBERT, Jacques, *Duplessis, non merci!*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2000.

HUGO, Victor, Préface de *Cromwell*, GF-Flammarion, Paris, 1968.

JONES, Richard, recension de « *L'affaire Roncarelli : Duplessis contre les Témoins de Jéhovah* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 3, 1987.

JONES, Richard et VALLIÈRES, Marc, *Les grands débats parlementaires, 1792-1992*, Presses de l'Université Laval, 1994.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les actes de langage dans le discours – Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2010.

KOSELLECK, Reinhart, HOOCK, Jochen (trad.), HOOCK, Marie-Claire (trad.), *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1990.

DE LA BRUYÈRE, Jean, GARAPON, Robert (éd.), *Les Caractères*, Classiques Garnier, 1990, rééd. 1995.

LA ROCHELLE, Réal, *Denys Arcand. L'ange exterminateur*, Leméac, 2004.

LABROUSSE, Ernest, « Introduction », *L'Histoire sociale*, PUF, 1967.

LAPORTE, Gilles, D'ARCY, Myriam, *Je ne me souviens plus. L'état désastreux de l'enseignement de l'histoire nationale dans le réseau collégial public du Québec*, Fondation Lionel-Groulx, 2010.

LAPORTE, Pierre, *Le Vrai visage de Duplessis*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1960.

LAURENDEAU, André, « La théorie du roi-nègre », *Le Devoir*, 4 juillet 1958.

LAPALME, Georges-Émile, *Le Devoir*, 13 août 1951.

LAPALME, Georges-Émile, *Mémoires*, Leméac, 1968.

LÉTOURNEAU, Jocelyn, « L'imaginaire historique des jeunes Québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, 1988.

LÉVESQUE, Michel, PELLETIER, Martin, *L'Union nationale : bibliographie (1936-2009)*, Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, 2009.

LÉVESQUE, René, discours lors du dévoilement de la statue de Maurice Duplessis, 7 septembre 1977.

LÉVESQUE, René, discours cité dans *Le Devoir*, 10 septembre 1977.

LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, RICARD, François, *L'Histoire du Québec contemporain*, t. 1 : *De la Confédération à la crise (1867-1929)*, t. 2 : *Le Québec depuis 1930*, Éditions du Boréal, collection Boréal compact, 1989.

LOISELLE, Jean, *Daniel Johnson, le Québec d'abord*, VLB, Montréal, 1999.

MACHIAVEL, Nicolas, GAILLE-NIKODIMOV, Marie (trad.), *Le Prince*, Le Livre de Poche, coll. Classiques de la philosophie, PUF, 1989.

MAURRAS, Charles, *Enquête sur la monarchie*, Fayard; édition Kontre Kulture, 2012.

MAURRAS, Charles, « Le Roi et les Provinces », *Revue Fédéraliste*, 1928.

MAURRAS, Charles, *Mes Idées politiques*, Albatros, Paris, 1937.

MUSÉE de la Gaspésie, fonds Camille-Eugène Pouliot, P16.

MUSÉE de la Gaspésie, fonds Marie Pouliot, P51/2.

MOLINIÉ, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Le Livre de Poche, 1992.

NADEAU, Jean-François, *Robert Rumilly l'homme de Duplessis*, Lux Éditeur, 2009.

NADEAU, Jean-François, « 50 ans après la mort de Duplessis », *Le Devoir*, 5 septembre 2009.

NADEAU, Jean-François, Entrevue téléphonique Montréal, le 21 octobre 2012.

NADEAU, Jean-François, « Robert Rumilly : L'homme de Duplessis », *L'Actualité*, 15 septembre 2009.

NADEAU, Michel, « Le Duplessis de Conrad Black », *Le Devoir*, 10 décembre 1977.

NADEAU, Roger, entrevue radiophonique avec Robert RUMILLY, *Aux vingt heures*, Radio-Canada, Montréal, octobre 1977.

PELLETIER, Gérard, *Les Années d'impatience*, Les Éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 1983.

QUINN, Herbert Furlong, *The Union Nationale*, Toronto, 1970.

RYAN, Claude, « Duplessis et le Québec d'aujourd'hui », *Le Devoir*, 9 septembre 1977.

REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique, Théorie et pratique*, PUF, 1991, (rééd.) Quadrige, 2011.

PORTER, John R., Duplessis et la saga des trésors polonais », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 65, 2001.

RICCEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du Seuil, rééd. Collection Points-Essais, 2000.

RICCEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, rééd. Collection Points-Essais, 1990.

RICCEUR, Paul, *Temps et Récit 1*, Éditions du Seuil, Collection Points-Essais, 1983.

RICCEUR, Paul, *Temps et Récit 2*, Éditions du Seuil, Collection Points-Essais, 1984.

RICCEUR, Paul, *Temps et Récit 1*, Éditions du Seuil, Collection Points-Essais, 1985.

ROBITAILLE, Antoine, « Cours d'histoire épuré au secondaire », *Le Devoir*, 27 avril 2006.

ROUILLARD, Jacques, *Le syndicalisme québécois : Deux siècles d'histoire*, Boréal, 2004.

PLUTARQUE, « Vie d'Alexandre », *Vies parallèles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1995.



ROBERTS, Leslie, PARÉ, Jean (trad.), *Le Chef : une biographie politique de Maurice L. Duplessis*, Éditions du Jour, Montréal, 1963.

RUMILLY, Robert, « Prière au nom de la province de Québec », dans le cadre de l'émission *5D*, Société Radio-Canada, 7 septembre 1969.

RUMILLY, Robert, *Histoire de la province de Québec* vol. 1-41, Montréal, Éditions Bernard Valiquette/Montréal Éditions/Éditions Chantecler/Fides, 1940-1969.

RUMILLY, Robert, *Monseigneur Laflèche et son temps*.

RUMILLY, Robert, *Le Frère Marie-Victorin et son temps*.

RUMILLY, Robert, *Honoré Mercier et son temps*.

RUMILLY, Robert, *Maurice Duplessis et son temps*, vol. 1 : 1890-1944, vol. 2 : 1944-1959, Fides, Montréal, 1973.

SAINT-AUBIN, Bernard, *Duplessis et son époque*, Les Éditions La Presse, Collection Jadis et naguère, Ottawa, 1979.

SARRA-BOURNET, Michel, « 1936 : Maurice Duplessis entre en scène », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n°73, 2003.

SÉGUIN, Maurice, *L'idée d'indépendance au Québec : genèse et historique*, Éditions du Boréal Express, 1968.

SÉGUIN, Maurice, Comeau, Robert (éd.), *Maurice Séguin historien du pays québécois vu par ses contemporains* suivi de : *Les normes de Maurice Séguin*, VLB Éditeur et Tatiana DÉMIDOFF-SÉGUIN, Montréal, 1987.

TADROS, Jean-Pierre, « Si Duplessis m'était conté », *Le Devoir*, 11 février 1978.

TERRIEN, Marcel, « Duplessis à la TV : un gâchis », *Le Nouvelliste*, 7 mars 1978.

TODOROV, Tzvetan, *Les Abus de la mémoire*, Arléa, 2004.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Éditions du Seuil, collection Points Histoire, 1971.